



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

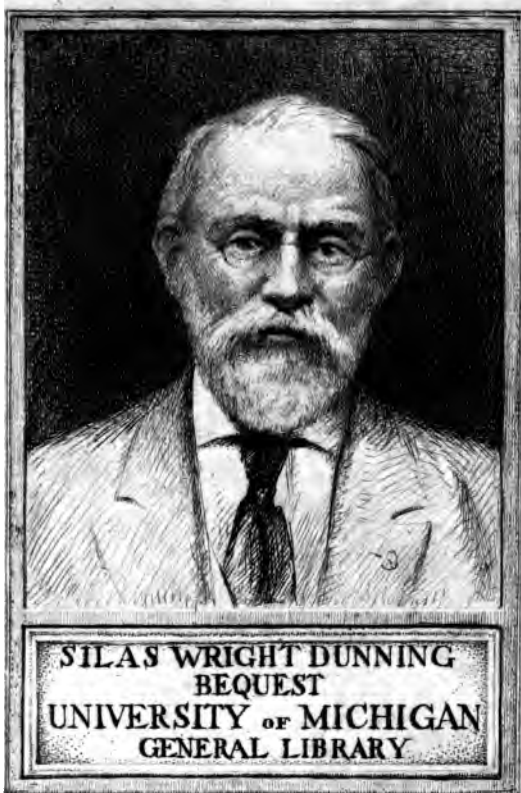
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A 491788



1908 Rebeck 1908





162
. B842

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE
DE BREST

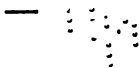
Reconnue d'utilité publique — (Août 1880)



DEUXIÈME SÉRIE — TOME XXIV

—

1898-1899



BREST
IMPRIMERIE A. KAIGRE, RUES KLÉBER, 11 ET CHATEAU, 4

—
1899

97

Dunning
Nijhoff
10-21-26
13603

L'ART BRETON

DU XIII^e AU XVI^e SIÈCLE

(Suite)

MICHEL COLOMBE ET ANNE DE BRETAGNE

1^{re} Conférence, du Vendredi 3 Février

MESDAMES, MESSIEURS,

Dans toutes les belles époques de l'art et chez tous les peuples, l'élan puissant qui entraîne vers le beau des légions d'artistes et d'ouvriers se fixe un jour et s'incarne pour ainsi dire dans quelque homme supérieur, qui résume et symbolise par ses créations plusieurs générations de chefs-d'œuvre.

C'est ainsi qu'apparurent Phidias à Athènes, Raphaël à Rome, Michel-Ange et Vinci à Florence, Le Titien à Venise.

L'art breton devait suivre la loi générale.

Glorieux et florissant au XV^{me} siècle, il couvrait alors le sol de la vieille Armorique de monuments splendides ; cathédrales aux flèches ajourées, calvaires peuplés de statues, ossuaires et fontaines pittoresques. Ses corporations dotaient les villes et les campagnes d'une foule

de maîtres des œuvres, d'imagiers, de peintres verriers, d'ouvriers d'art.

Inspirés par la foi, par l'amour de l'art, tous ces hommes, désintéressés, oublieux de la gloire personnelle, n'avaient pour but dans leur travaux que de glorifier Dieu et la patrie bretonne.

Cependant, malgré tant de modestie, l'un d'eux, résultat et synthèse de cette brillante floraison, devait surgir et par la puissance de son génie, conquérir l'immortalité, illustrant par ses chefs-d'œuvre, non seulement la Bretagne, terre de ses aïeux, mais encore la France, sa nouvelle patrie.

Cet homme était Michel Colombe, tailleur d'images des rois Charles VIII et Louis XII, le sculpteur privilégié d'Anne de Bretagne, le chef de l'école de Tours, qui établit les formules de l'Idéal nouveau, promoteur de la Renaissance, et sut associer d'une façon admirable les sentiments du moyen-âge avec les idées antiques.



Il est indiscutable que Michel Colombe était breton et léonnais. L'inscription suivante écrite sur une table de bois recouverte de vélin et trouvée dans l'église des Carmes, à Nantes, le démontre pleinement :

« L'an 1505. Michel Colombe, sculpteur, natif de
» l'évesché de St Pol de Léon, de l'express commandement
» d'Anne, reine de France, et duchesse de
» Bretagne, a commencé dans cette maison le tombeau
» de François II, duc de Bretagne, son père. »

Michel Colombe dut naître vers 1430. En effet, en 1511, Lemaire, historiographe de Bourgogne, écrit à

Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien et de Marie de Bourgogne, que le grand sculpteur, auquel elle s'adresse pour le tombeau de son père, est âgé de quatre-vingts ans.

Le lieu de sa naissance est moins bien connu. Il ne doit pas être très éloigné de Saint-Pol de Léon. Monsieur Levot, dans sa *Biographie bretonne*, croit pouvoir le fixer à Plougoulm, dans les lignes suivantes :

« A une lieue à l'Ouest de S^t Pol de Léon est une paroisse nommée Plougoulm (Plebs Colombani), qui signifie Colombe dans tous les dialectes bretons. Le nom de Coulm ou Colomban est encore porté dans cette paroisse et dans les villages voisins par un certain nombre de personnes. Il est donc permis de croire que Michel Colombe en quittant la Bretagne, a francisé le nom de Coulm, de la même manière que les Penfenteniu sont devenus Cheffontaines. »

Il est certain, d'après toutes les traditions, que le grand sculpteur breton passa les premières années de sa jeunesse à Saint-Pol, suivant les travaux que l'évêque Jean Validire faisait exécuter à la cathédrale, étudiant les sculptures de la chapelle du Kreisker, s'instruisant auprès des maîtres des œuvres et s'initiant ainsi à la pratique de son art.

M. Guépin, dans son introduction à l'histoire de Nantes, lui prête même les paroles suivantes, qui racontent sa jeunesse :

« Je n'étais qu'un pauvre enfant, sans appui, courant sur les côtes, à la merci de Dieu et des saints, patrons de nos villages, oubliant souvent boire et manger, pour voir travailler aux belles croix en pierre qui ornent les

» lieux saints du diocèse de Léon, et faisant moi-
» même de petites images de bois avec un mauvais
» couteau, lorsqu'un vénérable prêtre me prit en amitié
» et se chargeant de m'instruire, me disait souvent :
» Travaille petit, regarde le clocher à jour de S^t Pol et
» les belles œuvres des compagnons. Aime aussi le bon
» Dieu, le doux Sauveur, la bonne Vierge Marie, et tu
» auras un jour grand renom dans le Léon et dans la
» belle duché de Bretagne. »

A la fin du xv^e siècle, Saint-Pol, ville épiscopale, ville sacrée, préservée souvent par son caractère religieux des dévastations et des pillages, Saint-Pol, dis-je, était devenue, au début de la Renaissance, la capitale intellectuelle du Léonais et comme une sorte de petite Athènes bretonne, dont la réputation rayonnait dans le duché.

Riche en monuments et en œuvres d'art, centre puissant de corporations florissantes, pépinière d'artistes, de maîtres des œuvres, d'imagiers et de constructeurs, renommée pour la beauté de ses femmes au type sculptural, la science de ses prêtres, la pureté de son dialecte, Saint-Pol attirait dans ses murs les artistes, les jeunes clercs et les écoliers qui voulaient se perfectionner dans l'art de bâtir, dans la théologie ou dans le beau langage et dans le doux parler des poètes.

C'est dans ce milieu que s'écoula l'enfance du jeune Michel Colombe. Sa nature artiste, sa vive imagination, ses goûts, ses inspirations plastiques et ses sentiments trouvèrent un aliment dans le spectacle de tous ces travaux, dans les magnifiques cérémonies dont la cathédrale était souvent le théâtre, dans les chants mêmes des

bardes et des trouvères qui célébraient les prouesses des chevaliers, la beauté des dames et des damoiselles et les grandeurs de la Religion.

C'est là que se forma son âme de sculpteur idéaliste, que se développa le sentiment pur, sobre et puissant, plein d'une langueur attendrie, et d'un doux mysticisme qu'il devait apporter dans toutes ses œuvres.

Heureux de tous les encouragements qu'on lui prodiguait, il se livra au travail avec ardeur et bientôt les progrès du jeune tailleur d'images frappèrent tout le monde, l'évêque s'y intéressa, et il le confia aux soins de maître Adam Kloar, premier tailleur d'images de Saint-Pol. Michel fut bientôt en état d'en apprendre à son maître. Il l'aida de tout son talent, il travailla à cette éblouissante rosace qui éclaire toute la nef comme un soleil et probablement à certaines statues qui ont disparu depuis.

Il paraît également qu'il travailla aux statues qui ornaient le calvaire du Folgoat, aujourd'hui détruit et on lui attribue généralement celle du cardinal Alain de Coëtiwy, qui subsiste encore.

C'est à ce moment, qu'encouragé et aidé par le duc de Bretagne, Michel Colombe quitta son pays pour aller étudier en Bourgogne les œuvres renommées des artistes flamands (1445).

Il y avait là en effet un centre puissant dont les créations célèbres étaient bien faites pour exciter la curiosité du jeune sculpteur.

C'était l'école réaliste du Nord, qui s'était constituée peu à peu dès le début du XIV^e siècle.

Dans ces régions riches et fortunées, au milieu de ces villes luxueuses de grand commerce et de fécondes

industries, sous l'influence de corporations puissantes, un courant nouveau avait entraîné l'art et les artistes dans des voies différentes de celles du moyen-âge.

Là, le souffle spiritualiste qui soulevait les âmes dans le XIII^e siècle s'était apaisé et la sculpture comme la peinture cherchait une expression plus étroite de la réalité ! L'art tendait à devenir naturaliste, le type général faisait place à l'individu, et le goût du portrait se développait de plus en plus, surtout dans les monuments funèbres.

Ce mouvement naturaliste, entravé un instant par l'invasion anglaise, s'accrut à la paix avec André Beauneven, de Valenciennes (1364) et après lui Jean de Cambrai.

Les ducs de Bourgogne, suzerains des Flandres, furent séduits par les nouvelles productions des maîtres flamands. Ils attirèrent à Dijon, leur capitale, les plus remarquables d'entre eux. Et ils les employèrent notamment à la construction de la Chartreuse, située aux environs de cette ville.

Parmi eux était Claux Sluter qui, à la fin du XIV^e siècle et au commencement du XV^e, exécuta avec son neveu Claux de Werve, l'admirable puits de Moïse, où les figures sont d'un si énergique réalisme. Sluter éleva également le superbe tombeau de Philippe le Hardi. Il fut le maître d'une véritable école dijonnaise qui se maintint jusqu'au milieu du XV^e siècle.

Claux Sluter était mort quand Michel Colombe arriva en Bourgogne, mais comme il l'écrit lui-même dans une pièce signée de sa main, notre jeune breton « eut la » connaissance de maître Claux et de maître Anthonet, » souverains tailleurs d'images. »

Le premier de ces artistes ne peut être que Claux de Vouzonne, neveu de Claux Sluter, qui en 1400 avait travaillé avec son oncle au tombeau de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, et au puits de Moïse.

Michel Colombe était donc à bonne école, il sut profiter de cet enseignement tout en se tenant écarté de l'âpre et excessif naturalisme dans lequel allaient tomber les successeurs de Claux Sluter.

Le jeune breton avait l'âme trop imprégnée des grandeurs sublimes de l'Océan, qu'il avait si souvent contemplées, l'esprit trop rempli des aspirations spiritualistes des œuvres de l'architecture religieuse de la Bretagne pour s'attacher comme les Flamands au modèle individuel sans admettre l'intervention d'un sentiment plus élevé qu'une servile fidélité de l'image reproduite. Aussi tout en se perfectionnant dans le procédé et dans l'exécution, il cherchait ailleurs sa voie et son idéal.

L'Italie allait les lui fournir.

En effet, pendant que Michel Colombe, enfant, s'initiait aux prémisses de son art, des relations artistiques de plus en plus nombreuses s'établissaient entre la France et l'Italie.

Dès 1440, un peintre français de grand renom, Jean Fouquet, était appelé en Italie par le Pape Eugène IV, désireux de lui confier le soin de faire son portrait. A cette même époque, le roi René d'Anjou, très lié avec les della Robia, attachait à sa personne un sculpteur italien de rare mérite, Francesco Laurana.

Jean Perréal, dit Jean de Paris, ordonnateur des fêtes et plaisirs de Charles VIII, faisait de fréquents voyages en Italie, et portait ensuite à la cour de France le goût des œuvres ultramontaines.

Bientôt après, les expéditions dans la péninsule excitaient chez Charles VIII et ses compagnons, une admiration qu'attestent les écrits du temps et les lettres du roi.

Quant à Michel Colombe, il avait été l'un des premiers à goûter le charme et à subir les séductions de l'Ecole italienne. Sous cette influence, et quoique déjà en vogue, il modifia peu à peu sa première manière, et pour être plus à même de poursuivre ses études, il quitta la Bourgogne et établit en Touraine son atelier et ses travaux.

Il allait se trouver ainsi au centre du nouvel essor et des nouvelles inspirations qui entraînaient alors les arts vers un nouvel avenir.

C'était en effet seulement autour de Plessis-les-Tours, près des châteaux de Bois et d'Amboise, à portée de l'oreille du roi et sous la protection de sa main que se réunissaient les nombreux agents ou artistes français, revenus d'Italie, voyageurs influents, qui de leurs ambassades avaient rapporté l'ineffaçable souvenir du merveilleux spectacle entrevu par eux.

C'est là que se groupaient naturellement aussi tous les étrangers attirés par la cour de France. Enfin, c'est là que vivaient, avec leurs familles, les ouvriers ultramontains qu'on avait appelés d'Italie pour acclimater chez nous le travail de la soie.

Par suite, c'est sur les bords de la Loire que l'art nouveau devait naturellement s'épanouir, sous l'influence royale, dans une cour brillante et artiste et dans un milieu légèrement cosmopolite amené à la suite des princes revenus de la péninsule.

Il ne lui manquait plus qu'un maître pour le guider, le diriger et lui faire tenir toutes les promesses.

Ce maître devait être le breton Michel Colombe.

En arrivant en Touraine, le grand sculpteur avait déjà sa réputation établie. Par quelles œuvres l'avait-il fondée ? Nous l'ignorons et nous ne pouvons attendre de l'indifférence de ses contemporains, quelque lumière sur sa personnalité à une époque où l'on établissait encore aucune différence entre l'artiste et l'artisan.

Les documents du temps ne nous ont révélé que les créations de sa vieillesse. Par leur perfection, nous pouvons comprendre combien belles devaient être celles de sa maturité et déjà puissantes celles de sa jeunesse.

C'est alors qu'il fonda cette école glorieuse qui devait immortaliser son nom. Là, tout en s'inspirant des principes nouveaux venus d'Italie il sut, comme son contemporain le peintre Fouquet, rester jusqu'à la fin l'homme du moyen-âge par la conscience et la gravité du sentiment. Seulement son influence semble avoir été plus étendue et plus durable que celle du peintre à cause de son mérite transcendant et des nombreux collaborateurs que nécessitaient ses longs travaux.

En effet, en s'établissant à Tours, il avait fait venir de Bretagne sa famille, c'est-à-dire un frère et une sœur qui s'y marièrent et dont la postérité existait encore au XVII^e siècle. Il forma à son art et prit pour compagnons ses neveux, Guillaume Règnault, tailleur d'images comme lui, Bastien François, maître maçon de l'église Saint-Martin de Tours, gendre des précédents et François Colombe, enlumineur. Il eut aussi pour disciples Jean de Chartres, tailleur d'images de Madame de Bourbon, dont les villes de Moulins et de Bourbon-l'Archambault possèdent quelques ouvrages (1473).

En outre, il sut s'associer comme décorateur le célèbre

italien Jérôme de Fiésole. Ce dernier artiste, un document en fait foi, fut l'auteur, non seulement des arabesques qui tapissent les nombreux pilastres du tombeau de François II, duc de Bretagne, à la cathédrale de Nantes, mais encore des rinceaux gracieusement jetés autour du tombeau des enfants de Charles VIII et il paraît avoir également collaboré à toutes les œuvres attribuées au grand sculpteur breton.

Parmi tous ces élèves ou disciples, on ne voit aucun enfant de Michel Colombe. En effet, soit qu'il fût absorbé par son art, soit pour toute autre cause, il ne paraît pas s'être marié. Dès 1491, il figurait comme célibataire parmi les membres de la confrérie de Saint-Gatien de Tours et il ne cessa qu'à sa mort de faire partie de cette pieuse association.



Colombe avait établi son atelier et son école rues des Filles-Dieu (1473).

Il en fit un foyer artistique de premier ordre, d'où devaient sortir les chefs-d'œuvre qui ont illustré son nom. Là, le travail était soumis à une discipline régulière, sous la puissante impulsion du maître. Le grand sculpteur dressait tout d'abord le projet du monument à construire, il en préparait de ses propres mains un modèle réduit, en terre cuite.

Guillaume Rognault travaillait ensuite avec son oncle à l'exécution agrandie des statues et des figures sculpturales; Bastien François édifiait toute la partie architecturale de l'œuvre que l'Italien Jérôme de Fiésole enrichissait de ses élégantes arabesques et de ses gracieux

ornements ; François Colomb se réservait la peinture, la mise en couleurs ou la dorure ; il gravait les inscriptions et les emblèmes, travail plus important qu'on pourrait le croire.

C'est ainsi que furent produites les premières œuvres connues de Michel Colombe, qui par leur caractère, leur style, leur puissance de sentiment allaient déterminer la transformation définitive de notre école de sculpture.

Ce fut une révélation, une superbe envolée vers l'idéal, une alliance de la forme la plus pure à la pensée la plus exquise. L'âme bretonne du maître unissait sa rêverie mystique à l'esprit français et à l'élégance italienne.

C'est pourquoi « aux qualités d'expression et d'ampleur, d'énergie réaliste et de hardiesse de main qui distinguaient les sculpteurs flamands et bourguignons, » Claux Sluter et son entourage, l'école de Tours oppose « des qualités toutes contraires, la placidité, la grâce » des ajustements, une exécution très fine au service « d'un naturalisme qui n'offense jamais le goût. » (Léon PALUSTRE).

« On y remarque une légère généralisation des types, » une interprétation tempérée, corrigée du modèle » individuel, une analyse et une émotion très-sincères » en face de la nature, mais volontairement limitées, la » fuite de l'effort, la crainte du réel s'il est laid, l'horreur » de l'outrance, la sobriété, la réserve, les réticences, le » sentiment du repos, la simplification des détails, une » sensible préoccupation d'un idéal et d'un canon » (Louis COURAJOD), c'est-à-dire une énorme similitude de but et de tendance avec l'art grec de la grande époque, l'art de Phidias et de Périclès.

« Le progrès accompli, dit Léon Palustre, est si » considérable, l'élan vers le beau tellement accentué » que dans certaines parties de l'œuvre de Michel Colombe, ils ne nous paraissent pas pouvoir être dépassés. » A elles seules, les figures couchées de François II et de Marguerite de Foix, placent le maître au premier rang et dominant celles de la Chartreuse de Dijon de toute la hauteur qui sépare le style du caractère. » (GONZE, *Sculpture française*).

Aussi l'auteur du tombeau de Nantes doit-il être considéré comme une des plus grandes figures artistiques de France. « Son nom précise une étape, marque un sommet comme ceux de Phidias et de Goujon. »

A la fin du règne de Louis XI et au début de celui de Charles VIII, l'école de Tours était devenue célèbre. Son chef avait conquis l'admiration de la cour et la faveur royale ; la réputation de Colombe s'était étendue dans toute la France. En 1467, nous le rencontrons à Bourges, où il est qualifié de « Regni Franciæ supremus sculptor. »

On commence à citer ses œuvres dans les chroniques ; les historiens parlent d'un bas-relief votif qu'il exécuta pour Louis XI dans l'église de l'abbaye Saint Michel en L'Herne (Vendée). Le bas-relief représentait un saint Michel à cheval repoussant un dragon furieux. En 1480, il faisait un modèle du tombeau de Louis de Rohault, évêque de Maillezaïs ; et ensuite un bas-relief de la mort

de la Vierge en l'église Saint Saturnin de Tours et une statue de saint Maur.



Un événement considérable venait bientôt après augmenter la fortune et la gloire du grand sculpteur. Le 6 décembre 1491, la jeune duchesse Anne de Bretagne, âgée à peine de quinze ans, épousait le jeune roi de France, Charles VIII, qu'elle n'aimait pas, s'immolant noblement au salut de son pays.

Mais, tout en montant sur le trône de France, elle n'oubliait pas sa chère Bretagne ; elle l'emportait dans son cœur, et pour ne pas la quitter entièrement, elle se faisait suivre d'une garde d'honneur composée en grande partie de jeunes seigneurs de son pays, et d'un véritable escadron de jeunes bretonnes de haut lignage. « Elle fut » ainsi, raconte Brantôme, la première reine de France » qui commença à dresser la cour des dames, et elle » élevait ses filles d'honneur bien et sagement et toutes à » son modèle, se faisaient et se façonnaient très sages et » très vertueuses, autant qu'elles étaient joliettes et » plaisantes. »

Elle était instruite, lettrée et passionnée pour les arts. Elle fut la protectrice de Jean Marot et du petit Clément, son illustre fils. Sa cour de Blois et des Tournelles était à la fois une école de vertus, une tribune politique et une académie. Aussi quel bonheur pour elle d'y rencontrer au premier rang des artistes qu'elle y attirait, un Breton, un compatriote !

C'est pourquoi, dès son arrivée, elle accorda au grand

sculpteur Michel Colombe sa royale protection et même une véritable affection qui ne se démentit en aucune circonstance.

Non seulement elle autorisa l'artiste à s'inspirer dans ses œuvres des plus belles femmes de la cour, mais encore elle consentit à lui servir elle-même de modèle et la statue de la Justice qui orne le tombeau de François II, à Nantes, n'est autre que le portrait en pied d'Anne de Bretagne.

On en possède du reste une autre image dans la miniature de Bourdillon, qui orne le livre d'heures de la reine conservé à la bibliothèque nationale. On retrouve bien dans cette figure, comme dans les traits de la statue de la Justice, la souveraine résolue, miséricordieuse et charitable, mais aussi l'ennemie vindicative qui ne sut jamais pardonner.

Du reste, si l'on en croit les descriptions contemporaines, l'épousé de Charles VIII et de Louis XII avait toute la séduction voulue pour flatter le pinceau du peintre ou le ciseau du sculpteur. D'un très beau teint, elle joignait, par une gradation de l'effet le plus saisissant, des prunelles d'un noir profond, à des cils bruns dorés surmontés de sourcils châains clairs, et à une chevelure plus blonde encore.

Il en résultait toute l'énergie des passions humaines dans le regard et sur le front, tout le calme d'une majesté céleste. Le développement frappant du crâne dénotait les merveilles si prématurées de son intelligence et ce charmant visage était complété par la finesse exquise d'une bouche toute rose et toute mignonne.

« Si la duchesse Anne, dit Brantôme, a été tant dési-

» rée pour ses biens, elle ne l'a pas été moins pour ses
» vertus et sa beauté; car elle était toute charmante. Sa
» taille était moyenne et bien prise. Il est vrai qu'elle avait
» un pied plus court que l'autre, mais malaisément s'en
» apercevait t'on et sa beauté si admirable n'en était pas
» gâtée. »

Telle était la noble princesse dont la royale faveur allait accompagner le grand artiste jusqu'à la fin de sa carrière en lui confiant les travaux les plus élevés.

Au moment où s'étendait sur lui cette puissante protection, Michel Colombe n'était plus jeune. Il avait 61 ans et son talent ne paraissait pas avoir fléchi sous le poids des années.

Non seulement il avait conservé avec sa fécondité toute sa puissance de conception et toute son habileté d'exécution; mais même, comme chez les grands artistes de la Renaissance italienne, Michel Ange, Vinci et le Titien, l'âge semblait chez lui avoir encore accru ses facultés créatrices.

C'est alors, en effet, que sous sa direction, l'école tourangelles, issue de la fusion du Nord et du Midi, fusion de l'idéal gothique et de l'antiquité classique s'est affirmée avec une ampleur et un éclat qu'il est impossible de méconnaître.

« Cependant il est certain qu'un vieillard de soixante-
» dix ans, entreprenant comme Colombe, sans fléchir une
» besogne aussi colossale que l'exécution du tombeau de
» François II à Nantes, et conservant malgré les années
» une fraîcheur de main pareille à celle que l'on admire
» dans le saint Georges de Gaillon, devait avoir eu une
» vie singulièrement bien remplie. On se figure aisé-

» ment l'activité d'un tel homme et l'abondance de ses
» productions. Il est évident qu'en dehors des commandes
» dont les documents font mention, il en est bien
» d'autres que le hasard a laissées dans l'ombre, et il est
» certain aussi que toute l'œuvre de jeunesse et de ma-
» rité de Michel Colombe n'a pas disparu. » (GONZE,
Sculpture française).

En effet, grâce à l'habileté de la critique contempo-
raine, grâce aux efforts d'archéologues, d'artistes et de
connaisseurs aussi éminents que le regretté Léon
Palustre, dont la mort a été une perte cruelle pour l'art
français ; grâce à des chercheurs tels que Louis Coura-
jod, Gonze, de Montaiglon et autres, on a retrouvé en ces
derniers temps un certain nombre d'œuvres remarquables
provenant du dernier tiers du XV^e siècle, ou des premières
années du XVI^e siècle, qui portent sinon absolument
l'empreinte de la main du maître, tout au moins la ma-
nière connue de son atelier et de son école et dont le lien
de parenté avec ses œuvres est indiscutable.

Citons en premier lieu les statues révélées à l'attention
des artistes, par M. F. Thiollier, lors de la réunion à
l'Ecole des Beaux-Arts, en 1891, des Sociétés artistiques
des départements. Elles sont d'un sentiment délicieux,
d'une exécution caressée et tendre qui ne le cède en rien
à celle des morceaux les plus achevés de l'Ecole de la
Loire.

La première représente la Vierge de la Chira. Elle
est en albâtre et provient d'une chapelle fondée à
Saint Michel d'Urfé par Claude Raybe de Galles, sei-
gneur de Saint Marcel et comte de Lyon, vers 1500.

La seconde statue est en bois de noyer et de grandeur

naturelle, peinte et marouflée. Elle provient de l'église du prieuré de l'Hôpital sous Rochefort, dont Claude Raybe était également prieur en 1497. C'est l'image très vénérée de Notre-Dame de Grâce.

« La mère de Dieu tient sur ses bras l'enfant-Jésus qui
» lui sourit, la tête de la Vierge est légèrement inclinée
» en avant, pensive et douce, la masse dénouée de ses
» cheveux tombe sur ses épaules ; le front bombé, le nez
» retroussé, la bouche à fossettes, le menton plein et
» arrondi, donnent à la physionomie un accent très par-
» ticulier, tous les détails sont traités avec autant de
» simplicité que de délicatesse ; le modelé des chairs
» aussi bien que la robe aux larges plis.

» Quoique cette précieuse figure soit en bois, elle porte
» tous les signes de l'Ecole de Touraine. » (GONZE).

Dans le département de la Loire, à Saint Galmier des Eaux, se trouve dans l'église paroissiale, adossée à un élégant édicule, une superbe Vierge, signalée également par M. Thiollier, comme sortant d'une façon indiscutable de la main de Michel Colombe.

Cette Vierge est connue dans tout le pays et admirée des touristes et des baigneurs sous le nom de Vierge au Pilier.

La statue est en calcaire, elle fut autrefois peinte et dorée, et elle conserve encore les traces de cette décoration. L'ensemble est d'un charme pénétrant et la tête de la Madone ravissante. Douce figure à l'expression pensive, idéale et chaste, éclairée par un sourire attendri, elle semble incarnée, dans sa grâce juvénile, la divine maternité dont elle est sanctifiée.

Le corps, quoique un peu trapu, est animé d'un mouve-

ment tout à fait naturel et charmant ; l'enfant que la Vierge porte sur le bras droit est étudié sur le vif et très expressif.

La gravité sereine de cette Madone, la facture de l'œuvre, les détails de la coiffure, la forme et l'ajustement des vêtements évoquent le souvenir des statues du tombeau de Nantes et portent pour ainsi dire en eux-mêmes la signature du maître.

Toutes ces statues de Madone furent composées et exécutées après le mariage d'Anne de Bretagne. Elles durent frapper et charmer celle que les bretons nommaient la pieuse duchesse.

Comme le divin Raphaël et avant lui, le sculpteur breton avait su exprimer, sans effort apparent, la divine maternité virginale de la mère du Christ et traduire d'une façon magistrale le double et sublime caractère si difficile à rendre dans l'image de Marie.

Ces œuvres révèlent chez leur auteur, avec un profond sentiment religieux et chrétien, une nature essentiellement idéale.

Ces qualités se reproduisent dans une autre Vierge qui rappelle en même temps, d'une façon encore plus puissante, les attitudes et les expressions des statues qui ornent le tombeau de François II.

Achetée par M. Charles Timbal, en 1875, elle a été placée au musée du Louvre par M. Courajod, à côté du bas-relief de Gaillon, pour rendre les analogies plus frappantes.

« C'est la Vierge dite d'Olivet, provenant, paraît-il, » de l'église Notre-Dame la Riche, une des merveilles » de la Touraine, fondée par Louis XI et enrichie de » peintures par Jean Fouquet. » (GONZE).

M. de Montaiglon a donné de ce chef-d'œuvre une description aussi complète que suggestive et nous ne pouvons mieux faire que la reproduire en grande partie.

« Cette Vierge devait être placée à l'extérieur, posée » sur le trumeau qui sépare les deux vantaux de la » grande porte et sous un dais en pinacle très ouvragé.

» Certaines parties étaient coloriées, les cheveux légè- » rement dorés et la ceinture que son étroitesse montre » être une bande de cuir, assujétie par une boucle très » simple, était bleue, comme aussi tout le voile dont la » couleur était seulement plus pâle. Enfin ce voile ra- » mené sur le manteau est agrafé par un fermoir plat et » rond sur lequel est un étrange monogramme.

» Il est impossible d'y voir la signature du sculpteur » qui ne se serait pas permis de la mettre sur la poitrine » de la Vierge, mais il n'est pas pour cela plus clair. Il » est composé d'un M, puis d'un A qui s'appuie sur la » jambe gauche et la première diagonale de l'M, d'un » R adossé, à l'extérieur au jambage droit de l'M et enfin » d'un O qui encadre l'M tout entier.

» Dans ces lettres on peut voir l'abréviation d'Oramus ; » elles donnent exactement AMOR ou la réduction de » l'invocation O MARIA, dont l'I serait formé par l'une » des jambes extérieures de l'M. Étrange et mystique » symbole que nous retrouverons dans le bas-relief de » Gaillon.

» L'enfant divin, dont les petits cheveux sont tout » frisés est gras et souriant. Il est nu et il a le bas du » corps entouré d'une draperie dont il tient un bout de » la main droite et un autre de la gauche, dans laquelle » est en même temps la fine extrémité des coins du voile

» passés dans une olive au dessous du fermoir. Malgré
» l'heureuse naïveté de la pose, l'expression plus enfantine que divine n'a pas la valeur de celle de la Vierge
» et les petits pieds en particulier sont plus maladroits.

» Au contraire, la Vierge est toute entière très belle,
» aussi bien de visage que de vêtements. Sous le voile
» qui est ramené sur la poitrine, les cheveux plats et
» tombant jusqu'au cou sont enroulés de manière que
» leurs extrémités se relèvent et soient rattachées sur la
» tête ; c'est comme on le voit, la moindre coiffure possible. De côté, les plis de ce voile forment cette sorte
» de poire allongée si fréquente dans Léonard de Vinci
» et le Pérugin.

» La robe un peu lachée et dont le bord supérieur est
» à gauche, a sur la poitrine une fente fermée par des
» boutons, qui sont au bout d'une petite lanière. Les
» souliers sont simples, ronds et à semelles épaisses.
» Quant au manteau, dont sa main gauche relève le pan
» de sorte que la robe en est presque entièrement couverte, il tombe à gauche de la statue jusqu'à terre, de
» manière à ne pas se laisser faire de trous et à donner
» de la largeur et comme de la base à l'ensemble de la
» figure.

» Toute la masse des plis larges de ces belles étoffes
» de laine que plus tard Pilon a abandonnées pour les
» plis cassés et chiffonnés de la soie est d'une beauté
» tranquille et chaste, beauté qui s'harmonise avec l'expression grave malgré sa jeunesse et la candeur de la
» jeune mère.

» Le sculpteur n'y a pas cherché les finesses aristocratiques. Les mains sont belles et élégantes mais un peu

» fortes ; le visage un peu plat est large et plein, le front
» haut, les yeux un peu écartés et l'on retrouve ce
» même type aussi bien dans l'une des vertus du tombeau
» de Nantes que dans certaines jeunes filles des bords de
» la Loire.

» Cette statue est incontestablement d'un maître.
» Avant sa glorieuse vieillesse sous Louis XII, Michel
» Colombe avait fait bien des œuvres et de belles œuvres
» qui avaient répandu son nom.

» La vierge du Louvre est-elle une de ces œuvres in-
» connues ? Il est difficile de l'affirmer, mais il faut dire
» que rien n'est aussi près. Si elle n'est pas de lui, elle
» est inspirée par lui ; elle est née sous ses yeux et l'élève
» qui l'a produite est digne du maître. »

Monsieur Gonze est plus affirmatif encore que monsieur de Montaiglon. Il assure que la comparaison de la vierge d'Olivet avec le bas-relief de Saint Georges, exécuté par Colombe au Château-Gaillon, transforme en certitude l'hypothèse du critique d'art.

« L'examen des détails, dit-il, fortifie cette impression,
» traitement des draperies ; caractère de la jeune prin-
» cesse de Lydie dans le bas-relief de Saint Georges, com-
» paré à celui de la Vierge, façon identique dont est si
» délicatement installé l'ornement qui couvre le harnais
» du cheval avec le monogramme qui décore l'agrafe du
» manteau de la Vierge. Si l'œuvre est de Colombe,
» comme je l'estime, conclut M. Gonze, il faut avouer
» que nulle ne serait mieux faite pour justifier la grande
» renommée de l'artiste. La détente franco-flamande en
» Touraine n'a rien produit d'aussi parfait d'exécution,
» d'aussi exquis de sentiment. C'est la fusion des plus

» hautes et des plus fortes qualités du gothique avec
» tout ce que la Renaissance a fourni de sensations
» nouvelles. »

Un tel chef-d'œuvre justifie pleinement l'éclatante renommée dont Michel Colombe et son école jouissaient à la cour de la reine Anne et la faveur dont l'honorait celle-ci. D'autres œuvres de la même époque (1504), placées dans la même salle du musée du Louvre, nous montrent combien étaient souples et féconds le talent du grand sculpteur et celui de ses élèves.

Nous voulons parler des deux statues funéraires de Roberte Legendre et de son époux Louis de Poncher, faites dans leur jeunesse de leur vivant et bien avant leur mort. Ces deux statues sont des merveilles et nous pouvons en toute assurance les considérer comme une des manifestations les plus exquises de l'art tourangeau.

« La statue de la femme est la grâce même, une grâce
» apaisée et douce dans la tranquillité de la mort ; le
» parti des lignes est d'une ampleur indicible, l'exécution d'une souplesse caressante, d'une unité pleine et
» robuste ; et d'un autre côté, l'effigie de l'homme dans
» son armure est un miracle d'élégance ; ce Louis Poncher
» nous montre comment une main habile peut faire de la
» sculpture admirable avec la rigidité métallique d'une
» pièce d'armure. Rien n'est plus beau que le dessin des plis
» de la cotte, que l'accent nerveux des jambières. Quant
» au visage il est bien dans le sentiment de celui que le
» sculpteur a donné depuis au duc de Bretagne dans le
» tombeau de Nantes. Les pieds s'appuient avec fermeté
» sur le lion, comme ceux de Roberte sur le chien, suivant l'heureuse et habituelle manière de la statuaire du

» moyen-âge. Les mains sont jointes, la tête repose sur
» le coussin légèrement relevé. Le vêtement militaire de
» l'homme comme la coëffe et le corsage de la femme
» rappellent la fin du xv^e siècle. Ce sont les costumes
» de cette époque de transition, tels qu'on les voit dans
» les grandes heures, peintes par Bourdillon pour Anne
» de Bretagne. » (GONZE).

C'est aussi dans cette période de sa vie, c'est-à-dire à plus de soixante ans que Michel Colombe dut édifier le prodigieux groupe de Solesmes, l'ensevelissement du Christ, dont le moulage est au Trocadero. Cette mise au tombeau est la gloire de l'église de Solesmes et la date de 1496 se lit sur un des pilastres de l'encadrement.

Jusqu'à ces dernières années, on ne savait à quel auteur attribuer ce chef-d'œuvre, lorsque Léon Palustre découvrit une lettre de Michel Colombe datée de 1507 et répondant à une commande d'un Saint-Sépulcre pour l'église Saint Sauveur de la Rochelle.

Colombe y promet « de faire et enlever les pourtraicts » et ymaiges ci-après déclarés, à savoir : l'hymaige de » Notre-Dame, celles de Saint Jean l'Evangéliste, de » Marie Magdeleine, Marie Marte, Joseph Darimathie, » Nicodemus, ainsi que le gisant et le tombeau du dict » sépulcre de la sorte et même manière que le cas le » requiert et qu'il est accoustumé de le faire. . . »

Colombe avait donc, en 1507, exécuté suivant toute probabilité déjà un Saint-Sépulcre ; les points de comparaison entre ses œuvres et le tombeau de Solesmes sont tels en outre que l'on ne peut se refuser à croire que ce dernier monument soit l'œuvre du grand sculpteur.

« Aux arguments en quelque sorte intrinsèques, c'est-à-
» dire tirés du monument lui-même conclut Léon Palus-
» tre, monument qui répond à tout ce que l'on est en
» droit d'attendre au double point de vue de l'arrange-
» ment et de l'exécution, il faut ajouter ceux des diffi-
» cultés offertes, en 1496, pour la recherche en France
» d'un autre sculpteur, capable d'un pareil chef-d'œu-
» vre. » (1)

Un si beau monument mérite une description complète.

Dans une des parois de l'église est creusée en forme d'enfeu, une niche profonde voûtée en ogives larges et tourmentées. Cette voûte s'ouvre par une vaste baie à arcade surbaissée s'envasant en voussure à l'extérieur, par un archivolté formé de quatre rangs de moulures profondes. L'intrados est garni de festons trilobés et à jour qui dessinent une découpure d'une rare élégance. Dans le creux des moulures se déroulent de gracieux et riches rinceaux ajourés ; des fleurons décorent la dernière nervure au centre de laquelle apparaît un écusson armorié, soutenu par deux animaux héraldiques.

Les arcs des voussures retombent sur des pilastres polyédriques, en avant desquels sont deux guerriers

(1) M. André Michel dit à ce sujet :

« L'attribution de Léon Palustre n'est pas invraisemblable ; en tout cas, cette juxtaposition dans un même monument des deux éléments dont la fusion allait constituer le nouvel art français, ces portraits d'un naturalisme si franc et d'un style si large, comme celui d'Armagnac, et à côté cette figure de garde du tombeau à demi-italienne avec son armure de style antique, cette pénétration et cette atténuation déjà sensible du réalisme franco-allemand par le classicisme commençant, sont bien les caractéristiques de la manière et du rôle de Michel Colombe. »

Quant au savant Dom Piolin, il partage absolument l'opinion de Léon Palustre.

dont l'armure et la mise italiennes rappellent singulièrement le style de Laurana.

Sous cette voûte, huit personnages de grandeur naturelle procèdent à l'ensevelissement du Christ. Ce dernier est soutenu dans son linceul par Nicomède et Joseph d'Arimathie. Cette figure du Christ est une des plus émouvantes réalisations du nu qu'il soit possible de voir.

Nicomède est en robe à camail, avec l'escarcelle de pèlerin, le turban en tête et la ceinture ornée de caractères gothiques ; Joseph d'Arimathie est vêtu en costume du temps de Louis XI, ayant au cou un riche collier d'ordre. Ce Joseph d'Arimathie et ce Nicomède sont des créations capitales dans l'histoire de la sculpture, de véritables portraits dans toute la force du terme. Joseph d'Arimathie représente-t-il le roi René d'Anjou, comme certains le supposent ? Si le costume prête à cette hypothèse, les traits du personnage ne la justifient pas. C'est probablement, tout au moins, le portrait du donateur qui était, à considérer son air important, un personnage de marque.

Au fond de la grotte, en arrière du Christ et du sépulcre, se tiennent la Vierge, saint Jean, puis deux femmes en costume du xv^e siècle, dont l'une tient un vase de parfums ; à la gauche de saint Jean est un disciple coiffé du turban.

Enfin, sur le premier plan, la Madeleine, figure capitale du groupe, est assise en méditation dans une sublime et poignante expression de douleur résignée.

Quatre petits anges, d'un travail exquis, se détachent des murs de la voûte, deux d'entre eux tiennent des candélabres, les deux autres portent, l'un le linge de

Sainte Véronique, l'autre la bourse de Judas. Ce dernier est remarquable par l'expression de douleur enfantine répandue sur son visage.

Le pendentif avec chapelle gothique qui descend de la voûte contient la relique de la Sainte Epine, conservée depuis un temps immémorial dans le trésor de Solesmes.

Dans les beaux pilastres à l'italienne qui soutiennent la voussure de l'enfeu on reconnaît aisément la main de Jérôme de Fiésole, le collaborateur intime de Michel Colombe, ce qui confirme les affirmations de Léon Palustre.

Pour des raisons analogues, l'inspiration des principes de Michel Colombe ne doit pas être étrangère à certaines parties du monument des cardinaux d'Amboise dans la cathédrale de Rouen (1513-1525).

Ces belles œuvres prouvent à la fois la puissance du génie du maître et l'activité de l'Ecole de Tours. Celle-ci rayonna dans toute la France, et dut même, après la mort de son chef, s'affirmer longtemps encore par d'importantes créations.

Les recherches de l'archéologie contemporaine nous le montrent tous les jours.

Au château de Chantelle (Allier) on a trouvé et placé, cette année même, en août dernier, au musée du Louvre, trois belles statues : un saint Pierre, une sainte Suzanne et une sainte Anne avec la Vierge enfant devant elle (1898).

A la robustesse des types, à l'ampleur fastueuse des draperies, à la vaillance de l'exécution, large et souple, on reconnaît l'experte main d'un de ces maîtres que Michel Colombe forma dans son atelier de Tours.

L'influence du sculpteur breton se révèle surtout dans la figure de la Vierge enfant que l'artiste a donné pour compagne à sainte Anne.

Quoique mutilée, elle montre intact son profil, et rien ne peut être plus frais et plus exquis que le pur contour de ce visage.

Le corps tout entier participe dans sa pose au mouvement instinctif et touchant par lequel la fillette se place sous la protection de sa mère, avec la même grâce délicate et fine.

C'est un charme et rien n'en approche parmi les œuvres, si intéressantes pourtant, qui représentent dans la même salle, l'Italie du quinzième et du seizième siècles.

C'est que la grâce chez les Italiens de cette époque est toujours fortement maniérée. Ni la foi, ni l'espérance, ni la charité sculptées par le ciseau des Mantegazza, ni les saintes familles et les Vierges à l'enfant que d'adroits Florentins, sous l'influence des della Quercia et des della Robbia ont modelées, ne donnent cette sensation de grâce jeune, de grâce chaste exprimée avec tant de simplicité par l'Ecole française des bords de la Loire.

Malheureusement beaucoup de belles œuvres de cette école sont perdues pour nous.

Que de merveilles produites par la statuaire française, de 1400 à 1550, détruites depuis par le zèle religieux des iconoclastes dans les guerres de religion, démolies et jetées aux décombres par le mauvais goût des grands seigneurs ou des prélats des siècles de Louis XIV et de Louis XV, ou enfin mutilées et anéanties par les fureurs populaires dans les époques troublées.

Invitons donc tout ce qui a reçu quelque éducation en

France à se joindre aux érudits et aux archéologues pour rechercher sur tous les points du territoire les vestiges encore existants du grand art national et les remettre en honneur dans nos musées tant à Paris qu'en province.

C'est par cette réflexion, Mesdames et Messieurs, que je terminerai l'examen de la première partie de l'œuvre de Michel Colombe et de ses premiers rapports avec la reine Anne de Bretagne.

Dans une seconde conférence, nous le verrons tout à fait dans l'intimité de la bonne duchesse, couronnant sa verte vieillesse par de nouveaux chefs-d'œuvre.

Il me reste à vous remercier de votre bienveillante attention. Le sujet que j'ai eu l'honneur de traiter devant vous est peut-être un peu technique, mais vous excuserez l'audace du conférencier en pensant avec lui que Michel Colombe est une des gloires les plus pures et les plus nobles, des deux patries, qui nous sont également chères : la Bretagne et la France.



L'ART BRETON

DU XIII^e AU XVI^e SIÈCLE

(Suite)

MICHEL COLOMBE ET ANNE DE BRETAGNE

2^{me} Conférence, du Vendredi 10 Février

MESDAMES, MESSIEURS,

Dans la précédente Conférence, j'ai eu l'honneur de décrire la première partie de l'œuvre de Michel Colombe. Nous avons suivi l'illustre sculpteur depuis son enfance, passée à Saint-Pol-de-Léon, dans la compagnie des tailleurs d'images et des trouvères, jusqu'au moment où, admis dans l'intimité de la Reine Anne de Bretagne, il devint le sculpteur privilégié du Roi et de la Reine de France.

Dans cette période de sa vie, son génie fécond avait déjà doté la France de bien des chefs-d'œuvre dont certains nous ont été conservés. Je vous ai fait admirer, entre autres, la Vierge d'Olivet, les tombeaux des Poncher et le merveilleux sépulcre de Solesmes, l'ensevelissement du Christ.

Malgré tant de belles œuvres, malgré tant de gloire et de réputation déjà acquises, ce n'est cependant pas sous le règne de Charles VIII que Michel Colombe reçut de la faveur royale d'importants travaux.

Il fut même sur le point de perdre sa noble protectrice à la mort de ce monarque. En effet, la reine Anne, qui n'avait plus d'enfants, sembla prendre la résolution de se fixer à Nantes, ne pouvant, disait-elle, supporter le séjour douloureux des palais où avait vécu son époux.

C'est alors, qu'en signe de deuil, elle employa comme ceinture une cordelière de soie blanche, et entoura ses armes d'une semblable cordelière, nouée en quatre endroits et enlacée de quatre lacs d'amour, afin de témoigner publiquement son affection pour ce roi « si doux, si bénin, si libéral. »

« Ce fut impossible à dire, raconte la chronique, » combien la reine Anne print de déplaisir à la mort du » Roy. Elle se vestit de noir, combien que les reynes » portent le deuil en blanc, et fut deux jours sans rien » prendre ni manger, ny dormir une seule heure, ne » respondant aultre chose à ceux qui parlaient à elle, » sinon qu'elle avait résolu de prendre le chemin de son » mary. »

Elle préféra, comme nous l'avons dit plus haut, prendre le chemin de la Bretagne.

Les bretons étaient heureux de retrouver leur bonne duchesse, aussi Nantes lui fit-elle une réception magnifique.

Le chapitre en chape alla au devant d'elle, portant les saintes reliques et marchant en procession. Une jeune fille montée sur un éléphant mécanique, lui présenta les

clefs de la ville, précédant une députation des plus belles de ses compagnes.

Anne ramenait avec elle la plupart des bretons qui l'avaient suivie en Touraine; mais Michel Colombe n'était point parmi eux; il n'avait sans doute pas voulu quitter son atelier, son école et ses travaux.

La reine fit son entrée sous un dais de velours noir; des croix noires et des étendards en satin noir, blanc et violet la précédaient; les trompettes de ville avec leurs instruments ornés de deuil sonnaient la marche; ils avaient des chaperons noirs, des habits mi-partie noirs, blancs et violets; les bannières étaient aussi en deuil.

Elle était veuve à vingt et un ans, et elle ne pouvait, d'après son premier contract, se remarier qu'au successeur du roi Charles VIII.

Or, ce successeur, son ancien adorateur, celui dont elle avait tant jadis apprécié les hommages, Louis d'Orléans, était marié lui-même.

« Ainsi que ses plus privées dames, raconte Bran-
» tôme, la plaignaient de la voir si jeune veuve d'un si
» grand roi et mal aisement pouvait-elle retourner en si
» haut estat, car le roi Louis était marié avec Jeanne de
» France, elle répondait qu'il valait mieux demeurer
» toute sa vie veufve d'un tel roy que de s'abaisser à
» moindre que lui.

» Toutefois, ajoutait-elle, qu'elle ne désespérait pas
» tant de son bonheur qu'elle ne pensait pouvoir être un
» jour reyne de France régnante, comme elle avait esté,
» si elle le voulait. Le souvenir regretté de ses anciennes
» amours lui faisaient dire ce mot, qu'elle voudrait bien
» voir se rallumer en sa poitrine, car mal aisement se

» peut-on défaire d'un grand feu d'amour quand il a une
» fois saisi l'âme. »

De son côté, le roi Louis XII voyait avec douleur lui échapper et celle qu'il avait tant aimée et cette belle province dont elle était duchesse souveraine ; il se souvenait qu'il n'avait épousé qu'avec amertume et contraint par la volonté royale sa sainte et pieuse femme, si difforme et si laide, la fille du roi Louis XI.

Entre la veuve d'une journée et la veuve d'une année, a dit La Fontaine, la différence est grande ; et puis ce que femme veut, Dieu le veut.

Anne oublia bientôt ses larmes d'épouse désolée, pour regretter les amours de sa prime jeunesse et le noble et tendre chevalier que la politique lui avait enlevé.

Aussi, après avoir montré ou simulé pendant quatre mois les plus grands scrupules, notre veuve de 21 ans accueillit avec joie les propositions de Louis XII et se résigna à monter de nouveau sur le trône de France.

Cependant, pour que Louis XII épousât la veuve de Charles VIII, il fallait que Jeanne de France fût légalement répudiée. La noble Jeanne se sacrifia et se montra surtout digne d'être Reine au moment où on la précipitait du trône.

Le Pape cassa le mariage sous prétexte de contrainte, et le 7 janvier 1499, Anne de Bretagne épousait solennellement et en grande pompe Louis XII dans la chapelle du château de Nantes.

La cérémonie fut des plus brillantes et Louis XII fit son entrée dans la ville sous un dais de velours bleu, orné de quatre écussons en broderie, deux aux armes de France et deux aux armes de Bretagne.

Un nouveau règne commençait, pendant lequel Michel Colombe allait devenir le sculpteur privilégié et le grand imagier de la cour de France.



Tant que Charles VIII avait vécu, la reine Anne s'était absolument effacée, ne se mêlant en rien des affaires de l'Etat. Elle paraissait absorbée par ses devoirs de mère et d'épouse. Enfermée dans son hôtel des Tournelles, elle devisait avec ses femmes et le duc d'Orléans, sur les devoirs de son sexe et les exercices de piété. Elle recevait avec joie toutes les députations bretonnes; elle causait belles-lettres ou beaux-arts avec les lettrés comme Jean Marot, ou les artistes, dont Michel Colombe. Elle faisait recueillir, par l'abbé Lebaud, les vieilles chroniques de la Bretagne.

Son activité s'employait également à tout régler et diriger dans l'intérieur des palais royaux. Ainsi, elle s'occupait, dit Brantôme, d'embellir sa cour de Dames, qu'elle voulait plus grande que celle des autres reines. Elle avait réglé jusqu'aux costumes des femmes admises au pied du trône. Ces Dames étaient toutes vêtues et coiffées de la même manière; leurs robes, très amples par le bas, avaient une taille écolletée carrément, sur le devant de laquelle pendait fréquemment une croix soutenue par une chaîne, l'écolleture était bordée de velours noir, ce qui, ajoute le galant chroniqueur, faisait admirablement valoir la blancheur des belles carnations et particulièrement celle de la Reine, qui était superbe. Le reste du costume était plus austère, et les manches, très

longues et très larges, avaient la forme de celles des religieuses.

Mais, en épousant Louis XII, Anne, forte de l'amour de son royal époux, voulut être véritablement reine et puissante. Elle usa et abusa même quelquefois de son ascendant sur le roi, qui ne savait pas résister à l'entêtement de sa petite Brette, comme il l'appelait. Il faut, disait Louis XII, en passer beaucoup à une femme chaste.

Malheureusement, si le roi de France, chose rare en tout temps, savait oublier les injures du duc d'Orléans, sa pieuse épouse ne pratiquait guère le pardon des offenses, mettant dans ses vengeances la même passion que dans ses affections et ses charités.

On comprend qu'avec un tel caractère, les Bretons devinrent de plus en plus en faveur à la cour. Anne doubla sa compagnie de gentilshommes et ceux-ci, faisant fidèle garde, ne manquaient jamais de l'attendre sur cette petite terrasse de Blois, qu'on appelle encore aujourd'hui : La perche aux Bretons.

Elle obtint de Louis XII, ce que lui avait toujours refusé Charles VIII, la nomination, à l'évêché de Nantes, de son confident dévoué, Guéguen de Lamballe ; enfin, elle décerna à Michel Colombe le titre officiel d'imagier du Roy.

Déjà sous Charles VIII, l'influence de Michel Colombe avait été considérable dans l'évolution artistique de l'époque. A partir de Louis XII, elle devint prépondérante. Uni à Perréal, il dirigea absolument le mouvement de l'art en France.

Jean Perréal avait été, comme nous l'avons dit plus

haut, dès le début du règne de Charles VIII, l'ordonnateur des fêtes et des plaisirs du roi, jouant, à la cour de ce monarque, le même rôle que Lebrun devait remplir plus tard à la cour de Louis XIV. En cette qualité, il présida à l'entrée solennelle de la reine à Paris, en 1494 et à toutes les grandes fêtes et les cérémonies importantes des deux règnes.

Il jouissait d'une énorme réputation, et pourtant il n'a laissé à la postérité aucune œuvre typique. Il ne reste de lui qu'un manuscrit de la bibliothèque nationale, racontant l'expédition de Gênes et illustré de brillantes miniatures, dues à son pinceau.

Il était aussi épris que Michel Colombe des merveilles de la Renaissance italienne, et il avait pour l'artiste breton la plus vive sympathie.

Aussi la collaboration de ces deux artistes devait-elle être fertile en œuvres remarquables.



La première marque de faveur royale que reçut directement d'Anne de Bretagne l'atelier de Michel Colombe, fut la mission d'élever, à Saint-Gatien de Tours, un monument funèbre destiné à servir de tombeau aux enfants que la reine avait eus du roi Charles VIII et que la mort lui avait ravés.

Cependant l'artiste breton ne prit aucune part active à cette œuvre. Sans doute, à ce moment, absorbé par d'autres travaux, notamment le sépulcre de Nantes.

« Nous savons seulement aujourd'hui que Guillaume

» Règnault, le neveu et le meilleur élève de Colombe et
» Jérôme de Fiésole, le décorateur de l'atelier y ont
» seuls travaillé sous la direction du maître et qu'il fut
» achevé vers 1506. Les deux gisants sont à la manière
» de Colombe, mais d'une facture plus mince et plus
» timide, de même les angelots. Du soubassement à
» l'italienne avec sa frise en forme de scotie terminée
» par des têtes de dauphin, je n'ai qu'à faire l'éloge, il
» est d'un goût tout à fait charmant, d'une exécution
» précise et nerveuse, qui rappellent les meilleurs
» ouvrages florentins. C'est la partie principale du monu-
» ment, elle est évidemment de Jérôme de Fiésole. Aux
» enroulements et aux ruisseaux de la frise, l'artiste a
» très adroitement mêlé des sujets allégoriques tirés de
» l'histoire d'Hercule et de l'histoire de Samson. Sur les
» grands côtés du soubassement, sont des armoiries
» écartelées de France et de Dauphiné, supportées par
» deux petits génies nus et ailés ; des volutes de rubans
» occupent les surfaces intermédiaires et relient les
» motifs centraux aux pattes des griffons ailés qui amor-
» tissent les angles. Cette base élégante est couronnée
» par une dalle de marbre noir, sur laquelle reposent les
» figures funéraires. » (GONZE.)

Presque en même temps, Anne de Bretagne voulut donner à son compatriote une suprême marque de confiance et d'affection. Elle lui attribua l'honneur d'élever un superbe mausolée à la mémoire de son père, le duc François II et de sa mère, Marguerite de Foix. Cette œuvre, principal fruit de la collaboration de Perréal et de Colombe, nous est heureusement parvenue intacte, échappant comme par miracle au vandalisme révolutionnaire.

Nous savons, en effet, que la Reine avait chargé Jean Perréal d'en arrêter les dispositions générales et le choix de l'emplacement, et que l'invention et l'exécution en furent confiés à Michel Colombe, alors âgé de soixante-dix ans et dans tout l'éclat de sa renommée.

Le grand sculpteur édifia en même temps l'autel de l'église des Carmes de Nantes, devant lequel devait être dressé le tombeau, autel détruit en même temps que l'église.

Ce travail important dura cinq ans, de 1502 à 1507. Les marbres employés venaient de Gênes. Les principales statues furent faites à Tours, où Colombe trouva à la cour d'illustres modèles, parmi lesquels on doit compter la Reine elle-même. Le maître fut aidé dans sa besogne par ses élèves, Guillaume Rognault et Jean de Chartres, auxquels il adjoignit, pour les sculptures d'ornement, Jérôme de Fiésolle et des artistes appelés d'Italie.

Au moment de la dévastation de l'église des Carmes, pendant la dictature de Carrier, monsieur Mathurin Crucy, architecte-voyer de la ville de Nantes, parvint, en risquant sa tête, à sauver de la destruction le tombeau ducal qu'il démonta et dont il cacha les éléments sous un monceau de débris et de matériaux.

Restauré depuis par les soins de M. le comte de Brosses, préfet de la Loire-Inférieure sous Louis XVIII et de M. Louis de Saint-Aignan, maire de Nantes, il a été réédifié dans un des transepts de la cathédrale de Nantes, où il fait pendant au cénotaphe exécuté par le sculpteur Paul Dubois pour le général Lamoricière.

Le monument est complètement en marbre. La matière employée est de la plus grande beauté; en outre

du marbre blanc qui forme la masse principale, elle comprend des parties de marbre noir, de marbre vert et de marbre rouge.

Le tombeau consiste essentiellement en un massif rectangulaire, couvert par une magnifique table en marbre noir sur laquelle reposent le duc et la duchesse, sculptés en marbre blanc, étendus, les mains jointes, dans de riches costumes. Leurs têtes, ceintes de la couronne, sont appuyées sur des oreillers à broderies que soutiennent trois anges, d'une délicieuse sculpture. Celui de gauche est on ne peut plus gracieux. On y retrouve, dans la décoration des coussins, les mêmes arabesques qu'au tombeau des Poncher et au Saint-Sépulcre de Solesmes ; ce qui en confirme l'origine commune.

Les pieds du duc s'appuient sur un Lion de belle allure soutenant un écusson aux armes de Bretagne ; ceux de la duchesse reposent sur une levrette admirablement modelée qui dresse la tête et semble écouter, tout en s'appuyant sur un second écusson aux armes de la duchesse, mi-partie Bretagne et Foix, entouré d'une cordelière.

La facture magistrale de ces deux statues et de leurs accessoires ne permet pas d'en attribuer l'exécution à un autre artiste qu'à Michel Colombe lui-même.

Le corps du tombeau est subdivisé en deux étages, dont les parois sont décorés de niches et de médaillons garnis de statues.

Sur les faces latérales du plus élevé sont les douze apôtres dans des niches revêtues intérieurement de marbre rouge foncé ; ces figures ont 60 centimètres de hauteur et leurs niches sont séparées par des pilastres de

marbre blanc de style italien. Aux extrémités du tombeau et sur la même ligne que les apôtres, se trouvent d'une part saint François d'Assises et sainte Marguerite, d'autre part Charlemagne et saint Louis.

Au-dessous de ces seize figures, dont le mérite est très grand, sont seize pleureuses en marbre vert. Placées dans des niches circulaires de marbre blanc, leurs mains et leurs têtes seules sont blanches. Ces pleureuses sont, les unes à genoux, les autres accroupies. Les niches qui les encadrent ont 35 centimètres de diamètre.

Ce magnifique ensemble repose sur un soubassement en marbre blanc, faisant fortement saillie et enrichi d'ornements qui représentent en mosaïque, dans les entrelas d'une cordelière, des hermines couronnées alternant avec le chiffre du duc.

Aux quatre angles de ce soubassement se dressent quatre blanches statues, de grandeur plus que naturelle, représentant la Justice, la Force, la Prudence et la Tempérance, semblant veiller sur le repos éternel de ceux dont elles ont orné la vie.

Cette décoration, entièrement nouvelle, donne à ce monument funèbre une grandeur et une majesté incomparables. Jamais, avant Colombe, on n'avait rien conçu d'aussi imposant. Ces quatre figures sont le grand charme et la grande originalité de l'œuvre. La justice a sur la tête la couronne ducale ; on s'accorde à penser qu'elle est le portrait de la reine Anne, les médailles du règne de Charles VIII et de Louis XII confirment cette assertion. La tête de la statue est remarquable, elle a tout à fait le caractère breton, les yeux sont inclinés à l'angle interne, le front est développé, les cheveux sont

enroulés en bandeaux, sur les deux côtés du front qu'ils laissent à découvert ; les vêtements sont disposés avec art et d'une manière gracieuse. La Tempérance tient une horloge dans la main gauche, sa main droite serre un frein, emblème d'une vie réglée. Ses cheveux sont roulés, sa figure toute bretonne rappelle quelques-unes des belles femmes que l'on rencontre dans le Léonnais.

Plus remarquables encore sont la Force et la Prudence. La Force est coiffée d'un casque à volutes en forme de colimaçon. Sa poitrine est couverte d'une magnifique armure ciselée d'arabesques avec un soin minutieux, de sa main droite, elle arrache d'une tour qu'elle tient de la gauche un dragon qui se débat. La Prudence est sans doute le portrait de quelque grande dame de l'époque ; sa figure, extrêmement spirituelle et réfléchie tout ensemble, a, plus encore que celle de la Justice, le caractère breton ; de la main gauche elle tient un miroir convexe, de la droite un compas ; à ses pieds se trouve un serpent ; le derrière de la tête représente un vieillard à barbe longue, comme pour indiquer que la Prudence doit avoir à la fois la force intellectuelle et la perspicacité de la jeunesse réunies à l'expérience d'un âge plus avancé.

Tout cet ensemble ne mesure pas moins de 3^m 90 de long sur 2^m 40 de large et 2^m 30 de haut. Les statues du duc et de la duchesse sont plus grandes que nature et les anges qui soutiennent les oreillers ont 65 centimètres de hauteur.

Tel est le glorieux monument, doublement précieux à l'art et à l'histoire, sauvé par miracle au milieu de tant de ruines, constituant encore aujourd'hui un des plus beaux ornements de la cathédrale de Nantes.

Un barde breton l'a chanté, et nous ne pouvons résister
au plaisir de reproduire ici ses vers :

Sur le marbre couchés, le duc et sa compagne
Semblent dormir en paix et respirer encor ;
Et leur fier lévrier, au collier bouclé d'or,
Veille à leurs pieds, portant l'écusson de Bretagne.

Autour du lit ducal, saint Louis, Charlemagne,
Apôtres et Vertus, descendus du Thabor,
Protègent le dernier souverain de l'Armor,
Et lui gardent sa place en la sainte montagne.

O sculpteur, ton ciseau, cher à nos cœurs bretons,
En dentelant la pierre anima ses festons :
De l'immortalité ton œuvre a l'assurance ;

A tes noms empruntant une double beauté,
De la blanche *Colombe* elle a pris l'élégance,
Et du grand saint Michel l'austère majesté.

(KERVILER.)



Si l'on en croit M. Vibert, jamais le sculpteur breton
n'avait été plus en faveur. Non seulement il pénétrait
souvent dans le palais de la reine pour modeler, d'après
nature, les vertus gardiennes du tombeau ducal, mais
souvent même, dit la chronique, Anne allait rendre visite
à son imagier, et l'entretenait familièrement de ses
œuvres et aussi de son père François II, à la puissante
protection duquel Colombe avait dû ses premiers succès.
Quand tout fut prêt, Guillaume Règnault et Bastien

François allèrent à Nantes monter le monument, et ils firent savoir à leur maître le jour où l'œuvre venait d'être terminée dans l'église des Carmes, en l'avisant que la reine Anne, alors à Nantes, désirait qu'il assistât à son inauguration.

C'était une grosse affaire qu'un pareil voyage pour un vieillard devenu bien sédentaire et ne quittant plus guère son atelier. Pourtant, deux sentiments l'y poussaient : voir son œuvre maîtresse, en place définitive à l'église des Carmes et revoir son pays natal.

Malgré les rigueurs de la saison, il partit donc en plein décembre 1506 et arriva, accompagné de son neveu François, juste à temps pour assister à l'inauguration du monument qui eut lieu le 1^{er} janvier 1507.

En même temps s'effectua la translation du corps de Marguerite de Foix, mère de la reine, auprès de celui de François II dans le magnifique sépulcre.

La cérémonie fut splendide, d'un luxe inouï et toute à la gloire de l'artiste.

Les dépenses de ces funérailles montèrent à 3,229 livres 8 sous et 4 deniers.

Tout le clergé de Nantes, les seigneurs de Rieux, de Châteaubriant, de la Hunaudaie du Perrier, la fleur de la noblesse bretonne et un immense concours de peuple y assistaient.

La même légende qui raconte ce voyage ajoute que l'effet du monument étant encore meilleur qu'à l'atelier, Michel Colombe put savourer toutes les joies d'une grande œuvre menée à bonne fin. La reine Anne le félicita devant toute sa cour et le garda plusieurs jours au château.

Avant de quitter la Bretagne, le vieil imagier voulut, dit-on, revoir Saint-Pol de Léon, son pays natal, et la cathédrale du XIII^e siècle, qui avait été si suggestive pour sa petite âme d'enfant artiste.

Mais l'impression fut pénible, tous ceux qu'il avait connus étaient morts ; Michel parcourt une dernière fois les bords de la mer que son enfance avait tant aimés ; une dernière fois il vint s'agenouiller au pied de cette vierge que ses premières années avaient tant admirée ; puis il dut reconnaître qu'il était devenu un étranger dans son pays natal et comprenant la mélancolie des soirs de la vie, ce fut presque avec soulagement qu'il revint à Tours, dans son véritable pays d'adoption.



Cependant, malgré son âge, malgré des travaux aussi écrasants que ceux dont il était déjà chargé, l'activité de Michel Colombe se dépensait encore dans d'autres œuvres de moindre importance.

Les chroniques du temps vantent la beauté de l'armure fabriquée sur ses dessins pour le principal personnage d'un mystère célébré, en 1501, devant le roi Louis et la reine Anne.

Ces deux souverains le chargèrent également de fournir le modèle de la médaille frappée en l'honneur de Louis XII. Une seule épreuve nous en est restée, conservée à la bibliothèque nationale. Au recto, est figuré le roi Louis XII, en buste, vu de profil, et coiffé d'une toque ; au verso un porc-épic sous une couronne avec la devise : « *Victor, triumphator semper Augustus.* »

Le tombeau de François II n'était pas encore terminé

lorsqu'en 1506, Anne de Bretagne perdit son ami, son conseiller intime depuis l'enfance, l'évêque de Nantes, Guillaume Guéguen.

Ce fut pour elle une grande douleur, elle le pleura et elle voulut qu'il fût inhumé dans sa cathédrale, en la chapelle de Saint-Clair. Elle confia à Michel Colombe le soin de lui donner un tombeau, orné de la statue du prélat.

Cette belle œuvre fut détruite et la statue brisée en 1793. Cependant Léon Palustre eut la bonne fortune, en 1883, de retrouver l'enfeu de ce tombeau derrière une vieille boiserie de la cathédrale. Il contenait, à la place de la statue primitive, celle d'un autre évêque de Nantes, François Hamon, mort en 1532. Il ne restait plus du monument élevé par Michel Colombe que le soubassement du sépulcre et l'encadrement de l'enfeu, tous les deux décorés de délicats motifs dans le goût italien.



En dehors de la faveur royale, le chef de l'école de Tours avait conquis à la cour de hautes et puissantes amitiés. La plus importante de toutes fut celle de Georges, cardinal d'Amboise.

Ce grand ministre, comme on le sait, avait lié intimement sa destinée à celle de Louis XII.

D'Amboise était né en 1460, d'une famille illustre qui lui procura, tout jeune encore, l'évêché de Montauban. Attaché de bonne heure au duc d'Orléans, il partagea tout d'abord sa mauvaise fortune. Mais le prince ne l'oublia pas, quand le crédit lui revint; et d'Amboise

obtint alors l'archevêché de Narbonne, qu'il échangea, en 1493, contre celui de Rouen. Lieutenant du duc de Normandie, il y commença les utiles réformes qu'après la mort de Charles VIII il étendit à tout le royaume. Cardinal, légat du Saint-Siège en France, il fut gouverneur du Milanais et il faillit devenir pape à la mort d'Alexandre VI. Mis à la tête des affaires par Louis XII, d'Amboise resta vingt-sept ans moins encore son ministre que son ami.

Epris d'art, il eut une forte part au développement artistique de l'époque. Pendant son long séjour en Italie, il avait été saisi d'admiration devant les merveilles qu'il avait contemplées et visitées. C'est pourquoi, à son retour en France, il se mit résolument à la tête de la rénovation artistique sur laquelle il allait exercer une vivifiante influence. Aussi combien belle lui parut l'œuvre du maître breton, combien encouragea-t-il le sculpteur qui savait si bien exprimer par le marbre les sentiments anciens et les idées nouvelles qui remplissaient alors les esprits et les cœurs.

Pénétré des nouveaux principes, il voulut édifier à Gaillon, près de Rouen, une habitation vraiment royale, qui devait éclipser tous les palais construits auparavant, tant en France qu'en Italie.

Il y réussit et le château de Gaillon « fut véritablement » la merveille de l'époque. Le fastueux et tout puissant » ministre de Louis XII en avait fait un séjour sans » rival pour le luxe et l'élégance de sa distribution. Ni » Blois ni Amboise, ni aucun autre château de la » Renaissance, ni aucun palais italien n'auraient pu lutter » avec celui-ci. Commencé en 1497, ce vaste ensemble

» était à peu près terminé à la mort du cardinal en 1510.
» Il fut, hélas ! anéanti comme tant d'autres à la Révo-
» lution française, mais les plans de du Cerceau et les
» importants fragments d'architecture et de décorations
» recueillis par Lenoir et utilisés pour orner la cour de
» l'école des beaux-arts (1), » permettent de se rendre
compte de sa beauté et de sa splendeur.

Dans cette œuvre magnifique, Georges d'Amboise sut rester de son pays et tout en s'inspirant de l'art italien qu'il admirait, allier à sa délicatesse et à son élégance, la vieille sève française si charmante et si savoureuse. Partout à travers les motifs classiques mis à contribution par ordre, il sut faire reparaître le vieux fond national avec un esprit d'éclectisme et une largeur de vues qu'on ne saurait trop louer, préludant ainsi par un chef-d'œuvre à la création du style nouveau qui devait doter l'art français et embellir les bords de la Loire de ces ravissants châteaux, qui en font encore aujourd'hui la plus gracieuse parure.

Pour atteindre ce résultat, il fit appel à tout ce que la France comptait alors d'artistes éminents. Pour architectes, il choisit Pierre Fain, le premier des maîtres des œuvres de l'époque, Guillaume Senault, Pierre de Lorme et Roulland Leroux ; la peinture fut confiée à Andrea Solario, il fit venir d'Italie d'habiles décorateurs et les travaux de sculpture furent partagés entre Antoine Juste et Michel Colombe. Ce dernier fut chargé, entre autres choses, de la décoration du maître-autel de la chapelle du château. Cette œuvre, la plus accomplie qu'il

(1) GONZE, Renaissance.

nous ait laissée, a été sauvée par miracle et conservée presque intacte. Grâce à l'active initiative de M. Courajod, l'éminent conservateur du Louvre, elle est maintenant dans la salle du musée consacrée à Colombe, à la place d'honneur, en belle lumière et son délicieux encadrement à l'italienne, ciselé avec un art infini par Jérôme de Fiésolo, lui a été également rendu.

Cette décoration consiste en un bas-relief de marbre blanc, sculpté en l'honneur du ministre et représentant son patron, saint Georges, combattant le dragon.

Ce morceau considérable a d'autant plus de prix qu'il est entièrement de la main du maître, qui n'a admis, dans son exécution, aucun collaborateur. Nulle autre œuvre par suite ne peut nous révéler, avec autant de certitude, sa manière et sa touche personnelle, et nous faire mieux connaître son coup de ciseau et l'intimité de son goût.

Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ici l'analyse magistrale qu'en fait M. Gonze dans son histoire de la sculpture française.

« Je ne crois pas, dit-il, qu'il soit possible de citer une
» autre œuvre de sculpture où l'alliance de la tradition
» française avec la nouveauté des formes italiennes ait
» donné un résultat aussi délicat, aussi harmonieux. La
» pensée du maître y a su revêtir l'allure la plus pittoresque en gardant les sévérités du bas-relief ; c'est une
» sculpture qui aurait comme l'éclat et la vivacité d'un
» tableau. Le paysage rocheux est du midi, sorte de
» souvenir d'une fontaine de Vaucluse idéale ; à gauche,
» un groupe d'arbres épais, taillé à la française, et
» auprès, à l'arrière-plan, la jeune fille agenouillée, française aussi de galbe et de costume, qui semble prier

» pour son libérateur. Le saint Georges, en armure,
» casque levé, jambes tendues, le manteau flottant au
» vent, presse sa monture de l'étrier et fond sur le monstre
» énorme à la peau squameuse. Cheval et cavalier rap-
» pellent l'Italie en ce qu'elle a de plus noble, de plus
» fier et de plus élégant. Le dragon, au contraire, plein
» de mouvement et d'originalité, est encore gothique et
» il semblerait que le sculpteur ait eu l'occasion de voir
» l'étonnante tarasque de la cathédrale d'Aix.

» L'ensemble se présente dans une unité d'effet admi-
» mirable, avec cette couleur particulière que donne le
» jeu des ombres, lorsqu'il est manié avec une parfaite
» dextérité. Le groupe de saint Georges et du dragon
» occupe tout le premier plan ; le marbre y est travaillé
» avec un fini merveilleux et en même temps avec une
» fraîcheur, une simplicité de moyens que fait valoir
» encore le précieux du cadre.

» Les praticiens les plus savants du bas-relief, les
» Douatello, les Locca del Robia, les Bossellino, les
» Jean Goujon sont égalés par la juvénile maîtrise du
» vieux sculpteur de Tours. »

Aussi combien cette belle œuvre dût-elle accroître
encore la réputation de Michel Colombe dont le talent
semblait grandir avec le nombre des années !



L'orgueilleuse fille de l'empereur Maximilien et de
Marie de Bourgogne, Marguerite d'Autriche, ayant
perdu son mari, Philibert de Savoie, en 1504, résolut de
construire à Brou deux superbes églises, dans l'une des-
quelles elle érigerait à son époux un somptueux tombeau.

Elle chargea Jean Perréal de lui trouver un sculpteur à la hauteur d'une pareille tâche et Jean ne crut pouvoir mieux faire que de s'adresser à l'auteur du sépulcre de François II.

Il en résulta une importante correspondance dont toutes les lettres nous sont restées.

Dans l'une d'elles, Jean Lemaire, historiographe de Bourgogne, accuse réception à la duchesse de cent quarante-deux florins d'or pour Michel Colombe qui avait dressé les plans des édifices projetés à Brou. Il s'entretient en même temps des talents du tailleur d'images et des soins qu'il met à composer la sépulture du duc Philibert.

« Colombe, écrit-il, rajeunit pour l'honneur de vous,
» Madame, et je vous assure que vous aurez vu un des
» plus grands chefs-d'œuvre qu'il fit oncques en sa vie.
» Car vous verrez la sculpture de feu Monseigneur en
» toute perfection, comme elle sera. Le gisant (dans le
» modèle) aura un pié et demi de longueur, les vertus
» demi-pié et toutes les autres imaiges à la correspon-
» dance ; et la maçonnerie qui sera en toute perfection,
» comme si vous la voyiez en grand. Tellement que les
» ouvriers qui besoigneront après, seront tenus de l'en-
» suivre en toute rigueur en réduisant le petit pié au
» grand.....

» J'ai le modèle montré à l'ambassadeur de l'empereur
» et le tout est parvenu aux oreilles du Roy et de la
» Roynie. Et vous assure, Madame, par le serment
» que j'ai fait par trois fois à votre haultesse qu'on ne
» l'estime point que le plus grand chef d'œuvre qu'on
» fera es parties par decà. »

Peu après, Michel Colombe reconnaissait dans une lettre datée du 3 décembre 1511, « tant pour lui que » pour Guillaume Règnault, tailleur d'images, Bastien » François, architecte de l'église Saint-Martin de Tours » et François Colombe, enlumineur, tous trois ses neveux, » avoir reçu de Jean Lemaire, indiciaire et solliciteur des » édifices de Marguerite, duchesse de Bourgogne, la » somme de quatre-vingt-quatorze florins d'or, pour faire » en petit la sépulture de feu le duc Philibert de Savoie, » mari de la dite dame. » Michel Colombe déclare, en même temps, que Jean Lemaire lui a remis une pièce de marbre. Il ajoute, en terminant, qu'il en a taillé une figure de sainte Marguerite dont il fait présent à la duchesse.

Ce modèle, en relief, venait à peine d'être livré lorsque la mort surprit brusquement le vieux sculpteur.

Son œuvre, par suite, resta incomplète et Marguerite chargea l'architecte, van Boghem, de Malines, de la terminer.

Il est facile, en examinant les tombeaux de la chapelle de Brou, de reconnaître ce qui reste de l'œuvre projetée. Les statues du gisant et du vivant, ainsi que les six beaux génies ailés qui accompagnent ce dernier, sont certainement de l'invention de Colombe; elles portent en elles-mêmes son style et sa facture. Peut-être s'est-on également servi de son projet dans les statues qui ornent le tombeau de Marguerite de Bourbon.

Quant à l'architecture de la chapelle, aussi bien que celle des monuments funèbres, elles diffèrent complètement l'une et l'autre des œuvres de Colombe. Elles appartiennent à ce gothique flamand prodigieusement fleuri

qu'on retrouve à Burgos, à Tolède et à l'Hôtel de Ville de Gand.

L'histoire reste muette sur le lieu de la sépulture de Michel Colombe, mais si sa tombe a disparu, son nom reste immortel et la ville de Saint-Pol l'a donné à l'une de ses places pour consacrer sa reconnaissance au plus illustre de ses enfants.

Que devint son atelier après sa mort ? On l'ignore. Cependant les recherches des érudits contemporains nous montrent que ses élèves se dispersèrent pour répandre dans toute la France la tradition artistique du maître.

La faveur royale leur fut-elle continuée ? Ils ne purent, en tous cas, en jouir longtemps après la mort de leur chef.

En effet, la reine Anne, la protectrice des Bretons, devait suivre de bien près dans la tombe son sculpteur favori. Atteinte de la gravelle, elle succomba à Blois le 9 janvier 1514. Elle n'avait que trente-sept ans.

Elle était reine de France et, suivant la tradition, son corps devait reposer dans la crypte royale de Saint-Denis.

Ne pouvant, par suite, rejoindre son père et sa mère dans l'admirable tombeau que Colombe leur avait élevé aux Carmes de Nantes, elle voulut que ses chers Bretons possédassent au moins le cœur qui les avait tant aimés.

Le roi Louis XII respecta le dernier vœu de son épouse, et après avoir enfermé le cœur de la reine dans une boîte d'or, il en ordonna le transfert à Nantes avec la plus grande pompe et les plus grands honneurs.

Partout, sur le passage du cortège, les rues étaient

tendues de blanc, les fenêtres de chaque maison étaient éclairées par deux torches aux armes de la princesse ; un crieur, vêtu de velours noir et portant quatre écussons sur sa robe, ouvrait la marche. Il sonnait à chaque carrefour les deux sonnettes qu'il avait en main, criant à haute voix :

« Dites vos patenôtres à Dieu, c'est pour l'âme de très
» chrétienne Royne, la duchesse notre souveraine, dame
» naturelle et maîtresse de laquelle on porte le cœur aux
» Carmes. »

Cent hommes le suivaient ; leurs robes et leurs chapeçons étaient noirs, ils portaient à la main des torches du poids de deux livres.

Le cortège venait ensuite : noblesse, magistrature, clergé régulier et séculier, tout ce qui jouissait de quelque privilège avait été convié à en faire partie.

Philippe de Montauban, grand chancelier de Bretagne, portait le cœur de la reine. Il marchait sous un poêle de drap d'or que soutenaient le vice-chancelier, l'abbé de Quimperlé, les sénéchaux de Rennes et de Nantes. La chapelle ardente, dans laquelle la relique fut déposée, était magnifique. Les Nantais avaient voulu l'emporter en pompe et en magnificence sur les cérémonies royales de Saint-Denis et de Paris même.

Le vase d'or, qui renfermait le cœur de la reine Anne, avait lui-même la forme d'un cœur surmonté d'une couronne et entouré d'une cordelière.

Sur la couronne, on lisait :

« Cœur de vertus orné,
» Dignement couronné. »

Sur les deux faces du cœur en or, étaient gravées les deux inscriptions suivantes :

- 1° « En ce petit vaisseau de fin or pur et munde,
» Repose ung plus grand cueur qu'oncque Dame eut
[au monde ;
» Anne fut le nom d'elle en France deux fois royne,
» Duchesse des Bretons royale et souveraine. »
MV°XIII (1514)

- 2° « Ce cueur fut si très hault que de la terre aux cieux
» Sa vertu libérale accroissait mieulx et mieulx
» Mais Dieu en a reprins sa portion meilleure
» Et cette part terrestre en grand deuil nous demeure. »
IX janvier

L'intérieur de la boîte était revêtu d'un émail blanc sur lequel étaient gravés deux distiques : l'un à droite, l'autre à gauche.

- « O cueur caste et pudique, ô juste et benoist cueur,
» Cueur magnanime et franc, de tout vice vainqueur,
» Cueur digne entre tous de couronne céleste,
» Ores est ton cler esprit hors de paine et moleste. »

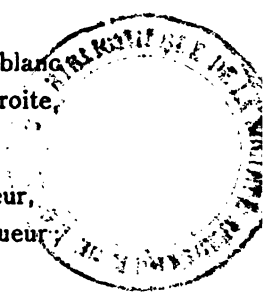
Le tombeau fut ouvert sur l'ordre du roi Louis XV, le 16 octobre 1727, pour en vérifier le contenu.

On trouva, dans le caveau souterrain, trois cercueils de plomb parsemés d'hermines et posés sur des barres de fer.

Chacun d'eux portait une inscription.

Sur celui du père d'Anne de Bretagne était écrit, en caractères gothiques dorés :

« Ci dedans gist le corps du duc François, II^e de ce



» nom, lequel régna trente ans duc de Bretagne, puis
» trépassa à Couëron, le 8 septembre, l'an mil-quatre-
» cent-quatre-vingt-huit et fut céans ensépulturé. »

Entre les deux cercueils de François et de Marguerite était placé un petit coffre en plomb, dans lequel il y avait une boîte d'or en forme de cœur, surmontée de la couronne royale et entourée de l'ordre de la cordelière, du même métal et d'un travail recherché et fin. Le magistrat chargé de présider à l'ouverture du mausolée, nommé Mellier, écrivit un rapport sur cette cérémonie, dans lequel il est dit qu'il trouva à l'intérieur une inscription portant ces mots :

« Par l'art et l'industrie de Maître Michel Colombe,
» premier sculpteur de son temps, originaire de l'évêché
» de Léon. » (Conservé au recueil de Gagnières).

Lors de la profanation et de la violation des tombes en 1792, les cercueils furent éventrés, les cendres funèbres dispersées, le plomb converti en balles. La boîte d'or qui avait contenu le cœur de la reine fut envoyée à Paris et déposée au cabinet des médailles de la bibliothèque nationale. Sous la restauration, la ville de Nantes réclama ce pieux souvenir de la dernière duchesse, et, à la demande du Préfet de la Loire-Inférieure, elle lui fut justement rendue. Mais les restes de la reine Anne ne reposent plus dans cette tombe où elle rêvait de dormir l'éternel sommeil.

Cependant si l'aveugle fureur des hommes n'a permis, ni à Nantes, ni à la Bretagne de garder les cendres de leurs derniers souverains et de leur dernière duchesse, l'intervention courageuse de Mathurin Crucy leur a, au moins, conservé le splendide mausolée que leur avait érigé leur plus illustre tailleur d'images.

Il semble que dans la sérénité du chef-d'œuvre, les blanches statues qui l'encadrent évoquent, silencieusement, le souvenir de l'artiste en même temps que celui de la bonne duchesse.

C'est pourquoi le nom de Michel Colombe et celui d'Anne de Bretagne doivent être intimement unis dans l'histoire.

Ne sont-ils pas tous les deux les derniers représentants du Moyen-âge ?

N'en ont-ils pas conservé l'esprit, la foi et les espérances ?

Ne personnifient-ils pas le temps que chante le poète :

« Le temps où se faisait tout ce que dit l'histoire,
» Où sur les Saints Autels, les crucifix d'ivoire,
» Ouvraient des bras sans tache et blancs comme le lait,
» Où la Vie était jeune, où la Mort espérait ? » (1).

En outre, le grand sculpteur et la reine ont fait vivre, mieux que personne, l'un dans les arts, l'autre sur le trône, les fortes qualités et les purs sentiments de l'âme bretonne.

L'œuvre de Michel Colombe en traduit éloquemment le chaste idéal, symbolisé par la blanche hermine et la fière devise :

« Plutôt la mort que la souillure. »

« *Potius mori quam fœdari.* »

Brest, décembre 1898.

A. DE LORME,

(1) Alfred de Musset,

PERSONNAGES

PIERROT.

PIERRETTE.

COLOMBINE.

Voix d'Arlequin dans la coulisse.

Le théâtre représente une chambre très propre, mais modestement meublée.

Au fond, une fenêtre — une porte donnant sur l'escalier.

A droite, une cheminée, près de laquelle se trouve un fauteuil.

A gauche, une petite porte de communication avec une autre pièce.

PIERROT POÈTE

SCÈNE I.

PIERRETTE (*seule*)

Cinq mois ! déjà cinq mois depuis qu'il est parti !
Comme à son habitude, un soir, il est sorti
Prétextant tout à coup une affaire importante,
Achat d'un livre neuf ou visite à sa tante,
Je ne sais plus quel conte à m'endormir debout
Et que je négligeai d'écouter jusqu'au bout....
Et depuis lors, plus rien !... Monsieur, ne vous déplaie,
Avec moi trouve bon d'en user à son aise....
D'abord je l'attendis et pour tromper l'ennui
De cette veille longue et triste dans la nuit
Je me mis au travail jusqu'à l'aube naissante,
La tête en feu, l'oreille aux aguets, frémissante
De peur au moindre bruit qui montait jusqu'à moi.
Tout me faisait trembler et doublait mon émoi :
L'horloge qui tintait dans la vieille tour grise,
Les aboiements des chiens, les plaintes de la brise,
Je croyais, dans mon trouble, entendre à chaque instant
Dans l'escalier sonore un pas lourd, hésitant,
Gravissant lentement les marches une à une.
« Peut-être a-t-il trouvé quelque bonne fortune
» Me disais-je en pleurant, peut-être au cabaret
» M'aura-t-il oubliée et boit-il sans regret

» Tandis qu'en l'attendant je travaille et je pleure ! »
Bien tristement, hélas ! la nuit, heure par heure,
Finit par s'écouler ; puis un jour, puis des jours,
Des semaines, des mois, sans que, pendant leur cours,
Le traître m'adressât ni nouvelle, ni lettre. . . .
Est-il mort ou vivant ? Qui sait ? . . . Où peut-il être ?
Que fait-il à présent ?

SCÈNE II.

PIERRETTE — COLOMBINE

COLOMBINE (*entrant*)

Bonjour, voisine, eh bien ?
Toujours pas de nouvelle ?

PIERRETTE

Hélas non ! toujours rien !

COLOMBINE

Allons, n'y pensons plus ! A quoi bon tant de larmes ?
Avec de tels maris le veuvage a ses charmes.
Regretter ce pendard ! Le pleurer ! grand merci !
N es-tu pas plus heureuse et plus tranquille ainsi ?
Plus de coups de bâton ! plus de querelle à craindre !

PIERRETTE

Que veux-tu ? je ne puis m'empêcher de me plaindre.....
Et s'il ne revient pas ?

COLOMBINE

Le beau souci de moins !
Les saints du Paradis pourtant me sont témoins
Que je ne lui désire aucun mal, le pauvre homme.
Mais il s'est mal conduit, il te délaisse en somme
Et, pour te parler net, il ne mérite point
Qu'on se mette pour lui les yeux comme mon poing.

PIERRETTE

Je sais bien que j'ai tort, que tout ici l'accuse ;
Seule, je le défends et je n'ai qu'une excuse
C'est que je l'aime encore.

COLOMBINE

Ai-je bien entendu ?
Tu l'aimerais toujours ?

PIERRETTE

Hélas oui !

COLOMBINE

Temps perdu,
Ma chère, et ton époux, selon toute apparence,
Témoigne à ton égard assez d'indifférence
Pour que l'on soit fixé sur ses vrais sentiments.
Tu crois l'aimer encor ? Pauvre enfant, tu te mens

A toi-même !

PIERRETTE

Non pas !

COLOMBINE

Mais c'est pure folie !

A quoi te sert-il donc d'être jeune et jolie
Si l'ingrat t'abandonne ainsi pendant des mois ?
Mais sais-tu seulement ce qu'il fait ? Tu le crois
A quelques pas, tout près, à Paris, j'imagine,
Peut-être est-il à Rome, en Angleterre, en Chine,
En Espagne, au Pérou, peut-être au Canada.

PIERRETTE

Tu plaisantes, la chose est impossible.

COLOMBINE

Oui dà !

Tel que je le connais, son humeur vagabonde
A bien pu le conduire au bout du Nouveau-Monde.
Et puis, courir ainsi les pays étrangers
N'est pas sans exposer aux plus graves dangers.
Peut-être est-il captif d'une noire peuplade ?
Ou mort ? (Dieu l'en préserve !) ou simplement malade ?
Depuis qu'il est parti, pas une seule fois
Tu n'en ouïs parler.

PIERRETTE

Si fait ! voilà deux mois
(Je n'en avais rien dit, craignant quelque méprise)
Le forgeron d'en face, en sortant de l'église,

Me dit qu'en traversant le bois de Saint-Germain,
Il avait, un beau soir, trouvé sur son chemin,
Un homme jeune encor, de mine assez honnête,
Habillé tout de blanc des pieds jusqu'à la tête,
Et qui devait avoir la cervelle à l'envers
Car il criait tout haut en déclamant des vers.
« Et même, ajouta-t-il, j'ai cru le reconnaître
» Pour un certain Pierrot, votre seigneur et maître ! »

COLOMBINE

C'est lui ! n'en doute pas ! l'air d'un fou . . . déclamant . . .
Tout de blanc revêtu . . . C'est son signallement.

PIERRETTE (*soupirant*)

C'est bien lui !

COLOMBINE

Mais alors il n'est que plus coupable,
Et tu vois maintenant ce dont il est capable.
Si ton cœur avait pu conserver un instant
Quelque secret espoir, c'est bien fini.

PIERRETTE

Pourtant

Quelque chose me dit dans le fond de moi-même
Qu'il pense à moi toujours, qu'il se repent, qu'il m'aime
Et qu'il me reviendra.

COLOMBINE (*se moquant*)

Peut-être as-tu raison
Et se souviendra-t-il encor de sa maison ?

Par une nuit d'hiver, sur les routes glacées,
Souffrant, l'estomac creux et les jambes lassées,
Sans asile et sans feu, mourant presque de faim
Il sera bien heureux de rentrer à la fin.
Mais quant à le revoir comme aux jours de frairie,
L'œil au guet, nez au vent et la mine fleurie
Vigoureux, bien portant, crois-moi, n'y compte plus !
Il ne te reviendra que malade ou perclus
Suant, toussant, crachant comme un vieil asthmatique
Ou bien traînant le pied comme un paralytique.

PIERRETTE

Quel portrait séduisant ! Tu ne l'as pas flatté.

COLOMBINE

Et ne vaut-il pas mieux dire la vérité
Que de te laisser croire aux contes des commères
Et de t'entretenir dans tes folles chimères ?
Ton époux est parti ? C'est bon, fais-en ton deuil !
Il te trompe ? Rends-lui dent pour dent, œil pour œil !

PIERRETTE

Oh mon pauvre mari ! c'est ainsi qu'on l'arrange !
Je sais que sa conduite, à vrai dire, est étrange,
Mais malgré ses travers et malgré ses défauts
Je crains que bien souvent on ne l'accuse à faux.
Pour le juger, ma chère, il faudrait le connaître.
Pierrot n'est qu'un enfant, enfant gâté peut-être
Et qui mériterait d'être mis à genoux ;
Mais il ne comprend pas les choses comme nous.

Parfois il pense, il vit ainsi que dans un rêve
Qui le tient, le poursuit et l'obsède sans trêve.
Il est auprès de nous, ses yeux suivent nos pas
Sans les voir. On lui parle, il ne nous répond pas.
Soudain la scène change, il prend un autre masque
Il devient débauché, querelleur et fantasque,
Passant les nuits au jeu, courant les cabarets.
Ce qu'il aimait le mieux pour lui n'a plus d'attraits.
Ce n'est plus le même homme : Une force invincible
Le pousse vers le mal. Crois-tu qu'il soit possible
De se montrer sévère et dure à son égard ?
Je voudrais le gronder ? Un seul mot, un regard
Désarment ma colère et je reste muette.

COLOMBINE (*railleuse*)

Il n'a plus qu'à rentrer. Te voilà toute prête
A lui donner d'avance un généreux pardon.

PIERRETTE

Pourquoi pas ?

COLOMBINE

Pauvre sotte !

(*On entend dans la coulisse un prélude
d'accompagnement.*)

PIERRETTE

Oh mais ! écoute donc !

Voix de Pierrot (*dans la coulisse*)

Au nez de la garde qui veille
Chante en passant sur le chemin !
Chante sans regret de la veille
Et sans souci du lendemain.
Chante pour la blonde ou la brune,
Chante pour Lise ou pour Margot,
 Au clair de la lune,
 Mon ami Pierrot !

Ouvre ta fenêtre, ma belle,
La nuit a remplacé le jour
C'est l'heure douce et solennelle
Où j'aime à te parler d'amour.
Mais si tu crains que je m'enrhume
Par ce brouillard à chanter trop . . .
 Prête-moi ta plume
 Pour écrire un mot !

PIERRETTE

Colombine ! entends-tu ? C'est lui ! . . .

COLOMBINE (*haussant les épaules*)

Fort bien ! Qu'il chante !
J'adore la musique à cette heure.

PIERRETTE

Méchante !
Silence ! écoute donc . . . Ils sont jolis ses vers ! . . .

COLOMBINE (*se moquant*)

Il les chanté si bien !

Voix de Pierrot (*dans la coulisse*)

Las ! je ne suis qu'un pauvre hère
Sans prés ni bois à l'horizon,
Tu dois rire de ma misère
Bien à l'abri dans ta maison.
Il vente, il pleut, la brise est forte
Je voudrais me chauffer un peu :
Ma chandelle est morte
Je n'ai plus de feu !

(*Sur un ton lamentable*)

Voici que le froid me pénètre
Il gèle et je tremble bien fort
Ma belle, ouvre donc ta fenêtre
Sinon demain je serai mort ! . . .
Peut-on repousser de la sorte
Un malheureux sans feu ni lieu ?
Ouvre-moi ta porte
Pour l'amour de Dieu !

PIERRETTE

J'en ai l'âme à l'envers
Pauvre garçon ! quel temps ! entends-tu comme il vente ?
Tu n'as donc pas pitié ?

COLOMBINE

Pas de lui, je m'en vante,



Un fourbe, un hypocrite, un menteur...

PIERRETTE (*toute triste*)

Il a faim !

COLOMBINE (*s'emportant*)

Qu'il aille au restaurant ! C'est trop bête à la fin !
Ainsi, depuis cinq mois, Monsieur Pierrot voyage
Et comme il lui convient, ce soir, à ce volage
De rentrer au logis qu'il quitta sans raison
Tu vas t'humilier et rouvrir ta maison
A ce grand fainéant, ce coureur d'aventure
Qui se moque de toi, naïve créature !
Et quand il aura pris quelques jours de repos,
Qu'il sera, par tes soins, redevenu dispos
Et plein comme un tonneau rempli jusqu'à la bonde
Un jour, il reprendra sa course vagabonde
Sans plus se soucier de toi qu'auparavant !

PIERRETTE

Vois donc le temps qu'il fait !

COLOMBINE (*en colère*)

Qu'il se gare du vent !

PIERRETTE

Mais il pleut !

COLOMBINE (*même jeu*)

Qu'il s'abrite !

— 71 —

PIERRETTE

Il fait froid !

COLOMBINE (*même jeu*)

Hé ! qu'importe ?

PIERRETTE (*allant vers la porte*)

Je ne puis résister... Tant pis ! j'ouvre la porte...
Mon cœur se fend...

Voix de Pierrot (*suppliant*)

Pierrette !

PIERRETTE

On y va ! (*Elle ouvre la porte*)

COLOMBINE (*furieuse*)

C'en est trop !

Tu t'en repentiras !

~~~~~

### SCÈNE III.

PIERRETTE — COLOMBINE — PIERROT

—

PIERROT (*entrant et se jetant dans les bras de Pierrette*)

Ma Pierrette !

PIERRETTE (*même jeu*)

Pierrot !

PIERROT

Pierrot bien fatigué qui souffre et qui t'embrasse  
Et revient près de toi...

COLOMBINE (*entre ses dents*)

portant l'oreille basse.

PIERRETTE

Pierrot ! c'est toi, Pierrot ! Dans quel état, grand Dieu !

(*le prenant par la main*)

Sale, crotté, mouillé !... Viens... mets-toi près du feu.

(*Roulant un fauteuil au coin de la cheminée*)

Ici !... dans ton fauteuil !...

COLOMBINE (*se moquant et avançant le fauteuil*)

Monsieur Pierrot, de grâce !

PIERROT (*s'apercevant de sa présence*)

Voisine !... vous aussi !...

COLOMBINE (*toujours moqueuse*)

C'est bien le moins qu'on fasse

Pour fêter un retour que l'on n'attendait pas !

PIERRETTE (*à Pierrot*)

Tu n'as besoin de rien ?

PIERROT

Si fait ! d'un bon repas,

Car voici quatre jours que pour toutes ressources

Je n'ai que du pain sec et l'eau claire des sources,

COLOMBINE (*riant*)

C'est maigre !

PIERROT (*soupirant*)

Beaucoup trop !

COLOMBINE

Vous étiez aux abois

Et c'est la faim qui fait sortir le loup du bois.

PIERROT (*rageur*), *se levant*

Hélas oui ! c'est la faim, vous l'avez dit, voisine,  
Et je vais de ce pas visiter la cuisine.

PIERRETTE (*timidement*)

Tu n'y trouveras pas grand'chose de ton goût.

PIERROT (*déconfit*)

Quoi ! rien de bon, vraiment ?

PIERRETTE

Un reste de ragoût.

De la soupe. . .

PIERROT (*poussant un gros soupir*)

C'est maigre.

PIERRETTE (*un peu vexée*)

Ah ! tu trouves ?

PIERROT

Sans doute !

PIERRETTE (*de plus en plus vexée*)

Retourne d'où tu viens !

PIERROT (*vivement*)

Merci bien ! mais la route  
M'a creusé l'appétit et je saurai de peu  
Me contenter ce soir, faute de cordon bleu !

PIERRETTE (*furieuse*)

C'est trop d'audace !

COLOMBINE (*haussant les épaules*)

Il peut faire la fine bouche !

PIERROT

Voyons, mangeons d'abord, car c'est ce qui me touche  
Le plus en ce moment !

(*Il sort par une petite porte de côté*)



#### SCÈNE IV.

PIERRETTE — COLOMBINE



COLOMBINE

Egoïste et gourmand !  
Il est toujours le même.

PIERRETTE

Hélas ! pour mon tourment !

Et pourtant j'espérais...

COLOMBINE

Qu'il s'amenderait ? Peste !

C'est avoir, comme on dit, de la bonté de reste.

Lui ! changer ! allons donc ! tu ne le sais que trop,

Pierrot, sans ses défauts, ne serait plus Pierrot,

Ne me l'as-tu pas dit toi-même ? ... ici ! ...

PIERRETTE

C'est juste.

COLOMBINE

J'admire ta candeur et ta foi si robuste

Mais il faut à tout prix qu'on t'ouvre enfin les yeux.

Tu sais que mon tuteur infirme et déjà vieux

Avait pris ton mari jadis à son service.

PIERRETTE

Certes !

COLOMBINE

Quel domestique ! Il n'était pas un vice

Dont on ne pût lui faire un grief mérité :

Incapable de dire un mot de vérité,

Curieux et bavard, il décriait ses maîtres,

Epiait nos secrets, décachetait nos lettres,

Nous volait notre argent et buvait notre vin,

Pour en venir à bout, j'ai beau chercher en vain,

Je ne vois qu'un moyen : c'est de lui tenir tête.

PIERRETTE

Y penses-tu, grand Dieu ! quand pour une épithète

Un peu vive qu'un jour j'avais osé lancer  
Je reçus une gifle !!!

COLOMBINE (*résolument*)

Il faut le menacer.

PIERRETTE

Il n'y ferait pas bon !

COLOMBINE (*même jeu*)

Alors si la menace  
Doit rester sans effet, plante-lui sur la face  
Deux ou trois bons soufflets !

PIERRETTE (*effrayée*)

Des soufflets !

\* COLOMBINE

Deux ou trois !

Vigoureux !

PIERRETTE

Malheureuse ! il me tuerait, je crois.

COLOMBINE

Que non !

PIERRETTE

Mais si !

COLOMBINE

Poltronne ! avec son air bravache  
Il craint autant que toi le fouet et la cravache.  
Au lieu de te courber pour recevoir ses coups,  
Si tu lui faisais voir un bon gourdin de houx

Tout prêt à lui régler en deux temps son affaire,  
Surtout s'il te croyait capable de le faire,  
Il deviendrait bientôt facile, aimable et doux,  
L'homme le plus charmant, le meilleur des époux.

PIERRETTE

Eh bien soit, j'essaierai.

*(On entend un bruit de pas dans la coulisse.)*

COLOMBINE

Le voici ! . . . je te laisse.

PIERRETTE

Tu reviendras bientôt ?

COLOMBINE *(s'en allant)*

Surtout pas de faiblesse !

PIERRETTE

Tu verras si j'ai peur et si j'ai reculé !

*(Colombine sort.)*

---

## SCÈNE V

PIERRETTE — PIERROT

---

PIERROT *(l'air de mauvaise humeur)*

Ta soupe est détestable et ton ragoût brûlé !

PIERRETTE

Est-ce ma faute à moi ? Pouvais-je savoir l'heure  
Où Monsieur rentrerait

PIERROT (*même jeu*)

Qui?... Monsieur?... Que je meure  
Si cette peste-là ne se rit pas de moi !

PIERRETTE

Moi ! me moquer de vous ! Dieu m'en gar...

PIERROT (*lui coupant la parole*)

Par ma foi !

Vous parlez sur un ton qui frise l'insolence ;  
Il pourrait vous en cuire...

PIERRETTE (*riant*)

Ah ! ah ! vraiment !

PIERROT

Silence !

D'abord je n'aime pas qu'on me réplique ainsi ;  
Tenez-vous-le pour dit !

PIERRETTE (*résolument*)

Vous, écoutez ceci :  
Jusqu'ici trop longtemps, par excès de bêtise,  
J'ai souffert votre humeur, votre fainéantise,

J'ai supporté vos coups, vos mauvais traitements  
Sans jamais m'opposer à vos dérèglements.  
Maintenant c'est fini. L'expérience est faite.  
Pendant cinq mois et plus vous avez fait la fête  
Où bon vous a semblé... Vous voici de retour,  
C'est bien, mais désormais je prétends à mon tour  
Être libre chez moi. Je veux bien vous permettre  
De rentrer...

PIERROT (*lui coupant la parole*)

C'est heureux !

PIERRETTE (*reprenant vivement*)

En égal, pas en maître !  
Vous avez bien compris ?

PIERROT

Que me chantez-vous là ?

PIERRETTE

Qu'il faut changer de vie ou repartir... voilà !  
C'est assez clair pourtant.

PIERROT

Trêve à votre harangue !  
Ma chère, croyez-moi, veillez à votre langue.

PIERRETTE

Libre à vous de vous taire et de vous tenir coi ;  
Mais moi, je parlerai.

PIERROT

Tant pis pour vous !

PIERRETTE

Pourquoi ?

PIERROT

La patience et moi ne nous accordons guère.  
Ça sent la poudre !

PIERRETTE (*prenant un bâton au coin de la cheminée*)

Eh bien ! tant mieux ! va pour la guerre !

PIERROT

Prenez garde ! Avec moi, c'est jouer vilain jeu !

PIERRETTE (*s'avançant sur Pierrot*)

Allons, défendez-vous !

PIERROT (*vivement et se reculant*)

Oh ! oh ! attends un peu  
Que diable ! on ne prend pas ainsi les gens en traître.

PIERRETTE (*s'avançant toujours*)

Je n'entends rien.

PIERROT (*se mettant derrière une table*)

C'est bon pour un soldat, un reître,

Mais, entre nous, il faut se montrer plus humains.  
Quel motif avons-nous pour en venir aux mains ?  
Est-ce que pour un mot on se bat à notre âge ?  
Trouble-t-on pour si peu le bonheur d'un ménage ?

*(Se rapprochant de Pierrette)*

Allons, faisons la paix !... un baiser ?

PIERRETTE *(se retirant)*

Il suffit !

*(A part)*

Le conseil était bon, j'en ferai mon profit.

PIERROT *(s'excusant)*

J'avais tort, je suis vif, j'ai la tête un peu folle...  
Je m'emporte... je crie... et pourtant je raffole  
De toi !

*(PIERRETTE radoucie)*

Menteur !

PIERROT

Je sais que j'ai bien des travers  
Que j'aime trop le vin, les chants, le jeu, les vers...  
Et qu'importe après tout que l'on rie ou l'on chante ?  
Cela ne prouve point qu'on ait l'âme méchante.  
Et si je ne fais pas, ainsi qu'un vieux grison,  
Accorder en mes vers la rime et la raison,  
Comme le dit d'ailleurs en son Art Poétique  
Le maître (saluez !) du genre didactique,  
C'est que ma fantaisie a d'autres horizons,  
Qu'elle aime le grand air, qu'elle fuit les prisons,

Où la nature humaine, impuissante, finie,  
Prétend à tout jamais enfermer le génie.  
Je suis indépendant, c'est là mon plus grand tort.  
Ah ! si je consentais à suivre sans effort  
Les vieux sentiers battus de la sainte routine,  
A démarquer Hugo ou piller Lamartine  
Je serais un grand homme aux yeux de mon quartier !

PIERRETTE

Vous êtes ombrageux ; on vous dit fier, entier...

PIERROT

Parce que j'ai l'horreur de ce qui sent l'Ecole,  
Du faux, du convenu, des lois du Protocole,  
Des usages du monde et des prix de vertu ;  
Parce que je méprise et je hais l'Institut,  
Ce cénacle funeste où chacun sacrifie  
A la mode, aux honneurs, où l'esprit s'atrophie  
Et se fige en un moule unique et solennel  
Comme si l'Art, le vrai, n'était pas éternel,  
Comme si nos cerveaux à nous, peuvres termites,  
Pouvaient le confiner en d'étroites limites !

PIERRETTE

Mais que te faut-il donc ?

PIERROT

Peu de chose ; l'été,  
M'enivrer de soleil, d'air et de liberté,  
Errer de çà, de là, n'ayant, ô poésie !  
Qu'un guide : le hasard ; un but : ma fantaisie !

L'hiver, quand vient le soir, flâner le long des quais,  
On y trouve des gens fort bien mis, des laquais,  
Aimables compagnons à la mine vermeille  
Qui ne boudent jamais devant une bouteille.

PIERRETTE

Belle société ! Des tas de débauchés,  
D'ivrognes, de coueurs, grossiers, mal embouchés,  
Paresseux, bons à rien mais remplis d'arrogance.

PIERROT

Mon Dieu ! s'ils ne sont pas d'une extrême élégance,  
Si leurs menus propos ne sont pas tous exquis,  
Ils valent bien du moins tes ducs et tes marquis  
Dans l'art de déboucher un flacon de Bourgogne  
Pour le boire à longs traits, entre amis, sans vergogne,  
Quitte à chanter plus fort, en regagnant leur lit  
Si leur regard se trouble et si leur pied faiblit.

PIERRETTE

Tu devrais en rougir !

PIERROT

Que non pas !

PIERRETTE

Tu t'en vantes !

Va, le proverbe est vrai : Dis-moi donc qui tu hantes...

PIERROT

Ton proverbe se trompe et tes belles raisons  
Ne sauraient convenir pour toutes les saisons.

Je me tais pour l'hiver où, s'il fallait t'en croire,  
Je passerais ma vie à chanter, rire et boire ;  
Mais l'été... je vis seul, je choisis les endroits  
Où nul ne peut me suivre ; un coin perdu des bois.

PIERRETTE

A d'autres, mon ami ! ces goûts de solitudes  
Ne cadrent pas du tout avec tes habitudes.

PIERROT

Ecoute, sais-tu bien ce que, ces mois passés,  
Je faisais loin de toi ? Hors des sentiers tracés,  
Je cherchais un abri dans les forêts prochaines.  
Là, blotti dans la mousse, à l'ombre des grands chênes  
Que le soleil perçait de longues flèches d'or,  
En ces jours radieux et chauds de messidor,  
Je suivais les ébats des libellules frêles  
Mirant l'or et l'azur de leurs corselets grêles  
Dans le cristal si pur des ruisseaux somnolents,  
Parmi les nénuphars et les roseaux tremblants.  
Oh ! les heureux moments ! les douces griseries !  
Comme je les aimais, ces longues rêveries,  
Couché parmi les fleurs et dans l'herbe des prés !  
Oh ! les jours éclatants, les matins empourprés,  
Les couchants embrasés et les bois noyés d'ombres,  
S'endormant dans la paix des crépuscules sombres.

PIERRETTE

Si pour toi la nature a des charmes si grands,  
Que ne la comprends-tu, comme je la comprends

De ton mortel ennui traînant partout la chaîne  
Tu cherches le silence et l'ombre d'un grand chêne  
Pour y dormir à l'aise aux beaux jours de l'été  
Tandis qu'autour de toi règne l'activité.  
Aux champs, dès le matin, tout le monde travaille :  
Les uns vont au labour, d'autres serrent la paille,  
Rangent les sacs de blé dans les greniers profonds,  
Ou mènent les troupeaux paître dans les bas-fonds.  
Chacun remplit sa tâche âprement poursuivie  
Tout se meut, tout s'agite et respire la vie.  
En ville même, ici, dès que paraît le jour.  
N'entends-tu pas ces bruits qui montent tour à tour ?  
Le pas des ouvriers se rendant à l'usine,  
Les chevaux qu'on amène à la forge voisine,  
Les voitures grinçant sous leur pesant fardeau,  
La rumeur des passants, le cri des porteurs d'eau,  
Le chant des forgerons près du feu qui s'allume,  
Le bruit des lourds marteaux retombant sur l'enclume  
Et par dessus le tout, ramenant la gaieté  
Les premières lueurs d'un beau soleil d'été  
Montrant sa face rouge aux vitres des fenêtres.

PIERROT

Eh bien, soit ! passe encor pour les tableaux champêtres !  
J'admets que l'on s'éveille au murmure des eaux  
En écoutant la brise et le chant des oiseaux,  
La nature est si belle aux reflets de l'aurore !  
Mais ces bruits détestés, ces cris je les abhorre !  
Hé quoi ! Lorsque, la veille, avec quelques amis  
Je me suis attardé, ne m'est-il plus permis

De goûter à mon gré le sommeil qui répare ?  
C'est fou ! c'est inhumain ! c'est cruel ! c'est barbare !  
Et je hais tous ces gens qui si mal à propos  
Viennent me déranger et troubler mon repos.  
Chacun suit ici-bas la route qu'il préfère.  
Toi, tu veux travailler, moi j'aime à ne rien faire.

PIERRETTE

Il faut vivre pourtant, il faut boire et manger...

PIERROT

Les plus beaux des discours n'y pourront rien changer,  
Et je me sens plus propre à flâner dans la rue  
Qu'à frapper sur l'enclume ou pousser la charrue.  
Pourquoi se fatiguer et se mettre à l'envers  
Lorsqu'on a le ciel bleu, les grands bois, les prés verts ?  
A quoi bon se donner les membres à la peine  
Quand les fruits et les blés mûrissent dans la plaine ?  
Quand le pampre jaunit sur le flanc du coteau,  
Et qu'il suffit d'avoir en sa poche un couteau  
Pour cueillir les fruits mûrs et les grappes dorées ?  
Travailler ? et pour qui ?

PIERRETTE

Pour nous.

PIERROT

Vous, mijaurées,

Commencez par donner l'exemple à vos maris.  
Au lieu de parcourir tous les coins de Paris  
Et de vous débiter entré vous des sornettes,  
Que ne reprisez-vous vos bas et vos cornettes ?  
Faites que vos repas à l'heure soient servis  
Et Messieurs vos époux seront toujours ravis !

PIERRETTE (*de mauvaise humeur*)

Laissez-moi donc tranquille avec vos balivernes !

PIERROT

Bavarde !

PIERRETTE

Propre à rien ! grand coureur de tavernes !  
Pilier de cabarets !

PIERROT

Or ça, se taira-t-on ?

PIERRETTE

Et si je veux parler ?

PIERROT

Gare aux coups de bâton !

PIERRETTE

Je n'ai pas peur de toi !

PIERROT

Peste de la carogne !

PIERRETTE

Peste soit de toi même !

PIERROT

Ah ! c'est trop fort !

PIERRETTE

Ivrogne !

PIERROT (*la frappant*)

Tiens !

PIERRETTE

Aïe ! Aïe ! Au secours !

~~~~~

SCÈNE VI.

PIERRETTE — COLOMBINE — PIERROT

—

COLOMBINE (*entrant*)

Déjà les coups ! Allons !

Je n'ai pas eu le temps de tourner les talons

Que voici le tapage et les cris de détresse !

(*A Pierrot*)

Vous la frappez.

PIERROT (*hypocritement*)

Non pas ! à peine une caresse

Juste ce qu'il fallait pour mettre à la raison

Madame dont les cris agitaient la maison.

PIERRETTE

Il me battait !

PIERROT

C'est faux !

PIERRETTE

Il ment !

PIERROT

Elle exagère !

PIERRETTE

C'est un lâche, un menteur, un...

PIERROT

C'est une mégère...

COLOMBINE

Ne pourriez-vous parler l'un après l'autre, au moins ?

PIERRETTE

J'en atteste le ciel !

PIERROT

Les dieux me sont témoins

Que c'est elle !

PIERRETTE

C'est lui !

COLOMBINE

Vous me rompez la tête.

(*A Pierrot*)

(*A Pierrette*)

Vous n'êtes qu'un brutal ! Toi, tu n'es qu'une bête,

Je t'avais prévenue ; il fallait m'écouter.
Maintenant c'est trop tard.'

PIERRETTE

Pouvais-je me douter?... .

COLOMBINE

Je te l'avais bien dit... Comme te voilà faite !
Ecoute : D'Arlequin c'est aujourd'hui la fête
Et j'allais de ce pas acheter quelques fleurs
Au jardinier du coin. Sèche vite ces pleurs
Et fais-moi le plaisir de t'y rendre à ma place.

PIERRETTE (*prenant son chapeau*)

Bien volontiers, j'y cours.

COLOMBINE

Quant à moi je suis lasse
Et si je ne craignais de m'imposer par trop
Je t'attendrais ici, près de Monsieur Pierrot.

PIERROT (*gracieusement*)

Voisine ! Comment donc ? Restez, je vous en prie.

PIERRETTE (*sortant*)

A bientôt !

PIERROT (*entre ses dents*)

Bon voyage !

COLOMBINE

A bientôt, ma chérie.

SCÈNE VII

PIERROT — COLOMBINE

COLOMBINE (*à part*)

(*à Pierrot*)

A nous deux maintenant ! Pourquoi la frappiez-vous ?

PIERROT

Une petite affaire à régler entre nous.

COLOMBINE

La pauvrete eut mieux fait de vous fermer sa porte.

PIERROT

Ma foi non ! c'est trop fort ! Que le diable m'emporte
Si je sais à quels saints me vouer désormais ?
J'abandonne la vie errante que j'aimais
Pour l'existence terne, énervante et morose
Que l'on mène en ces lieux. A défaut d'autre chose
Je comptais y goûter un repos bienfaisant.
Quelle fut mon erreur, voisine, jugez-en :
J'arrive, on me menace, on m'insulte, on me brave
Et fait, à mon avis, infiniment plus grave,
On va jusqu'à lever sur ma tête un bâton.
Et tout cela, pourquoi ? Parce que, me dit-on,
N'aimant aucun métier, je ne fais rien qui vaille
Pendant qu'autour de moi tout le monde travaille !

COLOMBINE (*vivement*)

Votre femme a raison.

PIERROT (*se moquant*)

Mais... naturellement.

COLOMBINE (*d'un ton conciliant*)

N'est-ce pas grand'pitié, mon cher Monsieur, vraiment
De vous voir perdre ainsi vos plus belles années,
Gâcher votre talent et passer vos journées
A regarder en l'air pour voir d'où vient le vent.
L'ennui doit vous ronger,

PIERROT

Je vous l'ai dit souvent,
Mes jours les mieux remplis sont mes jours de paresse.
Je flâne ; tout m'émeut, me séduit, m'intéresse :
L'insecte qui bourdonne et boit au sein des fleurs
Le nectar parfumé de la rosée en pleurs,
Le martinet léger qui, d'une aile rapide,
Effleure dans son vol la surface limpide
De la source qui dort sous les saules touffus,
Le brin d'herbe qui croît au rebord des talus,
Le nuage qui passe et de toutes ces choses
Insectes frémissants, fleurs au soleil écloses,
Nuage fugitif et brin d'herbe des champs
Monte une douce voix qui m'inspire ces chants
Où palpite mon cœur, où mon âme ravie
S'élève aux purs accents de l'hymne de la vie.

COLOMBINE

Cela ne manque pas de charme en vérité.
Et certes j'en ferais autant, pendant l'été,
Mais quand le ciel est gris, quand il pleut, quand il tonne,
Lorsque l'arbre s'effeuille aux souffles de l'automne,

PIERROT (*s'exaltant de plus en plus*)

Et que me fait le temps ? L'heure passe et s'enfuit.
Il pleut, il vente, il tonne, il fait froid, il fait nuit,
L'eau ruisselle et le vent coupe ma face blême,
Qu'importe, si je sens au dedans de moi-même
Resplendir les rayons d'un soleil radieux
Qui réchauffe mes sens et réjouit mes yeux ?
Ah ! le ciel en courroux peut déchaîner l'orage,
Et le vent redoubler, et la pluie avec rage
Tomber et transformer les ruisseaux en torrents,
Moi, je vais au hasard, comme les chiens errants,
A travers champs, tout droit, et je marche sans trêve
Jusqu'à l'heure où quittant les régions du rêve
Je me retrouve hélas ! Pierrot comme devant
Tout mouillé par la pluie et glacé par le vent !

COLOMBINE

Et pendant ce temps-là votre femme se tue !
Voyez ses yeux cernés, sa figure abattue,
Son teint pâle et livide et ses bras amaigris,
Voyez ses traits tirés, eh bien, c'est là le prix
De ses jours sans repos et de ses longues veilles,
Il se peut que vos vers soient de pures merveilles,
Mais ils ne valent pas, si beaux qu'ils soient, mon cher,
Le pain qu'elle vous gagne en le payant si cher.

Est-ce ainsi qu'on agit, entre époux, quand on s'aime ?
Pendant que l'un s'endort, faut-il que l'autre sème
Et ne récolte rien, parce que, sans façon,
Pendant qu'elle est en herbe, on mange sa moisson ?
Vivre aux dépens d'autrui, c'est mal ; mais c'est infâme
De vous approprier l'argent de votre femme
Quand vous ne gagnez rien.

SCENE VIII.

COLOMBINE — PIERROT — PIERRETTE

PIERRETTE (*entrant*)

Voilà tes fleurs

COLOMBINE

Merci,

Tu viens fort à propos.

PIERRETTE

Comment cela ?

COLOMBINE

Voici :

A monsieur ton époux, je faisais la morale

PIERROT (*moqueur*)

Je connais une chaire en notre cathédrale
Où vous seriez fort bien, Madame pour prêcher.

COLOMBINE

Railler n'est pas répondre.

PIERROT

Et qui peut m'empêcher
D'admirer un talent aussi beau que le vôtre ?

COLOMBINE

Oui, oui, riez toujours, Monsieur le bon apôtre,
Il n'en est pas moins vrai que vous avez des torts
Et que vous devriez faire tous vos efforts
Pour vous en corriger

PIERROT

Et quels torts ! Sur mon âme
Je ne m'en connais point.

COLOMBINE

Bah !... quitter votre femme,
Ça n'est donc rien pour vous ?

PIERROT

Quel crime en vérité
Que de vouloir reprendre un peu sa liberté

Pendant quatre ou cinq mois ?... Mon sort vous fait envie ?

COLOMBINE

Non pas ! mais dites-nous...

PIERROT *vivement*

Où j'ai passé ma vie ?

Dans les bois, dans les champs... Ce que j'ai fait ? des vers.
Je me suis promené par les sentiers couverts,
J'ai cueilli, dans la haie odorante des mûres,
De la brise, en passant, j'ai noté les murmures,
J'ai suivi les ruisseaux au cours capricieux
Qui reflétaient l'azur et la pourpre des cieux,
J'ai, sous tous ses aspects, admiré la nature
Et marché devant moi, tout droit, à l'aventure.

COLOMBINE

Mais comment faisiez-vous pour vivre ?

PIERRETTE

Où mangeais-tu ?

PIERROT

Le soir à travers champs, si quelque toit pointu
M'indiquait un logis, château, manoir ou ferme,
Vite, je m'y rendais et d'une voix bien ferme
Je chantais mes couplets ou récitais mes vers.
Aussitôt je voyais s'ouvrir les volets verts,
Les gens venaient à moi, puis devant une table
Où s'entassaient les plats au fumet délectable

Ils me faisaient asseoir et, joyeux invité,
Je payais en chansons leur hospitalité.
Ainsi, dit-on, jadis, le bon poète Homère
Parcourait les cités de la Grèce, sa mère,
Et le peuple courait au devant de ses pas.

COLOMBINE (*vivement*)

Homère était aveugle et vous ne l'êtes pas !

PIERROT

Que ne suis-je au moins sourd pour ne pas vous entendre !

COLOMBINE

Malhonnête ! De vous on ne peut guère attendre
Que de méchants propos en guise de raisons.

PIERROT

Vous avez trop beau jeu lorsque nous nous taisons.

COLOMBINE

Et vous bien trop d'esprit pour votre humble servante.

PIERROT

J'aime qu'on m'apprécie et non pas qu'on me vante.

COLOMBINE

Vous ne détestez pas un compliment flatteur,
Quelques mots bien sentis.

PIERROT

Amour-propre d'auteur

Qui demande avant tout qu'on lui rende justice.

PIERRETTE (*railleuse*.)

Pas de prétentions !

COLOMBINE (*même jeu*)

Pas de succès factice,
Un éloge discret...

PIERROT

Rien que la vérité !
Un jugement émis avec sincérité,
Un avis éclairé, quelques sages critiques.

COLOMBINE (*se moquant*)

Avec force bravos et vivats frénétiques,
Je vois cela d'ici.

PIERROT

Je n'en cherche pas tant.
C'est pour moi que je chante et si je suis content
Je ne fais aucun cas des jugements des autres.

COLOMBINE

Autrefois cependant vous demandiez les nôtres.

PIERROT

Pure condescendance et qui n'engage à rien !
Aujourd'hui même encor, si vous le voulez bien.

Je puis vous en offrir une preuve nouvelle.

PIERRETTE

Explique-toi.

PIERROT

J'ai là, logés dans ma cervelle,
Cinq ou six mille vers, un poème en six chants
Sur la beauté des cieux et le calme des champs,
Eglogues, madrigaux, épigrammes, épitres,
Une ode sur l'amour, un sonnet sur les huîtres.

COLOMBINE

Sur les huîtres !

PIERRETTE

Tudieu, c'est un morceau de goût.

PIERROT

Et qui vaut encor mieux que ton mauvais ragoût.

COLOMBINE

C'est un sujet de choix, fin, délicat et tendre.

PIERRETTE

Si tu nous le disais ?

COLOMBINE

Nous brûlons de l'entendre.

22

PIERROT

J'aime peu qu'on me prie.

COLOMBINE

Oh ! nous nous en doutons.

PIERROT (*déclamant*)

« Aux huîtres ! »

PIERRETTE

C'est fort bien

PIERROT (*même jeu*)

« Sonnet. »

COLOMBINE

Nous écoutons.

PIERROT (*déclamant*)

Là-bas vos grandes sœurs, dans d'étranges contrées
Se cachent sous les flots des lointains océans
Et renferment la perle aux reflets chatoyants
Dans leur splendide écrin de coquilles nacrées.

Mais vous, vous que l'on trouve en nos mers azurées,
Vous qui vivez sans bruit sous nos cieux moins brillants,
C'est vous que je célèbre aujourd'hui dans mes chants
Et vers vous je m'incline, ô chères adorées !

Car tous nous vous aimons, grands seigneurs ou valets,
Poète qui vous chante en ses rimes sereines,
Ou pêcheur qui, la nuit, vous drague en ses filets !

Des rivages d'Ostende ou des bords de Marennes,
Huitre chère aux gourmets, qu'importe d'où tu viennes !
Je t'aime et pour tombeau je t'offre mon palais !

PIERRETTE

Charmant !

COLOMBINE

Délicieux !

PIERROT

L'huître serait meilleure.

COLOMBINE (*faisant la moue*)

Fi ! poète bourgeois !

PIERROT

Chaque chose a son heure,
Et quand on a chanté ce hors-d'œuvre divin
On serait fort heureux d'en manger quinze ou vingt.

PIERRETTE

Cela dépend de toi.

PIERROT (*avec intérêt*)

Comment cela, ma chère ?

PIERRETTE

Comme toi, quand on aime à faire bonne chère

Quand on a de l'esprit, tant soit peu d'entregent
On commence d'abord par gagner de l'argent
Et cela vous permet aux jours de grandes fêtes
Quelques petits extras comme ceux que vous faites
Le soir, au cabaret, avec tous vos amis.

PIERROT

Mais mon argent?... qu'en as-tu fait?... où l'as-tu mis?

PIERRETTE

Ton argent?... quel argent?

PIERROT

Celui que je réclame,
Que j'ai gagné.

PIERRETTE

Comment?

PIERROT

Et cet épithalame
Que je fis en l'honneur du fils de ton boucher ?
La pièce était charmante; elle a dû le toucher.
Et je suis bien certain que le père, un brave homme,
A versé dans tes mains une assez belle somme
Qui naturellement m'a passé sous le nez.

PIERRETTE (*vexée*)

Ne prends pas avec moi ces grands airs étonnés !
Tu sais fort bien d'ailleurs, pour avoir vu ses comptes,
Qu'on ne l'a pas payé.

PIERROT

Sommes-nous donc des comtes

Pour n'avoir pas besoin qu'on nous ouvre un crédit ?

(Après un moment)

Les vers étaient fort beaux, ne t'en a-t-il rien dit ?

PIERRETTE

Quelques mots... en passant...

PIERROT

Pareille impolitesse !

En passant... quelques mots...

PIERRETTE *(vivement)*

Mais par délicatesse

Il n'a rien réclamé.

PIERROT *(avec dédain)*

Combien lui devait-on

Pour sa vache enragée ou son mauvais mouton ?

PIERRETTE

Cent écus, au bas mot.

PIERROT

Ça fait bien cher le gramme.

Cent écus ! Qu'est cela ? Pour un épithalame !

Cent écus ! Quelle honte ! A ce prix le voleur

Ne me l'a pas payé le quart de sa valeur.

COLOMBINE

C'est lui le plus volé, car de sa marchandise

Il eut certainement préféré, quoiqu'on dise,

Etre payé par vous en beaux deniers comptants.

PIERROT (*dédaigneusement*)

Ces petits boutiquiers ne sont jamais contents ;
Ils sont d'un mal appris et d'une inconvenance !
Qu'on ne m'en parle plus !... Mais j'ai la souvenance
De certaine réclame en vers alexandrins
Ecritte pour vanter les effets souverains
D'un remède inventé par notre apothicaire
Et d'un cantique offert à Monsieur le Vicaire.

PIERRETTE

L'apothicaire est mort sans laisser d'héritier
Et l'abbé m'a donné ce petit bénitier
Que j'ai mis dans ma chambre, à côté de la porte.

COLOMBINE

Eh bien, vrai, si c'est là tout ce que vous rapporte
Votre immense talent, sur le bord du chemin
Vous n'arrez bientôt plus qu'à tendre votre main,
Réfléchissez un peu. Vous êtes jeune, en somme,
Vigoureux, bien portant. Tâchez donc d'être un homme.
De vous mettre au travail et de laisser les vers
Aux riches désœuvrés qui s'offrent ce travers !

PIERROT

Travailler, c'est fort bien, mais je ne sais rien faire,
Je le dis franchement.

COLOMBINE

Morbleu, la belle affaire !

Et ne pouvez-vous point vous choisir un métier ?

PIERROT

J'eus toujours certain goût pour celui de rentier.

COLOMBINE

Que ne le prenez-vous ?

PIERROT

Mais je n'ai point de rentes
Et je ne me connais ni parents ni parentes
Dont je doive hériter.

COLOMBINE

C'est fâcheux, sur ma foi,

PIERRETTE

J'en suis au désespoir.

PIERROT

Pas encor tant que moi !

COLOMBINE

Commerçant vous irait ?

PIERROT (*faisant la moue*)

C'est trop peu poétique
Et j'aurais bientôt fait de manger ma boutique.

COLOMBINE

Huissier ?

PIERROT

J'ai trop de cœur

PIERRETTE

Exempt ?

PIERROT (*avec mépris*)

Oh ! pas cela !

COLOMBINE

Avocat ?

PIERRETTE

Conseiller ?

PIERROT

Je hais tous ces gens-là
Et juges et plaideurs me dégoûtent en somme.

PIERRETTE

Notaire ?

PIERROT

Que nenni !

PIERRETTE

Sommelier ?

COLOMBINE

Majordome ?

PIERRETTE

Soldat conviendrait mieux à ta noble fierté.

PIERROT

Non point ! j'ai trop à cœur ma chère liberté
Et d'ailleurs je n'ai point l'humeur assez guerrière ?

COLOMBINE

Ne vous sentez-vous pas du goût pour la prière ?...
Chanoine prébendé ?

PIERROT

Mais je n'ai point d'appuis.

COLOMBINE

Artiste ?

PIERROT

Je ne sais !

PIERRETTE

Médecin ?

PIERROT

Je ne puis.

PIERRETTE

Apothicaire alors ?

COLOMBINE (*se moquant*)

Il n'est point nécessaire
De regarder en face un bouillant adversaire

Qui n'aspire après tout qu'à montrer... ses talons.

PIERRETTE

Il est vrai qu'on n'est point le héros des salons...

COLOMBINE

Mais dans l'alcôve sombre on se couvre de gloire
Et pour ses chers clients on écrit... son mémoire.

PIERRETTE

Tu deviendras bientôt le fournisseur des cours,
Et si quelque beauté t'appelle à son secours,
La belle occasion, qu'elle soit blonde ou brune,
De placer à propos tes couplets... à la lune !

PIERROT (*furieux*)

Le tour est élégant... Vous avez trop d'esprit.
Mais en vous écoutant tout à l'heure il me prit
Un désir si tentant de vous frotter l'échine

(*Prenant une badine*)

Que je vais à l'instant avec cette badine
Vous traiter toutes deux de la belle façon.
Cela vous servira sans doute de leçon...
Ah ! ah ! vous vous taisez... déjà plus de querelles !
Vous allez roucouler, mes belles tourterelles !

COLOMBINE

Tout beau, maître capon, baissez un peu le ton
Et tâchez, s'il vous plaît, de lâcher ce bâton !
Il vous sied bien vraiment d'avoir une cravache
Et de prendre avec nous ces grands airs de bravache.

Deux femmes à rosser ! la chose est sans danger.
Mais fort heureusement j'ai là pour me venger
Arlequin, mon mari, qui n'est guère commode
Et je redoute fort qu'il ne vous accommode
De certaine façon que vous connaissez bien !

PIERROT

Votre mari, Madame, est un affreux vaurien...
Nous ne nous parlons plus depuis certaine histoire...

COLOMBINE

Oui, mais il a de vous gardé bonne mémoire
Et s'il vous trouve un jour sur sa route, je crains
Qu'il ne cède au plaisir de vous casser les reins.

PIERROT (*menaçant*)

Vous croyez m'effrayer ? Quelle plaisanterie !
Attendez, mes bijoux !

COLOMBINE

Laissez-nous ou je crie !

PIERROT

Et quant à votre époux, ce roi des sacripants
Il verra qui je suis, Madame, à ses dépens.

COLOMBINE

Prenez garde plutôt que ce ne soit aux vôtres !
Vous vous repentirez !

PIERROT

Bah ! j'en ai vu bien d'autres.

(*Criant*)

Qu'il vienne ! Où donc est-il ce fourbe, ce coquin,
Que je lui montre un peu...

Voix d'Arlequin (*dans la coulisse*).

Colombine !

COLOMBINE

Arlequin !

Justement ! Le Voici ! faut-il que je l'appelle ?

PIERROT (*vivement*)

(*Jetant son bâton*)

Non ! Non ! Je me connais et je pourrais, ma belle,
Lui porter quelque coup que je regretterais...

COLOMBINE (*se moquant*)

Vous êtes généreux et ce sont là des traits
Auxquels on reconnaît votre beau caractère.

PIERROT (*gracieux*)

Vous me rendez justice et je n'ai qu'à me taire.

COLOMBINE (*faisant une révérence*)

Mes amitiés, Monsieur, pour Madame et pour vous !

PIERROT (*saluant*)

Mes compliments, Madame, à Monsieur votre époux !

— III —

COLOMBINE (*se moquant*)

Au revoir, noble cœur, je vous trouve admirable ;
Vous êtes un héros !

PIERROT (*lui baisant la main*)

Vous êtes adorable !

(*Colombine sort en éclatant de rire.*)

SCÈNE VII.

PIERRETTE — PIERROT

PIERROT

Quelle charmante fille !

PIERRETTE

Et pleine de bon sens !
Tu devrais écouter ses avis ?

PIERROT

J'y consens.

Dont les festins fameux, célèbres dans l'histoire,
Sans trêve ni pitié me hantaient la mémoire
A cette heure cruelle où pour un dîner fin
Je me serais vendu, tant je mourais de faim !

PIERRETTE

Et depuis, chaque soir, planté sur mon passage
Je rencontrais Monsieur ; puis ce fut un message
Que je te retournai, puis d'autres...

PIERROT

Jusqu'au jour
Où j'obtins la faveur de te faire ma cour.

PIERRETTE

Et puis un beau matin nous allions à l'église

PIERROT

Et les cloches sonnaient dans la vieille tour grise
Leur joyeux carillon quand, la main dans la main,
Souriant aux passants groupés sur le chemin,
Nous revenions tous deux, en beaux habits de fête.

PIERRETTE

Nous marchions lentement ; toi, redressant la tête...

PIERROT

Toi, sous ton voile blanc baissant tes jolis yeux...

PIERRETTE

Et notre humble logis !

PIERROT

Les meubles étaient vieux

PIERRETTE

Les murs tout délabrés, la chambre bien petite...

PIERROT

Mais l'amour y régnait, les jours y passaient vite.

PIERRETTE

Je riaais, je chantais...

PIERROT

Je te disais mes vers...

PIERRETTE

Et ce coin-là pourtant c'était notre univers.

PIERROT

Oui, c'était le bon temps !

PIERRETTE

L'heureux temps où l'on s'aime !

Mais pourquoi ne pas faire un retour sur toi-même ?

Tu m'as l'air cependant assez grand, assez fort

Pour te tirer d'affaire au prix de quelque effort.

Par Dieu, vis donc sur terre et non pas dans les nues !

PIERROT

Femme, tu parles-là de choses inconnues,

Jamais dans la candeur de ton sommeil d'enfant

Tu n'as senti passer ce souffle triomphant

Cette soudaine ardeur, cette flamme brûlante

Qui nous ronge en secret et nous consume, lente

Comme le feu sacré dressé sur les autels.
Ces transports ignorés du commun des mortels,
Les as-tu ressentis en ces heures d'ivresse
Où la muse, en frôlant votre front, vous caresse,
Où dans le grand silence et le calme des nuits,
Peu à peu, lentement, s'éteignent tous les bruits.
La pensée au hasard flotte, vague, indécise,
Autour de vous plus rien, plus de forme précise,
Tout revêt à vos yeux un contour incertain
Puis s'efface et se perd dans un douteux lointain.
On s'isole du monde, on cherche le mystère,
Et l'on vit dans son rêve et l'on quitte la terre ;
On gravit quelques pics de brume enveloppés,
On franchit quelques monts aux sommets escarpés
Et l'on monte toujours, anxieux, insensible
Sans pouvoir surmonter la cîme inaccessible.
Et malgré la fatigue on monte, on monte encor
Et toujours devant vous, arrêtant votre essor,
Se dresse l'Idéal qu'on poursuit sans relâche.
On espère l'atteindre et l'on meurt à la tâche
Après avoir à peine entrevu vaguement
Quelques pâles clartés en ce bleu firmament
Où montent dans la nuit nos soupirs et nos rêves !
Et vous, chants des oiseaux, grondements sourds des grèves,
Vous, plaintes des grands bois secoués par le vent,
Vous, cloches qui tinte aux portes du couvent,
Et vous, bruits des vallons, vous, murmures des plaines,
Harmonieux concert dont nos âmes sont pleines,
Quelle voix inspirée à vos souffles puissants
Nous redira jamais vos sublimes accents ?

PIERRETTE

A tous ces grands mots-là veux-tu que je réponde ?
Ce sont vieilles chansons, vieilles comme le monde.

PIERROT

A ces vieilles chansons j'ai mis un air nouveau
Qui, dans mon insomnie, a bercé mon cerveau
Pauvre fanal éteint que la fièvre rallume ;
Et je réunirai dans un même volume
Tous les vers composés au hasard du chemin.
Sur le premier feuillet j'écrirai de ma main
Ce titre flamboyant : « Le poète en balade ! »
On y trouvera tout : chansons, rondeaux, ballade,
Sonnetts à la marquise et couplets à Suzon.

PIERRETTE

Le malheureux ! il a perdu toute raison !

PIERROT (*vexé*)

Madame, vous pourriez au moins être polie !

PIERRETTE (*en colère*)

Et moi qui l'écoutais ! Et j'avais la folie
De croire qu'il serait docile à mon conseil,
Qu'il abandonnerait les astres, le soleil,
Et les cieux azurés et la nuit et ses voiles,
Et la lune argentée et les milliers d'étoiles
Pour descendre sur terre et sans plus d'embarras
Qu'il gagnerait sa vie à l'aide de ses bras,

Et le voilà perdu dans ses rêves encore !
Paresseux ! fainéant !

PIERROT (*exalté*)

Ah ! taisez-vous, pécore !
Je triomphe en ce jour de la fatalité ;
Je vais entrer vivant dans l'immortalité.
C'est le bonheur enfin, le bonheur et la gloire,
Et mon nom désormais restera dans l'histoire
Parmi ceux des auteurs célèbres de mon temps.
Je vais vendre mon livre à beaux écus comptants,
Plus de soucis d'argent ! de misère importune !
Je vais te couvrir d'or, marcher à la fortune
Car aujourd'hui l'argent est le seul nerf vital
Et je suis assuré...

PIERRETTE (*vivement*)

D'un lit à l'hôpital,
A moins que pour finir votre triste existence
On ne vous pendre un jour au bras d'une potence !

PIERROT

Je servirai du moins de pâture au corbeau.

PIERRETTE

Vous pouvez me braver, mon cher, vous aurez beau
Même au pied du gibet faire bonne figure
C'est ce qui vous attend...

PIERROT

J'en accepte l'augure.

Et m'en vais de ce pas courir les cabarets
Pour pleurer sur mon sort et boire... à vos regrets !

(Il sort en chantant) : Aspice Pierrrot pendu... etc.

PIERRETTE *(hors d'elle)*

Eh bien qu'il boive donc jusqu'à ce qu'il en crève !

PIERROT *(se retournant)*

Bonsoir ! et rendez-vous sur la place de Grève !

(Il sort en reprenant sa chanson).

Le rideau tombe.

Mai 1899.

J. HÉBERT.



UNE HISTOIRE

DE L'AUTRE MONDE

I

Un des plus curieux épisodes de ma vie maritime est bien certainement l'histoire de ma mort ; et, le récit qui en est fait, vingt-cinq ans après, par le principal intéressé, n'est point une chose banale ; l'histoire est absolument authentique, sinon dans le fait lui-même, fort heureusement, du moins dans les circonstances qui entourèrent ce lugubre et mémorable événement.

Il me faut procéder par ordre, car les divers incidents qui se sont produits à l'époque dont je parle, ne peuvent être rassemblés, ni dans l'unité de temps, ni dans l'unité de lieu.

Au mois de juillet 1874, le croiseur l'*Infernet*, commandé par le capitaine de vaisseau Pierre, et à bord duquel je remplissais, comme capitaine de frégate, les fonctions de second, partit du Callao pour aller faire l'hydrographie des îles Lobos, situées un peu plus au nord ; ce travail, auquel collaborèrent tous les officiers et aspirants de l'*Infernet*, dura une quinzaine de jours, et le commandant Pierre, voulant coordonner et mettre au net les levés et les plans qui avaient été faits, se décida à partir pour Guayaquil.

La ville de Guayaquil, située sur la rive droite de la rivière du même nom, et à quinze ou vingt milles de son embouchure, est une charmante cité que connaissent

bien tous les marins qui ont fréquenté ces parages ; la rivière est profonde ; ses eaux sales et limoneuses donnent asile à de nombreux crocodiles dont on peut suivre les ébats sur les berges vaseuses et ensoleillées ; la ville elle-même est infestée de moustiques féroces et de scorpions dangereux ; mais le souvenir de ces bêtes malfaisantes à des degrés différents, ne peut effacer celui de la sympathique hospitalité qui a toujours accueilli les marins français dans la cité équatorienne.

Notre arrivée fut le signal de réjouissances aussi nombreuses que variées ; grâce à notre consul, M. P..., et à notre très aimable consulesse, les bals, dîners et soirées se succédèrent sans interruption ; on ne nous demandait qu'un estomac complaisant et des jambes infatigables ; du reste, la devise de cette charmante population tient en trois mots : « baylar, tocar la bigouela y cantar », danser, jouer de la guitare et chanter ; malgré la chaleur, malgré les moustiques, nos soirées, après le travail de la journée fini, étaient fort agréablement occupées, au milieu de ce monde exotique mais très vivant, où les

- Anita, Mariquita, Pépita, Carmencita et autres noms en ita, alternaient avec les Inès, Mercédès et Dolorès, pour laisser à leurs hôtes de passage l'inoubliable souvenir de leur rayonnante beauté.

De fait, ces belles créoles, issues d'un sang mêlé des conquérants Espagnols et de la race autochtone, sont tout simplement splendides ; leurs yeux noirs, incandescents, éclairent des figures aux contours les plus purs, et leur démarche onduleuse, presque lascive, donne à leurs mouvements un charme tout particulier ; il n'y a qu'une chose qui détonne dans ce séduisant tableau ; il

vaut mieux les regarder que les entendre ; la voix est généralement un peu dure et gutturale, ce qui peut être attribué, en partie, à la langue espagnole ; leur timbre s'adoucit lorsqu'elles s'expriment dans la langue française qui leur est très familière.

Il est bien rare qu'on séjourne quelque temps à Guayaquil, sans jouir du spectacle d'un tremblement de terre ; ce phénomène est d'ailleurs signalé, quelques heures à l'avance, par le « Chimborazo », superbe montagne volcanique de 3,600 mètres d'élévation, à 90 kilomètres de distance, et dont la cîme neigeuse se perd dans les nuages ; il est de règle que, lorsque ces nuages se dissipent et que les contours du sommet se dessinent dans toute leur pureté et semblent se rapprocher, on peut s'attendre à cette perturbation de notre planète.

Un jour, en effet, nous vîmes ce beau sommet couvert de neige, se détacher sur un fond noir d'orage ; la prédiction ne nous empêcha pas de nous rendre, dans la soirée, chez notre consul, qui avait organisé une petite sauterie ; les danses allaient grand train lorsque, vers dix heures du soir, au beau milieu d'une « habanera » des plus entraînantes, la maison elle-même se mit en branle et rompit brutalement la mesure, pendant qu'un orage des plus violents nous assourdissait de ses notes tonitruantes ; ce fut une panique épouvantable ; un grand cri fut poussé à l'unisson de toutes les voix « tremblor », et une grande partie de l'assemblée roula sur le parquet, en des chutes qui n'étaient point recherchées ; ça ne dura pas longtemps, à peine quelques secondes ; les cavaliers, après s'être relevés eux-mêmes, relevèrent leurs danseuses, la maison reprit son équilibre et, au

bout de quelques minutes d'une émotion partagée, les danses continuèrent.

Cet accident est assez commun ; néanmoins, quand on n'y est pas habitué, cela produit une sensation plutôt désagréable.

La note comique fut donnée par les personnes qui ne dansaient pas, et qui, au moment de la débâcle, saisirent, au hasard du voisinage, le cou, les jambes ou les bras de ceux qui se trouvaient à côté d'elles ; je fus, pour mon compte, appréhendé par une dame âgée, que j'eus beaucoup de peine à faire démarrer. « Muero », je meurs, me disait-elle, sauvez-moi ; je la sauvai, en effet, en l'emportant au buffet, où elle se remit complètement ; comme une bonne action n'est jamais perdue, la bonne dame me présenta, quelques instants après, à sa charmante jeune fille, « Anita » ou « Mariquita », qui me remercia très gracieusement d'avoir pris soin de sa maman, et, bien naturellement, je n'eus pas de peine à lui faire comprendre que j'aurais préféré le contraire ; elle me regarda, sourit et nous voilà partis en valsant ; dans ce pays-là les femmes sourient avec les yeux et vous regardent avec des dents superbes ; c'est bouleversant.

Pour reconnaître le bon accueil qui nous avait été fait, nous résolûmes de donner un bal à bord de *l'Infernet*, dans la nuit d'un samedi au dimanche.

La toilette du bâtiment fut bientôt faite ; la verdure ne faisant pas défaut, le pont fut transformé en salle de bal champêtre, que nos tentes et nos tauds abritaient contre les fraîcheurs de la nuit ; des lustres installés par nos marins avec les armes du bord, éclairaient le navire

de bout en bout, et tous les lampions ou fanaux dont nous avions pu disposer, formaient une girandole lumineuse tout autour des bastingages ; les deux scaphandres avaient été empaillés et placés comme des hérauts d'armes de chaque côté de la coupée, avec un bras indicateur ; enfin, un buffet bien garni était monté chez le commandant, pour restaurer et rafraîchir nos convives.

A partir de neuf heures, nos belles Equatoriennes, escortées de leur famille, étaient amenées à bord par nos embarcations, et les danses commencèrent ; quadrilles, polkas, mazurkas alternaient avec les « Habaneras » et les « Samacuecas », il y en eût pour tous les goûts ; et, c'était un grand plaisir à voir ces belles jeunes femmes et ces charmantes fillettes, les yeux brillants et diamantés, tourbillonnant sous les mesures précipitées de nos valse françaises, ou se balançant gracieusement sous le rythme onduleux de leurs danses espagnoles ; aux premières lueurs du jour, tous nos beaux oiseaux s'envolèrent.

Mais, ce n'était pas fini ; sans rien changer à la toilette du bord, un autel fut dressé sur le gaillard d'arrière et nos amis revinrent entendre la messe qui fut célébrée à huit heures, par un prêtre français résidant à Guayaquil ; ce fut une compensation ; ceci effaça cela ; je ne sais pas si le diable y perdit quelque chose, mais, ce qu'il y a de certain, c'est qu'on n'aurait pas reconnu dans leurs vêtements sombres, dans leur pieuse attitude et dans leurs mouvements discrets, nos belles danseuses de la nuit, aux toilettes éclatantes, aux allures endiablées, aux sourires provoquants ; à neuf heures, la cérémonie terminée, tout le monde partit, et nous pûmes nous reposer.

Jusqu'ici rien de bien lugubre ; c'est plutôt le contraire ; mais patience ! nous arrivons à ce lamentable événement.

Au moment de nous mettre à table pour déjeuner, le commandant reçut du consulat le *Courrier des Etats-Unis* qui s'imprime en français à New-York, et qui avait été apporté pendant la nuit par un paquebot américain ; à peine le commandant avait-il déplié ce journal, que je le vis faire un mouvement de surprise et me tendant la feuille : « Tenez, me dit-il, j'aime assez que vous puissiez lire cet entre-filet » et je lus en effet :

« Une dépêche officielle, venant de Panama, nous »
» annonce un terrible événement arrivé à bord de l'Infer-
» net ; à sa sortie du détroit de Magellan, et dans un
» furieux coup de vent, le capitaine de frégate Galache,
» second de ce navire, a été emporté par un paquet de mer,
» et toutes les recherches faites pour le sauver ont été
» infructueuses. »

Mon premier mouvement fut de rester pétrifié ; le second de me révolter ; je proteste, criai-je très fort, pour mieux affirmer ma preuve ; j'ai dansé toute la nuit, et il n'est pas croyable qu'un homme mort depuis déjà trois mois, puisse se livrer à une pareille sarabande ; je me mis à rire, néanmoins je riais jaune ; j'étais inquiet et perplexe en relisant ce canard de haut vol ; le commandant Pierre lui-même me parut soucieux et, me faisant part de ses réflexions, il m'engagea vivement à envoyer un télégramme par Panama, au consul général de France à New-York, pour démentir la nouvelle, et un autre à Brest, pour rassurer ma famille ; le *Courrier des Etats-Unis* ne mentionnait pas, en effet, l'origine de son article, et selon toute probabilité, il était sur le point d'arriver

en France, où la reproduction en serait faite dans tous les journaux ; ces deux télégrammes furent donc expédiés par le paquebot qui retournait à Panama ; mais ce que nous ne savions pas, c'est que le *Courrier des Etats-Unis* avait cueilli la nouvelle dans la presse française, sans le mentionner, et qu'il y avait déjà plus de deux mois que ma mort avait été connue et démentie, lorsque les télégrammes arrivèrent à destination.

Je fus, du reste, pleinement rassuré sur mon existence, lorsque, dans l'après-midi, étant descendu à terre, je rendis quelques visites aux personnes qui étaient venues à bord la nuit précédente, et qui m'affirmèrent unanimement que j'étais vivant, bien vivant, très vivant, et que j'en avais donné les preuves les plus manifestes ; de fait, j'en étais bien persuadé, mais je n'étais pas fâché de me l'entendre dire et répéter.

D'ailleurs, le paquebot apportant le courrier français arriva quelques jours après, et je fus mis tout à fait au courant de cette mémorable aventure.

II

Ici se place la seconde partie de cette histoire, dans laquelle j'ai rempli, à mon insu, le rôle de décédé par immersion.

Un journal de Toulon, le *Progrès du Var*, dans son numéro du 6 juin 1874, portait l'article suivant que je copie textuellement dans sa « Chronique maritime » :

« Une dépêche officielle venue par voie de Panama, » annonce la perte d'un officier de grand mérite, victime » d'un affreux accident de mer.

» *M. le capitaine de frégate Galache, second à bord de*
» *l'Infernet, a été enlevé par une lame et a disparu dans*
» *les parages du détroit de Magellan.*

» *Une seconde dépêche attribue ce déplorable événement*
» *aux amplitudes de roulis de cette corvette, qui est un*
» *bâtiment dangereux par le moindre mauvais temps.* »

Et le lendemain 7 juin :

» *De nouveaux renseignements qui nous sont parvenus,*
» *au sujet de la catastrophe du détroit de Magellan, à*
» *bord de la corvette à vapeur l'Infernet, confirment la*
» *disparition du commandant Galache, par un effet de*
» *roulis tellement violent, que le mât de misaine de la*
» *corvette en aurait éprouvé une grave avarie.*

» *Au reste, cet officier supérieur a été la seule victime*
» *de ce fatal accident, qui aurait pu occasionner un plus*
» *grand désastre.* »

Ces articles furent reproduits par les journaux de Paris, et un de mes parents, qui lisait le *Temps* quotidiennement, se précipita, tout haletant, à la Préfecture maritime, où on lui répondit qu'on n'en savait pas plus que ce que disaient les journaux, en l'engageant à télégraphier à Toulon ; le maire de Brest adressa une dépêche au Préfet maritime dans ce port, qui répondit :

» *On prétend que disparition commandant Galache est*
» *racontée par second-maitre mécanicien écrivant à sa*
» *femme ; difficile vérifier le fait.* »

Et trois ou quatre jours après :

» *Je viens de voir la lettre du second-maitre de l'In-*
» *fernet ; elle ne parle nullement de la mort du comman-*
» *dant Galache ; il n'y est question que de l'enlèvement*
» *du canot du commandant.* »

Les commentaires allaient partout leur train et on peut aisément s'imaginer le trouble porté dans ma famille par les articles explicatifs qui parurent dans les journaux ; heureusement que ma chère et bien-aimée compagne, qui ne les lisait pas, ne se doutait de rien ; au grand étonnement des personnes qui la connaissaient, elle continuait paisiblement à promener ses deux jeunes enfants, mais elle était entourée de sa mère et de sa tante, qui lui servaient de gardes du corps et empêchaient les amis trop zélés de lui apporter leurs sympathiques, mais indiscretes condoléances ; les lettres qui étaient adressées à la maison furent détournées par d'affectueux complices ; mais pour le bon public, j'étais mort et bien mort, et on ne comprenait pas que personne n'osât en informer la principale intéressée.

Cette période dura une huitaine de jours pendant lesquels les journaux se livrèrent à une véritable orgie d'articles macabres.

Je cueille celui-ci dans le *Petit Moniteur Universel* du 10 juin :

LA MORT D'UN BRAVE MARIN

« Une dépêche nous apprenait la fin terrible d'un des
» officiers de l'Infernet. Nous possédons aujourd'hui
» quelques détails sur ce déplorable événement.

» C'est dans le détroit de Magellan qu'a eu lieu le ter-
» rible accident qui prive la marine française d'un de
» ses officiers les plus distingués, M. de Galache, capi-
» taine de frégate, commandant en second de la corvette
» l'Infernet.

» M. le commandant de Galache, surpris par un mou-

» *vement de roulis trop violent, aurait perdu pied et, lancé dans le vide, aurait été englouti presque immédiatement. Après avoir fait de vaines recherches, le navire a dû continuer sa route.*

» *M. de Galache était non seulement un officier du plus grand mérite, mais un homme du monde charmant et sympathique. La perte de cet excellent marin sera ressentie, non seulement par ses camarades, mais encore par tous ceux qui avaient l'honneur de le connaître.* »

On me noyait, mais j'étais ennobli du coup.

Un autre donnait encore plus de détails et racontait que, me trouvant sur le gaillard d'avant, à mon poste de manœuvre, pendant que l'on guindait les mâts de hune qui avaient été calés pour traverser le détroit et, dans un coup de tangage très violent, l'avant du navire, qui était très fin, s'enfonça profondément dans une grosse lame qui vint l'assaillir, et que je fus projeté en dehors du bâtiment ; une autre lame me rejeta sur les porte-haubans de misaine, où je me brisai la tête, tout en m'y cramponnant et, enfin, au moment où l'on allait me saisir, mes forces me trahirent, je lâchai prise et je disparus.

Après tant d'articles de ce genre, comment ne pas croire à ma mort effective.

Ma pauvre vieille mère, qui vivait à Toulouse, faillit mourir de chagrin, en apprenant ce douloureux événement ; elle fit dire des messes pour le repos de mon âme et prit des vêtements de deuil ; nombreux furent mes amis qui, accueillant ces nouvelles débitées par la presse avec une incroyable légèreté, n'eurent pas un instant de doute sur la catastrophe qui m'avait enlevé à leur affection.

Ce qui avait été surtout la cause initiale de l'article du *Progrès du Var*, c'est qu'à l'armement de l'*Infernet*, ce journal avait soutenu une polémique violente contre ce nouveau type de croiseurs, disant qu'ils n'étaient pas navigables et prédisant de futurs malheurs ; lorsque le gérant de ce journal apprit, en ramassant la nouvelle sur la voie publique, que le canot du commandant en second avait été enlevé, il n'hésita pas, pour le soutien de sa cause, à dénaturer cette lettre, en mettant le commandant en second à la place du canot et en ajoutant d'ailleurs que c'était par une dépêche officielle venue par Panama, qu'il avait appris l'événement.

La vérité pourtant devait se faire jour, car cette situation ne pouvait pas durer ; on apprit qu'on avait reçu des lettres de l'*Infernet*, datées de Valparaiso, c'est-à-dire postérieures à l'événement ; ma chère femme en avait même, mais on ne le savait pas, et on n'osait pas le lui demander, par crainte d'une réponse négative ; ce fut Madame Pierre qui écrivit à la *Vigie de Cherbourg* pour lui dire qu'elle avait reçu une lettre de son mari, qui ne lui parlait de rien ; du reste, voici l'article de ce journal, à la date du 12 juin :

« Les journaux de Toulon et de Paris annoncent qu'une
» dépêche officielle aurait apporté la nouvelle d'un affreux
» accident, dont M. le capitaine de frégate Galache,
» second de l'*Infernet*, aurait été la victime.

» Cet officier aurait été enlevé par une lame pendant
» la traversée du détroit de Magellan.

» Nous avons de sérieuses raisons pour mettre en doute
» l'exactitude de cette triste nouvelle ; nous savons, en
» effet, d'une façon positive, que le Ministre n'a reçu

» aucune dépêche officielle concernant ce fait. Les dernières nouvelles officielles de l'Infernet sont datées de Punta-Arenas, à l'entrée du détroit de Magellan.

» L'accident dont on parle serait donc arrivé pendant la traversée du détroit.

» Le Ministre en eût été informé, puisque des nouvelles particulières, postérieures au passage du détroit, sont arrivées ces jours-ci. Nous avons en effet sous les yeux le passage très significatif d'une lettre de l'honorable capitaine de vaisseau Pierre, qui commande l'Infernet.

» Cette lettre, du mouillage de Lota, 16 avril, contient le passage suivant :

» La santé est excellente à bord ; mon bâtiment me satisfait complètement ; le passage de Magellan m'a fort intéressé.

» Du malheur dont il est parlé, pas un mot.

» Il n'est guère croyable que le commandant de l'Infernet n'ait pas même fait allusion à la perte de son second, si un pareil malheur lui était réellement arrivé. »

A partir de ce moment, tout finit par s'éclaircir ; en prenant quelques précautions, on apprit que ma famille avait reçu de mes nouvelles de Lota ; le ministère fit savoir à la Préfecture de Brest qu'il n'y avait rien de vrai dans toute cette histoire, et les journaux furent obligés de retourner leur veste.

Voici comment s'exprima le *Progrès du Var*, l'auteur de tout ce vacarme, dans son numéro du 13 juin :

« On a reçu aujourd'hui une très heureuse nouvelle ; M. le capitaine de frégate Galache, second de l'Infernet, n'est ni mort, ni disparu.

» Cet officier supérieur n'a pas même été enlevé par
» une lame. En recherchant l'origine de cette dépêche,
» qui avait naturellement porté la désolation dans une
» honorable famille, on a fini par découvrir que la source
» de cet étrange et fatal événement, provenait d'une lettre
» écrite par un officier de l'Infernet, annonçant que la
» baleinière du commandant Galache avait été enlevée
» par la mer dans le détroit de Magellan.

» Cette lettre, écrite d'une manière illisible, avait
» transformé la baleinière en commandant !

» Et la gravité d'un pareil accident, dénaturé et com-
» pliqué par une coquille télégraphique, avait fini par
» lui donner une importance majeure.

» M. le capitaine de frégate Galache, qui, ainsi que
» nous l'avons dit, est un officier de très grand mérite,
» ne sera pas étonné en apprenant jusqu'à quel point le
» bruit de sa mort avait produit une pénible impression. »

Et voilà comment on se tire d'un mauvais pas ; il est certainement très regrettable qu'un journal puisse imprimer avec une si coupable légèreté les bruits qu'il recueille, sans les contrôler sérieusement et sans souci des conséquences qui peuvent en résulter.

Le *Figaro*, qui avait également annoncé ma disparition, fut bien obligé de constater ma résurrection ; il le fit en termes humoristiques et donna la note comique à cette déplorable aventure.

« C'est une erreur purement typographique qui nous
» avait fait insérer que le commandant Galache, second
» de l'Infernet, avait été enlevé par une lame ; nous
» avons appris depuis que c'est par une dame ; hum ! c'est
» évidemment moins dangereux, mais c'est encore bien
» grave ; pourtant on en revient. »

A la date du 14 juin 1874, j'étais donc revenu de mon immersion ; tout fut expliqué ; les félicitations succédèrent aux condoléances, et l'aventure fut enterrée.

Lorsque je fus mis au courant de tous ces incidents, j'écrivis une belle lettre à M. le Procureur de la République, à Toulon, à l'effet de poursuivre, à ma requête, le gérant du *Progrès du Var*, pour délit de fausse nouvelle ayant occasionné un grand trouble dans une famille ; hélas ! j'appris trois ou quatre mois plus tard, à San-Francisco, que le coupable était mort depuis, et que dans l'état, comme on dit, il ne pouvait être poursuivi ; c'était la Justice Immanente ! je n'insistai pas et je lui ai pardonné.

Cette échappée inconsciente et involontaire dans le royaume de Pluton, me procure de bons moments et quand j'ai le « spleen », ce qui m'arrive, d'ailleurs, très rarement, je relis avec plaisir les documents que j'ai précieusement conservés ; les éloges flatteurs, mais posthumes qui m'ont été décernés, me caressent doucement l'épiderme, avec l'idée pénible que tout cela aurait bien pu m'arriver, mais avec l'agréable sensation qu'il y avait eu mal donne.

De sorte que tout compte fait, je puis diviser mon existence en deux parties : l'une commençant en avril 1830 pour finir au mois de juin 1874, l'autre recommençant au dit mois de juin, à l'époque de ma résurrection ; comme, pour former un tout bien homogène, il faut deux moitiés égales ou tout au moins équivalentes, j'ai encore quelque temps à courir avant d'être à la fin de la seconde période ; dans tous les cas, je n'ai plus à penser qu'il puisse m'arriver une aventure du même

genre, d'être enlevé par une lame ou par une dame ; d'abord, je ne navigue plus, et, d'ailleurs, j'ai passé l'âge des enlèvements.

Aussi, confiant dans ma bonne étoile, j'espère bien atteindre tout doucement, et sans me presser, cette époque encore lointaine, assez bien figurée, en termes maritimes, par les deux baraquettes du capelage des mâts de hune ; après, nous verrons.

Ami lecteur, je t'en souhaite tout autant.

Contre-Amiral GALACHE.



GWENN

Ia, enn he vag eo eat diziou ;
Setu 'r zalorn ha n'euz kelou,
N'euz kelou 'bed, kre ann avel,
Ar mor a darz, hor mamm a ouel,
Breur, ma ne zeu hon tad d'ar gear,
Hor mamm a varvo gant glac'har.

HERVE

Ne varvo ket, dont rai bon tad ;
Me zo deut d'in eur mennoz mad :
Warc'hoaz abred, va c'hoarik Gwenn,
Ni iel, mar kerez, diarc'hen
Da bidi santez Anna 'nn treiz
A gar meurbed bugale Breiz.

GWENN

Ia, va breur, mad a leverez
Santez Anna, mamm a druez,
Ouz hor peden ne vo bouzar ;
Digas a rai hon tad d'ar gear,
Ha neuze bemdez o kana
Ni a veulo santez Anna.

Peden ann daou vugel

Santez Anna, ec'harz ho treid
Ped gweach omp-ni bet, livirit,
Oc'h ho pidi gant karantez
Evit ar re ho doa enkrez,
Evit ann holl ho doa glac'har,
Ker koulz war vor ha war zouar ?

Ped gweach hon euz-ni dastumet
Bokedou 'r prad aour, arc'hantet,
Da lakaat enn ho tourn gwenn ?
Ped gwerz ivez, ped kanaouen
Hon euz-ni desket da gana
Evid-hoc'h-hu, santez Anna ?

BLANCHE

Oui, jeudi il s'en alla dans son
bateau ; voici le samedi et pas de
nouvelles ; pas de nouvelles, le
vent se déchaîne, les flots se sou-
lèvent, notre mère pleure, elle
mourra de douleur, si notre père
ne revient pas.

HEVÉ

Notre mère ne mourra pas,
notre père reviendra. Il m'est
venu une bonne pensée, écoute :
Demain avant l'aurore, petite
Blanche ma sœur, nous irons, si
tu veux, pieds nus, prier sainte
Anne du passage ; elle aime ten-
drement les enfants de la Bre-
tagne.

BLANCHE

Oui, mon frère, tu dis vrai,
sainte Anne, mère de pitié, ne
sera pas sourde à nos prières ;
elle nous ramènera notre père,
et alors nous lui chanterons,
chaque jour, des louanges.

Prière des deux enfants

Sainte Anne, combien de fois,
dites-nous, sommes-nous venus
vous implorer avec amour pour
ceux qui étaient dans la peine,
pour tous les cœurs affligés et
sur terre et sur mer ?

Combien de fois avons-nous
cueilli les fleurs d'or et d'argent
de la prairie pour orner votre
main blanche ? Que de chants
n'avons-nous pas appris, sainte
Anne, pour vous les répéter en
chœur ?

War barlen hor mamm p' oa laouen
Kaer oa klevet hor c'hanaouen !
Hor mamm ha ni brema a ouel,
Deut eo ar goanv, gant ann avel
Eo torret bokedou ar prad ;
War hon daoulin ni huanad.

Santez Anna, mamm venniget,
Hon tad war ar mor a zo et,
Hag hor mamm baour gant he anken
A varvo ma ne zistro ken ;
Ho pezet truez, ni ho ped,
Grit na vezimp emzivaded !

Tri dervez zo lamm ann tarsiou
Hag ez eo ien d'hor c'halounou,
Tri dervez zo eo braz hon doan,
Tennit ac'hanomp-ni a boan !
Digasit hon tad gant 'l lano,
Hag e-leac'h gouela ni gano.

Neuze d'ho trugarekaat,
Euz a liorz ann Aotrou den mad
Hor bezo bleunv ar re gaera
Da rei d'hoc'h-hu, santez Anna,
Da lakaat enn dro d'ho penn,
Evel enn env ho kurunon.

'Pad ma pede ar vugale,
Eur mignoun d'ezho o vale,
Eur mignoun d'ann Aotrou den mad.
O klevet ez oa diank ho zad
A ia affo da lavaret
P'etra zo gant-ho c'hoarvezet.

Il faisait beau alors nous entendre chanter sur le sein joyeux de notre mère ; notre mère pleure maintenant, et nous, nous pleurons aussi ; l'hiver est venu, le vent a brisé les fleurs de la prairie ; à vos pieds, sainte Anne, nous soupirons à genoux.

Sainte Anne, mère bénie, notre père est parti, et, s'il ne revient plus, notre mère mourra de chagrin ; ayez pitié de nous, faites que nous ne soyons pas orphelins !

Depuis trois jours, les lames se brisent furieuses à la côte, le froid nous pénètre le cœur, depuis trois jours nous sommes dans l'affliction ; tirez-nous d'inquiétude ; avec le flot ramenez-nous notre père, et au lieu de pleurer nous chanterons.

Alors pour vous remercier, sainte Anne, au jardin de notre bon Seigneur, nous cueillerons les fleurs les plus belles pour vous en faire don, pour vous les mettre sur la tête, comme votre couronne du ciel.

Tandis que les enfants priaient ainsi, vint à passer un de leurs amis, ami aussi du bon Seigneur ; apprenant que leur père est absent, il s'en va au plus vite annoncer ce qui leur est arrivé.

Ar c'helou zo n'eo kelou mad :
Da zaou vugel eo diank ho zad ;
Tri dervez zo ema er mor
Ha braz ann anken enn arvor ;
Ar vamm baour a zo glac'haret,
Ar re vihan a zo mantret.

Emint du-ze et diarc'hen
War ho daoulin ha noaz ha fenn,
War ho daoulin abarz ann deiz
Dirak santez Anna 'nn treiz
O pidi, 'un truez ho c'hlevet,
Evel ho zad, ho mamm garet.

Evel oc'h eur bod diou zelienn,
Pa skrij unan, ann oil a gren ;
Evel-se ez oa diou galoun,
Diou galoun vad ann daou vignoun,
O choum ho daou tost d'ann tevenn
'Vit ober vad d'ar beskerien.

Hep n'oa ezomm 'bed d'ho gervel
Eneb ar mor hag ann avel
War ann tarsiou dre ar c'herrek
E welet ho bag o redek
O vont e pep leac'h m'oa anken,
Fisianz ar paour enn he gwel gwenn.

Ann Aotrou den mad pa glevaz
Gant he vignoun d'ann aod redaz
Redaz da zizheoria he vag
A lam war c'hed beza distag ;
Distag, drid oc'h en em astenn
War ar c'houmou a reugeun tenn.

La nouvelle n'est pas bonne :
à deux enfants manque leur père ;
il est parti depuis trois jours, et,
à la côte, on est dans des transes
mortelles ; la mère est dans la
consternation, les enfants ont le
cœur navré.

Ils sont là-bas pieds nus, à
genoux et la tête découverte, à
genoux venus avant l'aurore
devant sainte Anne du passage ;
ils prient à faire pitié pour leur
mère et leur père bien-aimés.

Comme deux feuilles sur une
seule tige, quand l'une frémit
l'autre tremble ; ainsi étaient les
deux cœurs, les deux cœurs des
deux amis, tous deux venus
demeurer près du rivage, pour
faire du bien aux pêcheurs.

Sans qu'il fût jamais besoin
d'appeler, on voyait, par la mer
et le vent contraire, leur bateau
courir sur les lames et au milieu
des brisants, aller partout où le
danger menaçait, sa voile blanche
gonflée par l'espérance du pau-
vre.

A cette nouvelle, le bon Sei-
gneur courut avec son ami déta-
cher son bateau qui trépigne
attendant sa liberté ; libre, il
tressaille en s'allongeant sur les
vagues qu'il fend avec rapidité.

'Vel eul labouz gant ann avel
Ez a war nij, digor he gwel ;
Enn dro d'ezhi laouen hag eaz
Ann dour o virvi evel leaz ;
Ha war he lerc'h ann ionen,
E-kreiz ar mor, eunn araden.

Bagik skanv, bagik benniget,
Da be-leac'h ez ez-te d'ar red ?
Ar gwall amzer zo enn he roll ;
Diwall, keazik, na 'z aez da goll !
Truezuz eo klemm ar gouelan,
Ar mor zo braz, te zo bihan.

N'ho pezet aoun, Arvoriz keiz,
Santez Anna, bedit enn treiz,
Santez Anna hag ann Aotrou
A gas ar vag dioc'h al lounkou,
He stur a zent oc'h al levier,
Distrei a rai d'ann aod ever.

Dre nerz Doue hag ann dud vad,
Oc'h ann drez ne choum ann danvad ;
Ar bugel, ar vamm c'hlac'haret
Welo he dad hag he fried ;
Ema o tont, ema enn hent,
Tridit, mignoured ha kerent !

Ann daou vugel, Herve ha Gwenn,
Hi ho-unan war ann tevenn,
Gant ho daoulagad, ho c'haloun
A glaske pell, pell er mor doun,
Glaske gwelet o tostaat
Gwern eur vagik, bagik ho zad.

Semblable à l'oiseau emporté
par le vent, il vole, les voiles dé-
ployées ; tout joyeux et tout aise,
il fait bouillonner l'eau comme
du lait sous ses flancs, et laisse
derrière lui sur la mer un long
sillon d'écume.

Bateau léger, bateau béni, où
cours-tu ainsi au plus vite ? la
tempête est dans sa fureur,
prends garde, crains de périr ;
le goéland jette des cris plaintifs,
la mer est grande et tu es petit.

Ne tremblez pas, pauvres gens
de la côte, sainte Anne du pas-
sage que vous invoquez, sainte
Anne et le Seigneur préservent
le bateau des abîmes ; son gou-
vernail fidèle obéit au pilote ; il
reviendra bientôt au rivage.

Grâce à Dieu et aux bonnes
âmes, l'agneau ne reste point
attaché aux ronces du chemin ;
la mère et l'enfant désolés rever-
ront leur époux et leur père ; il
vient, il est en route, réjouissez-
vous, parents et amis !

Les deux enfants, Hervé et
Blanche, seuls au haut de la
falaise, interrogeaient des yeux
et du cœur l'horizon de la mer
profonde, cherchant à voir ap-
paraître le mât d'un bateau, le
bateau de leur père.

E-leac'h gwern bag ne welent ken
Nemet laboused o tremen,
Nemet koabr du ha tarsiou mor,
Evel menesiou ann arvor ;
Nemet ann heol, dre ar fraillou,
O sellet flour, ruz he zaelou.

Epad ma par goulou'ann deiz
Fisianz atao a harp ar feiz ;
Hogep, pa vez ann noz tenval,
Evit gortez, n'euz da c'hedal ;
N'euz da c'hedal nemet anken
Da nep a ia hep sklerijen.

O welet ann heol o kuzet,
Pleget ho fenn war ho bruched
Ann daou vugel a lavare :
Setu ar pardaez adarre !
Maro hon tad, pa ne zistro,
Hor mamm ha ni ivez varvo !

Neuze o sevel enn ho za,
Ho daou 'vit ar weach diveza
Araok mont kuit e reont eur zell,
Eur zell a dro er mor a bell ;
Ha dre eur burzud ar brasa
Welont eur vern o tispaka.

Stag oc'h he beg eur baniel braz,
Ha dre he c'hreiz eunn dolez-kroaz
Lavar d'ezho ema ho zad
Dindan gwel ann Aotrou den mad ;
'Ma oc'h he aroz bag 'r pesker
Bet gant-han treac'h d'ar gwall amzer.

Au lieu du mât, ils n'aperce-
vaient, hélas ! que des oiseaux
au vol rapide, que de sombres
nuages entassés comme des mon-
tagnes sur les vagues en furie,
que le soleil infiltrant à travers
les crevasses de la nue des re-
gards de pitié empourprés de
larmes de feu.

Tandis que brille la lumière du
jour, l'espérance guide et sou-
tient la foi ; mais avec les ténèbres
de la nuit s'envole tout espoir
dans l'attente ; alors la douleur
vient accompagner dans sa route
celui qui marche sans flambeau.

En voyant le soleil disparaître,
les deux enfants, la tête inclinée,
se disaient avec amertume : en-
core, encore une nuit ! Notre père
est mort, il ne revient pas, notre
mère et nous, nous mourrons
aussi !

Tous deux se lèvent alors et
avant de quitter le rivage, ils
jettent un dernier regard, regard
profond, sur l'océan immense, et
merveille étonnante ! une voile
apparaît distinctement à leurs
yeux.

Un beau pavillon flottant au
haut du mât et, au milieu, la
vergue, emblème de la Croix,
leur annoncent que leur père est
sous la garde du bon Seigneur
dont la voile, victorieuse de la
tempête, leur ramène le pêcheur
et son bateau.

Enn eur dridall leiz ho ene,
Herve ha Gwenn red ac'hane,
Red da gas d'ar gear ar c'helou :
Mammik paour, sec'hit ho taelou,
Hon tad ! hon tad hon euz gwelet
Gant 'nn Aotrou mad, ra vo meulet !

Ra vo meulet heb ehana
'Nn Aotrou mad ha santez Anna !
Ho daou, ho daou ho deuz kavet
Hon tadjik keaz a ioa kollet ;
Ar vag zo tost, tost eo hon tad ;
Mammik, sec'hit ho taoulagad !

Neuze 'r vamm gant he bugale,
Hevel oc'h tri eal o vale,
Ho zri evel ann deiz laouen,
Dre greiz eunn dud a beskerien,
Ia d'ann aod da zigemeret
Pried ha tad, pesker karet.

Goude en em vriataat,
Tad, mamm, bugel d'ann Aotrou mad
A bok peb eil gant karantez
Enn eur veuli he drugarez ;
Hag ar beskerien tro-war-dro
A lavare : Euruz ar vro !

Euruz gant ann Aotrou den mad !
D'he gas d'ar gear d'emp a vagad,
D'he gas fenez holl d'he vaner,
Pa ne bar loar, gant torchou-ter ;
Enn eur gana d'ezhan eur zoun
'Zavimp enn hent gant hor c'haloun.

Tressaillant de bonheur, Hervé
et Blanche descendent rapide-
ment et courent annoncer la
bonne nouvelle : petite mère,
essuyez vos yeux ! notre père !
nous avons vu notre père, il vient
avec le bon Seigneur, qu'il soit
béni !

Qu'ils soient loués sans cesse
le bon Seigneur et sainte Anne !
Tous deux ont retrouvé notre
père, notre père qui était perdu,
le bateau approche et notre père
aussi, petite mère, séchez vos
larmes !

Semblables à trois anges, ra-
dieux comme le jour, la mère et
les enfants, perçant la foule des
pêcheurs, s'en vont au rivage au-
devant de l'époux et du père,
pêcheur bien-aimé !

Après l'effusion du retour, père,
mère, enfants embrassent le bon
Seigneur en le remerciant avec
tendresse et reconnaissance. Les
pêcheurs qui les environnent
s'écrient tous d'une voix : qu'il
est heureux le pays !

Heureux avec notre bon Sei-
gneur ! Allons tous, allons le
conduire ce soir chez lui, le con-
duire à son manoir, puisque la
lune se cache, à la lueur de nos
flambeaux, en chantant en che-
min les couplets que nos cœurs
nous dicteront.

KAN AR BESKERIEN

LE CHANT DES PÊCHEURS

Air : *Ann hini goz, etc.*

Eurmignoun hon euz kavet,
Eur mignoun d'hor c'haret. } *Refrain*

Eur mignoun eo n'euz ket he bar
Etre ann env hag ann douar.

Eur mignoun, etc.

'Vit-han da gaout arc'hant hag aour
Ne ra ket fae war ann dud paour.

Eur mignoun, etc.

Ne zell ket ann den dioc'h he stad,
Kement eo douget d'ober mad.

Eur mignoun, etc.

Ginidik eo euz ann Arvor,
Karet a ra ann dud a vor ;

Eur mignoun, etc.

Ann dud a vor, ar beskerien,
Kalounou tud ha n'int ket ien.

Eur mignoun, etc.

Kalounou tud zo anaoudek,
Tud a boan ha tud kalounek.

Eur mignoun, etc.

Ha pa ve red mont d'ar maro,
'Vit-han 'z afent. pa garo.

Eur mignoun, etc.

War greiz he dal kaer eo skrifet
Ez eo a lignez huel ganet.

Eur mignoun, etc.

He skoet a zo dizaotr ha kaer,
Dre starn ann daol n'eo deut dre laer.

Eur mignoun, etc.

Koulz hag he hano eo ho vrud ;
Ne d-eo ket hen a laz ann dud.

Eur mignoun, etc.

Nous avons trouvé un ami, un
ami pour nous aimer.

C'est un ami qui n'a pas son pareil
entre le ciel et la terre.

Il a de l'or et de l'argent, et il ne
méprise pas les pauvres gens.

Il ne regarde pas à la condition
de l'homme, tant il est porté à faire
le bien.

Il est né sur la côte d'Armor, il
aime les mariniere ;

Les mariniere, les pêcheurs, des
hommes au cœur généreux.

Des hommes qui ne sont pas in-
grats, hommes de peine, hommes
intrépides.

Et quand il faudrait aller à la mort,
pour lui ils iront, quand il voudra.

Pour lui qui porte écrit sur son
front qu'il est issu de haute lignée.

Son écu est brillant et sans tache ;
il ne l'a pas tiré de dessous la table.

Son nom égale sa réputation, ce
n'est pas lui qui tue les gens.

N'eo ket gant-han vez gwall-gaset
Peskerien na den all e-bed.
Eur mignoun, etc.

Ce n'est pas lui qui malmène les
pêcheurs ni personne.

Enn he raok ne weler o vont
E pep leac'h ann enkreiz, ar spont.
Eur mignoun, etc.

La frayeur et l'épouvante ne lui
servent pas de cortège.

Oc'h he welet ann dudou keiz
A drid ho c'haloun enn ho c'hreiz.
Eur mignoun, etc.

En le voyant, le cœur des pauvres
gens tressaille dans leur poitrine.

Dre ma za, ar vugaligou
Gant ho mamm a bok d'he roudou.
Eur mignoun, etc.

Dès qu'il parait, les petits enfants
et leurs mères courent embrasser
les traces de ses pas.

Evel ann heol, ez a enn dro
Da ober vad da dud he vro.
Eur mignoun, etc.

Comme le soleil, il fait son tour
pour faire du bien aux gens du pays.

Da rei dizoan d'ho c'halounou,
Da zec'hi d'ezho ho daelou.
Eur mignoun, etc.

Pour adoucir leurs maux, pour
essuyer leurs larmes.

He vern huel atao a weler
O vont a-benn d'ar gwall-amzer.
Eur mignoun, etc.

Son mât est toujours haut au mi-
lieu de la tempête.

Da gerc'hat ann tad d'ar bugel,
Da viret out-ho da vervel.
Eur mignoun, etc.

Il court ramener le père à l'enfant,
empêcher l'un et l'autre de mourir.

Kement eo mad, ker flour e kan,
Ma tav er mor Mari-Morgan.
Eur mignoun, etc.

Autant il est bon, autant il chante
bien : sa voix fait taire les sirènes.

Ma sav war vern penn ann tarsiou
Da zelaou ton splann he wersiou ;
Eur mignoun, etc.

Les vagues bondissent les unes
sur les autres pour venir entendre
l'harmonie de ses vers.

He wersiou kaer zo meuleudi
Ann dud a vor, hor breudeur-ni.
Eur mignoun, etc.

Ses vers faits à la louange des
mariniers, nos frères.

**Bennoz Doue d'ann Aotrou mad,
Deut d'avedomp evel eunn tad.
Eur mignoun, etc.**

**Ar mad a ra, mad a gavo
Er baradoz eunn deiz a vo ;
Eur mignoun, etc.**

**Er baradoz, dreist ar valken,
Pa nijo he ene, koulm wenn.
Eur mignoun, etc.**

**Gant Doue 'r paour vo digollet,
Ni, peskerien, ne hellomp ket.
Eur mignoun, etc.**

**Ni n'ouzomp nemet hirvoudi,
Kana hag evit-han pidi,
Eur mignoun, etc.**

**Pidi enn noz, pidi enn deiz,
Epad ma vezimp beo e Breiz.
Eur mignoun, etc.**

**Pidi bemdez o lavaret :
Ann Aotrou mad, ra vo karet !
Eur mignoun, etc.**

**Ann Aotrou mad, ra vo karet !
Hen hag he diad benniget !
Eur mignoun, etc.**

**Benniget holl braz ha bihan,
Koz ha iaouank gant peb-unan !
Eur mignoun, etc.**

**Que Dieu bénisse le bon Seigneur,
qui est venu à nous comme un père !**

**Le bien qu'il fait, il le trouvera
un jour au paradis ;**

**Au paradis, au delà des nuages,
quand s'envolera son âme, blanche
colombe.**

**Le Dieu des pauvres le récom-
pensera ; nous, pêcheurs, nous ne le
pouvons.**

**Nous ne savons que gémir, chan-
ter et prier pour lui.**

**Prier le jour, prier la nuit, tant
que nous vivrons en Bretagne.**

**Prier et dire chaque jour : le bon
Seigneur, qu'il soit aimé !**

**Qu'il soit aimé, le bon Seigneur,
lui et sa famille bénie !**

**Grands et petits, jeunes et vieux,
bénis soient-ils par tout le monde !**

G. MILIN.



L'ARMORIQUE

POPULATIONS ET MONUMENTS PRÉHISTORIQUES

*Conférence faite à la Société académique de Brest,
Avril 1899*

Au cours de vos excursions dans les campagnes et sur les falaises armoricaines, il vous est peut-être arrivé d'apercevoir soudain, en atteignant un sommet d'où la vue s'étend au loin, une pierre gigantesque dressée sur sa base, ou des blocs entassés les uns sur les autres, formant une sorte de table de construction grossière et de dimensions colossales.

En vous parlant aujourd'hui de ces vieux monuments, je veux vous parler aussi des races qui les ont édifiés. Le meilleur moyen d'y intéresser, a dit Jean Raynaud (1) dans son remarquable livre sur la Gaule, est de dissiper, autant que possible, l'obscurité qui couvre les uns et les autres.

Bien des siècles se sont écoulés depuis l'époque où les primitives populations de l'Armorique dressaient ces piliers énormes et ces tables de granit ; mais, par leur simplicité même, ces vénérables restes d'une civilisation

(1) *L'Esprit de la Gaule* (Monuments celtiques).

disparue ont bravé les injures du temps ; les villes de la période romaine, les postes militaires établis par l'envahisseur sur de nombreux points du territoire breton, bien des forteresses féodales n'ont laissé que des ruines à fleur de terre ; et les menhirs, plus vieux de milliers d'années, se dressent encore fièrement sur nos landes, témoin de la puissante vitalité des peuples qui les ont élevés.

Plus oublieux de leurs origines que la plupart des groupements humains, les habitants du nord-ouest de la Gaule ont, pendant de longs siècles, perdu jusqu'au souvenir de leurs lointains ancêtres ; ils ont peuplé de mauvais génies les forêts, les sources et les pierres, près desquelles ont vécu leurs prédécesseurs.

Il y a moins de deux cents ans, l'histoire des Gaules ne commençait qu'avec l'histoire de leur conquête ; on se contentait des récits de César, d'extraits plus ou moins vagues de Strabon ou de Ptolémée, et bien des Français d'alors auraient entendu, sans en être choqués, le conte du méchant Vercingétorix et du bon Jules César, civilisateur de races ultra-barbares.

« Enfin César vint, » tel était le commencement de notre histoire.

La Gaule ne connaissait ses origines que par les écrits d'un impitoyable vainqueur, trop heureux de détruire la glorieuse légende que l'archéologie moderne s'efforce de reconstituer.

Peut-il exister pour nous histoire plus passionnante que celle de ces ancêtres sans nom, dont le mélange avec les races plus civilisées venues de l'Orient, a formé la nation française, sur le sol même que nous foulons

aujourd'hui. Nous n'avons pas, jusqu'à présent, suffisamment fait honneur à nos pères, mais maintenant nous devons, par tous les moyens, nous efforcer de savoir ce qu'ils étaient, ce qu'ils pensaient. La tradition écrite nous fait défaut, la mémoire des hommes nous laisse encore dans l'ignorance, soit. Nous interrogerons le sol, et nous verrons si la terre de France, qui a tant donné à ceux qui l'aiment, ne donnera pas aux fils de quoi chanter la gloire des aïeux.

Depuis le milieu de ce siècle, le sol nous a livré bien des secrets ; le champ des recherches s'étend vaste, illimité devant nous, et nos lointains descendants trouveront encore à y glaner.

Les races les plus anciennes, dont les cavernes nous ont conservé les restes, paraissent avoir peu séjourné en Armorique. Les stations de Guengat, près de Locronan ; du bois du Rocher, de Roc'h-Toul, sur les bords de la Penzé, sont les seules actuellement connues ; la présence des populations qui tiraient du renne tous leurs moyens d'existence n'a pas encore été signalée dans notre presqu'île.

On peut donc dire qu'aux temps des animaux disparus ou émigrés, la Bretagne était à peu près inhabitée.

Puis, tout à coup, le pays se peuple, se couvre de monuments dont le nombre et les dimensions nous frappent encore d'étonnement. Les objets enfouis dans les dolmens et sous les tumulus avec les corps de ceux auxquels ils ont appartenu, présentent entre eux la plus complète analogie, ainsi que de profondes différences avec les instruments des âges précédents.

Sur tous les points élevés se dressent des monuments

d'une grandiose simplicité, visibles à d'énormes distances, en certaines régions du littoral, dolmens, menhirs s'accumulent, les immenses alignements du Morbihan, ceux dont le Toulinguet garde les vestiges forment une barrière contre les envahisseurs qui pouvaient, du côté de la mer, venir insulter au sol sacré.

Puis, les siècles s'écoulent, l'industrie de la pierre polie disparaît lentement quand de nouvelles races ont introduit l'emploi du bronze ; mais l'architecture mégalithique continue à couvrir le pays de ses monuments de pierre brute, et quand, succédant aux druides et comme eux venant du pays de Galles et de l'Irlande, les premiers missionnaires chrétiens s'établissent en Bretagne, c'est sur la pierre vénérée qu'ils dressent le signe de la religion nouvelle (1).

Les dogmes du christianisme ne peuvent briser les anciennes croyances, le menhir et la croix se partagent pendant longtemps la vénération du peuple, puis l'ancien lieu sacré reçoit un temple, le nouveau symbole surmonte la pierre brute et la fusion se fait entre les monuments comme entre les croyances. L'église des Sept-Saints est bâtie sur un dolmen qui lui sert de crypte, et la chapelle de Saint-Michel, en Basse-Bretagne, s'élève sur le sommet découronné du plus merveilleux tumulus qu'aient édifié les dresseurs de dolmens.

Parfois la pierre, même non consacrée, inspire encore un respect superstitieux aux populations qui vivent près d'elle ; tout autour du menhir, dernier reste des ali-

(1) A. de Mortillet : *Les Monuments mégalithiques christianisés* (Revue de l'Ecole d'Anthropologie 1897).

gnements qui couvraient le versant nord-ouest du Ménez-Hom, la terre est foulée sur un rayon de deux mètres ; — combien d'hommes ont dû suivre cette piste d'une dureté qui résiste au pic.

Le peuple a parfois des souvenirs confus ; sans qu'il se l'explique, l'âme des ancêtres revit en lui.

Les écrivains grecs et romains, pour qui le nord et l'ouest de l'Europe étaient terres inconnues, ne nous apprennent que bien peu de choses des œuvres de nos aïeux.

Quelques lignes de Strabon (1) nous montrent qu'à son époque, les monuments de pierre brute étaient encore l'objet d'une grande vénération ; on tournait, dans un sens déterminé, autour des mégalithes du cap sacré. « La nuit, dit-il, il était défendu d'en approcher, les génies s'y donnant alors rendez-vous. »

Les édits des rois Franks ne parlent des monuments mégalithiques que pour les vouer à la destruction et c'est vraisemblablement au peu d'influence qu'eurent les Franks en Armorique, que nous devons la conservation, sur notre sol, de ces précieux vestiges du passé.

Certains menhirs sont mentionnés dans des actes du Moyen-Age, mais uniquement comme limites de territoires. Rabelais, l'homme le plus savant de son époque, nous cite des pierres fittes, des pierres plantées, des palets de Gargantua, mais, sans plus s'arrêter à la discussion de leur origine, il en attribue l'érection à son fabuleux géant.

Le dix-septième siècle, ébloui par la Rome impériale,

(1) *Géographie* (Livre III, Chap. I, § 5).

ne pouvait abaisser les yeux jusqu'à ces blocs grossiers, et c'est seulement vers le commencement de ce siècle que l'illustre Latour-d'Auvergne, premier grenadier de France, et premier rénovateur de sa lointaine histoire, attire l'attention des contemporains sur ces témoins des âges disparus.

On considérait alors ces monuments comme l'œuvre des druides. César ayant écrit que les druides étaient dépositaires de toute la science des Gaules, on n'aurait osé attribuer à d'autres rien de ce qui paraissait étrange ou grandiose sur le vieux sol gaulois.

Les découvertes modernes ont fait justice de ces fables latines ; grâce aux travaux de MM. Bertrand, de Mortillet et de tant d'autres, nous pouvons soulever un coin du voile et, laissant aux druides leur rôle glorieux d'éducateurs des Gaules, rendre au peuple qui dressa les dolmens ce qui lui appartient.

Nous pouvons maintenant essayer de définir ce qu'étaient nos ancêtres, chercher à quel stade de civilisation ils étaient parvenus, quand, trouvant devant eux la route libre, ils se lancèrent, par les plaines à peine émergées de l'Europe Orientale, vers l'Occident plein de mystère, en suivant dans leur course aventureuse le soleil, leur guide et leur dieu.

Le monde qu'ils ont conquis était, bien des siècles plus tard, encore inconnu des grecs et des romains. Il comprenait tout le nord et l'ouest de l'Europe, de la mer Blanche au promontoire sacré de l'Ibérie. Partout où les hommes de la pierre polie ont planté leur tente, ils ont dressé leurs rudes monuments, laissant aux générations qui leur ont succédé, d'immortels vestiges de leur passage et de leur domination.

L'antiquité classique ne connaissait de l'Europe que le versant méditerranéen. Pour Hérodote et Strabon, la Grande-Bretagne, l'Armorique, les terres des Frisons et des Cimbres, la Scandinavie étaient des contrées mystérieuses ayant à peine un nom ; et c'est précisément dans ces immenses territoires que se trouvent accumulés les monuments mégalithiques. « C'est là, dit M. Alexandre Bertrand (1), qu'est le domaine de cette civilisation primitive que l'archéologie nous révèle, et qui nous apparaît comme ayant joué dans le monde un tout autre rôle que celui que l'on est porté à lui attribuer. Là s'est développée cette brillante civilisation qui met sous nos yeux ce que devait être la civilisation de ces hyperboréens, dont Homère et Hérodote attestent l'existence. »

Pour le vieux poète et le vieil historien, au delà de l'Ister, sont les Scythes ; au delà des Scythes, les hyperboréens, les plus sages des hommes.

La sagesse ne pouvait, aux yeux de l'auteur de l'*Iliade*, s'appuyer que sur une idée religieuse. Nous sommes donc amenés, d'après l'antiquité grecque elle-même, à considérer les hommes de cette race comme dominés par un puissant sentiment religieux. Pouvait-il en être autrement, chez des peuples qui élevaient aux morts de colossales demeures funéraires, pendant que les habitations des vivants n'étaient vraisemblablement que des huttes de branchages, ou des abris naturels appropriés.

L'archéologie devait naturellement rechercher quelle pouvait être cette religion primitive dont les sectateurs

(1) Al. Bertrand : *La Religion des Gaulois*.

occupaient la moitié de l'Europe. Fr. Lenormant (1) écrivait à ce sujet : « Les populations qui, de la Finlande aux bords de fleuve Amour, habitent encore aujourd'hui le nord de l'Europe et de l'Asie, sont les derniers débris, refoulés dans les climats les plus septentrionaux d'une grande race qui couvrit autrefois une immense étendue de territoire. » Avant Lenormant, le baron de Monbret disait que la plus ancienne religion de la Gaule lui était commune avec toutes les nations du nord de l'Ancien Continent.

Rapprochant ces idées de divers passages de Pline et de Justin, M. Al. Bertrand reprend l'expression de civilisation touranienne, jadis employée par Fr. Lenormant, et attribue au groupe mégalithique une origine différente de celle du groupe aryen ou indo-européen qui, au moment des invasions celtique et galatique, se superposera aux plus anciens envahisseurs du sol et se mélangera avec eux. Si l'opinion de l'éminent archéologue et celle de ses devanciers est exacte, et aucune objection sérieuse ne s'est encore élevée contre cette opinion, nous devons trouver, dans les races finnoises, qui présentent un état social immobilisé depuis des siècles par leur éloignement même des foyers de civilisation aryenne, de curieuses survivances, et certains côtés de l'existence des populations primitives de la Gaule doivent nous apparaître clairement.

Les peuplades du nord de l'Europe étaient encore, il y a moins d'un siècle, au temps des explorations de Pallas et de Wrangel, soumises, de fait sinon de nom, à l'auto-

(1) Fr. Lenormant : *La Magie chez les Chaldéens*.

rité morale de devins et de sorciers, dont l'influence occulte dominait bien souvent l'influence officielle du clergé orthodoxe.

Entourés de croyants, confiants eux-mêmes dans leur puissance, ces sorciers représentaient l'élite intellectuelle de la nation ou du groupe; chaque groupe vivait à part d'une existence particulière; l'état social était l'état patriarcal, avec deux idées dominantes, l'éternité des âmes et l'amour de la nation, amour poussé jusqu'à ses dernières limites.

Tels, sans doute, étaient nos ancêtres. Guidés et gouvernés par leurs prêtres, ils adoraient les forces cachées de la nature, adressaient un culte aux sources, aux pierres, aux forêts. La peuplade entière s'unissait pour construire à un mort illustre une demeure éternelle, et sous la direction du sorcier s'élevait un tumulus géant, se dressait un menhir énorme.

Les hommes et les siècles ont passé, et c'est par ce tumulus, par ce menhir, que nous pouvons entrevoir aujourd'hui les origines de notre race.

L'Armorique est un des pays les plus riches en monuments mégalithiques, le Morbihan et le Finistère en comptent des milliers; et beaucoup ont été détruits, bien plus par la main des hommes que par les injures du temps.

Ces monuments sont de divers genres; ici c'est un bloc isolé planté verticalement en terre — plus loin, ce sont des pierres groupées en alignements ou en cercle, ailleurs d'énormes dalles posées sur des supports, ou des buttes de vase et de galets recouvrant une crypte artificielle. Les environs immédiats de Brest présentent

tous ces types : la presqu'île du Toulinguet a ses alignements ; onze rangées de pierres s'étendaient jadis de la pointe des Tas-de-Pois aux falaises qui dominent la baie de Camaret. Au sud de Morgat, se trouvent d'immenses enceintes. Les cantons de Saint-Renan et de Ploudalmézeau ont leurs menhirs gigantesques ; celui de Kervéatous, le plus haut des Gaules, et qui ne le cède qu'au géant tombé de Lokmariaker ; ceux de Kergadiou, de Kerenneur et de Saint-Gonvarch, à peine moins élevés.

La presqu'île Saint-Laurent, près d'Argenton, garde les vestiges d'un cromlech entourant une roche naturelle de forme bizarre ; la partie est de l'île Melon, montre les débris d'une véritable barrière de menhirs, l'un d'eux a cinq mètres de hauteur ; il en est de même à Molène. L'île Melon, l'île Sega, Kermorvan sont autant de sanctuaires, où tous les types de monuments devaient être représentés. Il existe encore deux dolmens à Melon, deux à Kermorvan, où se voient aussi des restes d'alignements⁽¹⁾ ; l'île de Béniguet conservait encore, en 1835⁽²⁾, trois allées couvertes, précédées, du côté du sud, par une double rangée de menhirs.

Un des monuments les plus remarquables est, sans contredit, celui de Kerivoret, qui se trouve à deux cents mètres à l'est de la route de l'Aber-Ildut à Porspoder. Il se compose d'un dolmen et d'un menhir placés de telle

(1) Des plans remontant au commencement du siècle indiquent un cromlech à l'ouest des dolmens.

(2) Note manuscrite sur l'île de Béniguet, par M. Hesse, commissaire de la marine (1835), communiquée par M. le capitaine Frixon.

sorte qu'à l'équinoxe le menhir cache le soleil levant à un observateur se tenant sous le dolmen ; peut-être nos ancêtres avaient-ils orienté ces pierres de la sorte, pour compter les saisons ou les années.

Les tumulus sont nombreux. Celui de Kermorvan est un des plus grandioses, la presqu'île de Crozon en renferme plusieurs ; l'un d'entre eux, d'après une légende, recouvre le tombeau du roi Grallon ; je voyais, il y a peu de jours, près du bourg de Plabennec, deux énormes buttes dont l'une, dit-on, contient un dolmen.

On a beaucoup discuté, depuis La Tour-d'Auvergne et Cambry, sur la destination des monuments mégalithiques ; l'imagination populaire, plus prompte à résoudre ce difficile problème, considère les immenses alignements du Morbihan comme des soldats lancés à la poursuite de saint Cornely et pétrifiés par celui-ci, au moment où la mer arrêtait sa marche fugitive.

Admirons, sans partager cette façon de voir, la solide instruction militaire de ces légionnaires immobilisés.

Dans l'état actuel de la science, le menhir isolé n'a pas encore livré son secret. Quelques charbons mêlés à des éclats de silex, ont été trouvés au pied de monuments de ce genre ; les hommes de cette époque lointaine s'arrêtaient parfois auprès de la pierre vénérée. Voilà tout ce que nous savons.

Mais les alignements, par leur orientation même, indiquent leur origine astronomique, et M. Le Rouzic (1) conservateur du Musée de Carnac, s'appuyant sur les recherches de MM. du Cleuziou et Gaillard, a pu dire

(1) Zacharie Le Rouzic : *Carnac et ses Monuments*.

avec raison : « Nous avons la certitude que ces champs de pierres avaient chacun leur destination. Au Ménec se célébraient les fêtes du solstice d'été ; à Kermario, les fêtes des équinoxes ; à Kerlescant, les fêtes du solstice d'hiver. »

Dans une reconnaissance, faite en 1895 avec M. le capitaine Grossin (1), nous avons pu constater que les monuments du canton de Porspoder étaient placés sur des lignes parallèles, orientées sensiblement est et ouest ; et que ces alignements se prolongeaient parfois sur des longueurs de 5 ou 6 kilomètres.

Quant aux barrières de menhirs et aux cromlèchs, ils formaient évidemment l'enceinte sacrée dont l'entrée était interdite à l'étranger et aux profanes.

En cas de danger, les faibles de la tribu y trouvaient un refuge ; blocs géants et guerriers farouches alternaient pour former la ligne de défense.

Les dolmens et les tumulus nous donnent des renseignements bien plus précieux en nous livrant les armes et les outils de ceux qui les habitèrent ou qui y furent ensevelis ; on y trouve parfois des ossements.

Les dolmens proprement dits n'ont jamais été enterrés ; le sol de la crypte artificielle a été fortement tassé, on y récolte parfois, à fleur de terre, des pointes de flèche ou des couteaux de silex : je vois volontiers dans ces monuments des temples primitifs, ou mieux encore l'abri mystérieux où se tenait le prêtre pour rendre les oracles ou la justice. Dans sa magistrale étude sur les Sanctuaires

(1) Capitaine Grossin : *Note sur l'Orientation des Mégalithes.*

de Karnak et de Locmariaker (1), M. de Paniagua s'occupe particulièrement du dolmen des Pierres plates ; il le qualifie de temple et fait ressortir combien tous les détails de la construction concouraient à assurer les secrets des machinations du vaticinateur.

Les tumulus représentent uniquement des monuments funéraires, et c'est dans leurs cellas que les archéologues ont fait les plus riches récoltes.

Croyant l'âme éternelle, les hommes de l'époque mégalithique plaçaient à côté du mort les objets précieux qu'il avait possédés pendant la vie qu'il venait de terminer ; ses haches polies, ses flèches, ses couteaux de silex, les poteries grossières dont il s'était servi, les bracelets, les colliers faits de pierres dures ou de dents d'animaux dont il avait aimé se parer. On groupait armes et bijoux en figures symboliques, puis chacun apportait sa pierre ; la crypte funéraire disparaissait bientôt sous un amoncellement de terre et de galets, et le mort pouvait dormir tranquille en attendant une existence future.

La science moderne a troublé ce repos, mais pas à la façon de l'avidé romain, violateur de sépulture ; elle n'a troublé ce repos que pour faire revivre, après bien des siècles, le souvenir de ces durs remueurs de pierres, et pour leur rendre la place à laquelle ils ont droit dans l'histoire et dans la mémoire de ceux qui sont descendus d'eux.

Parfois, sur les parois des grottes artificielles, les

(1) André de Paniagua : *Les Sanctuaires de Carnac et de Locmariaker.*

hommes des dolmens ont gravé les objets qui leur étaient d'un usage constant ou pour lesquels ils avaient une séculaire vénération. Des haches, des boucliers en creux ou en relief ornent les supports de la table des marchands du dolmen, des pierres plates, du tumulus de Renongard, en Plovan (1), souvent aussi des figures bizarres : serpents, croix, cercles concentriques semblent de lointains emblèmes religieux. Dans leur ardente croyance en l'éternité des âmes, ces peuples décoraient des mêmes symboles l'asile révérend du prêtre et la demeure à jamais close des ancêtres défunts.

Quelle antiquité pouvons-nous attribuer à ces monuments ; il est impossible de fixer un chiffre ; mais ce qui est hors de doute, c'est que, pendant une longue suite de siècles, les peuplades armoricaines primitives n'ont pas cessé de dresser des menhirs et d'édifier des dolmens.

Ils étaient, depuis des milliers d'années, établis dans les contrées où nous voyons encore leurs œuvres, quand vint de l'Orient un nouveau groupe d'envahisseurs « numériquement moins considérable, dit M. Bertrand, moins compact surtout, si nous nous en rapportons aux données de l'archéologie, corroborées par les données de l'histoire générale. » (2)

Les arrivants appartenaient au groupe aryen ; ils possédaient les secrets de la métallurgie et tous les éléments de civilisation assurant de rapides progrès vers de plus hautes destinées.

(1) Le tumulus dit « Tuchenn-Pol », commune de Plœmeur (Morbihan), fouillé par M. le commandant Le Pontois, présente une gravure remarquable de hache emmanchée.

(2) Al. Bertrand : *La Religion des Gaulois*, leçon d'ouverture.

Les populations mégalithiques, plus nombreuses que les envahisseurs, les absorbèrent en s'assimilant leur industrie et leur génie.

Ces tribus nouvelles tenaient au rameau celte, elles apportaient, avec le bronze, un corps de doctrines religieuses et cosmogoniques, mais l'influence des premiers occupants du pays resta considérable, par le fait même de leur nombre ; et de la fusion des religions et des races naquit, dans un groupement rapidement constitué, une idée religieuse moyenne que le rayonnement druidique allait bientôt illuminer.

Le métal remplace, pour les armes et les outils, la pierre dure polie à grand peine ; l'incinération remplace comme rite funéraire l'inhumation ; mais on continue à édifier des tumulus gigantesques, et peut-être devons-nous aux envahisseurs les merveilleux menhirs de Kergadiou et de Kerenneur dont le quasi polissage indique de puissants moyens d'action. Ces monuments sont peut-être un acte d'adhésion des nouveaux venus aux croyances de leurs devanciers.

Quand le mélange des deux races est effectué, la population de l'Armorique est définitivement constituée, d'autres groupes celtiques viendront encore ; ils ne feront qu'augmenter le nombre des habitants. Les incursions des Kymro-Belges, des Romains, des Franks, ne laisseront que peu ou point de traces, le druidisme lui-même, cette profonde révolution philosophique et morale, gardant pour les initiés l'intégrité de ses doctrines devra, pour ses relations avec le peuple, s'accommoder aux dogmes et superstitions séculaires.

L'industrie de la pierre polie a été prédominante dans

notre pays, plus longtemps, sans nul doute, que dans le reste de la Gaule; par contre, l'âge du bronze semble avoir eu une moindre durée; le fer a fait son apparition six ou sept cents ans avant notre ère. A l'époque de l'invasion, les marins vénètes travaillaient ce métal assez habilement pour en faire des chaînes de vaisseaux.

La science moderne n'a pu, jusqu'à présent, fixer, même d'une façon approchée, la durée de la période néolithique, cette durée étant d'ailleurs variable suivant la longitude des pays occupés.

Les premiers envahisseurs mirent peut-être des siècles à traverser les contrées qui s'étendent de l'Oural aux bords de l'Océan. Les uns se fixèrent dans le Jutland et la Scandinavie; d'autres poussant plus loin leur course vagabonde, descendirent vers les climats plus doux, et traversant les Alpes (où le col du Saint-Bernard porte un cromlech, trace de leur passage), s'établirent sur les plateaux des Causses, couverts encore aujourd'hui des monuments qu'ils y ont élevés (1).

En Auvergne, entre la chaîne des Dorez et celle des Dômes, le voyageur rencontre, auprès de dolmens et de menhirs, d'immenses groupements de cases, dont le nombre sur le seul versant nord du Puy de Combepeyret n'est pas inférieur à cinq ou six mille.

Plus au sud de la Gaule, j'ai vu sur les sommets qui entourent le massif du Canigou, des groupes de dolmens à 1,500 mètres d'altitude.

(1) M. de Paniagua fait très bien ressortir, dans son livre « Le peuple des Dolmens », l'existence d'une troisième migration (groupe numide), à laquelle nous devons les nombreux monuments mégalithiques de l'Algérie et de la Tunisie.

La Saintonge présente à côté de stations quaternaires, de nombreux monuments de pierre brute ; mais c'est dans la presqu'île Armoricaïne que les hommes qui dressèrent les mégalithes, ont laissé les témoignages les plus grandioses de leur prodigieuse activité.

Faut-il voir dans ces diverses stations les étapes successives du long voyage, ou bien ces régions ont-elles été simultanément occupées.

Je serais tenté de me ranger à cette dernière opinion, mais il est vraisemblable que nous ne connaissons jamais la vérité sur ce point. Ce qui est certain, c'est que toutes les îles de la côte Armoricaïne conservent encore des monuments mégalithiques, Belle-Ile, Houat, Hoëdic, Groix, les Glénans, Molène et l'archipel qui l'entoure, ont été occupés par la même race d'hommes qui vivait à Carnac et aux environs de Penmarch et de Porspoder. Sur le continent et dans les îles, l'architecture est la même.

Seul Ouessant n'a pas gardé de traces, car on ne peut compter comme tels le « jeu de boules des géants » et ce fabuleux temple de Saturne (1) dont la destruction, d'après les légendes locales, ne fut achevée qu'au siècle dernier.

Les découvertes fréquentes, au moment des basses mers d'équinoxe, d'énormes troncs de chênes enfouis dans nos plages, à Bertheaume et à Tréompan, de bouleaux dans la sablière d'Argenton, l'aspect des archipels qui entourent la côte bretonne d'une formidable ceinture

(1) Albert le Grand : *Vie des Saints de la Bretagne-Armorique*, notes.

de récifs, tout contribue à donner l'impression d'un continent qui s'effondre lentement, mais d'un mouvement ininterrompu.

Le souvenir de ces variations relatives du niveau moyen de l'Océan est resté vivace dans l'esprit des populations côtières ; la légende de la ruine d'Ys en est un témoignage.

Certains monuments mégalithiques de la Basse-Bretagne sont partiellement submergés à haute mer ; le cromlech de L'Orlenic, à l'entrée du Morbihan, est dans ce cas. A Saint-Pierre-Quiberon, les alignements du moulin se continuent bien au delà de la laisse des basses mers, et le pied du menhir de Donges, près de Saint-Nazaire, est baigné par le flot des marées d'équinoxe.

A une époque plus récente, nous savons par des documents des moins discutables que l'évêque de Jersey passait du continent dans son île sur une planche fournie, à titre de redevance, par un village voisin ; la légende affirme que le château de Trémazan était, lors de sa construction, à deux lieues du bord de la mer ; le cataclysme qui ruina la populeuse cité de Tréoultré-Pennmarch est un fait historique.

Il semble donc que la côte bretonne s'enfonce lentement, depuis les temps reculés où furent dressées les pierres de L'Orlenic et de Quiberon, et que ce mouvement se manifeste sur toute l'étendue de la presqu'île Armoricaïne.

L'action érosive de l'Océan ajoute ses puissants effets à ceux de l'oscillation séculaire ; depuis l'époque des dolmens, la surface habitable des îles et de la terre ferme n'a cessé de diminuer.

Par un de ces contrastes qui lui sont familiers, l'Océan, dont les assauts culbutent les falaises et nivellent les roches, a, sur certains points, accumulé des masses énormes de graviers et de galets.

Le dur granit s'effondre, mais, sur ses têtes découronnées, les sables s'amoncellent, chaque lame apporte et dépose sa charge, et c'est ainsi que se forment les isthmes comme celui de Penthievre, qui s'élevait pendant le long effondrement de la presqu'île rocheuse de Quiberon, jadis peut-être séparée du continent, bien qu'ayant une altitude supérieure. Les habitants emploient encore de nos jours le mot « grande terre » pour désigner les pays au nord de l'isthme ; les gens de Belle-Ile et de Groix ne s'expriment point autrement.

Les oscillations séculaires du sol ont été, depuis longtemps, constatées par les géologues ; M. l'ingénieur Lenthéric (1), s'appuyant sur les théories d'Elie de Beaumont, de Maury, de Suess, a dressé une carte des soulèvements et des effondrements. La Bretagne est indiquée dans cette dernière catégorie.

Il est encore un autre argument tiré de la configuration même de la côte. En bien des points j'ai pu constater que des directions d'alignements mégalithiques semblent se perdre dans l'Océan ; mais l'examen des cartes marines m'a fait voir que souvent, sur ces directions, se trouvait un plateau rocheux, découvrant à marée basse ou continuellement immergé. Ainsi, par exemple, l'alignement des deux petits menhirs est de Kermorvan passe exactement sur le haut fond d'Ar-Christian-Bras.

(1) Lenthéric : *L'homme devant les Alpes*.

N'est-il pas permis de penser qu'à l'époque lointaine où nos ancêtres dressaient leurs menhirs, ces plateaux, aujourd'hui submergés, s'élevaient bien au-dessus du niveau des hautes mers, et qu'ils portaient, eux aussi, des monuments renversés depuis par l'Océan qui monte toujours.

Si nous savions de quelle quantité s'effondre en un siècle la côte Armoricaïne, nous pourrions, en supposant constante la vitesse de ce mouvement, évaluer l'âge des monuments voisins de la mer.

Malheureusement cette étude n'a point encore été faite et les observations du grand Linné, sur la côte sud de la Suède, sont un fait presque unique dans les annales de la science.

La violence des courants, la continuelle agitation de l'Océan seraient encore des causes d'erreurs multiples et nous ne pouvons raisonner que sur de très grossières approximations.

Les mouvements d'oscillation observés jusqu'à nos jours, ne semblent point, dans les terrains rocheux, dépasser 30 ou 40 centimètres par siècle. S'il en est ainsi sur notre côte, le passage du Four, où certains dangers sont couverts aux basses mers de deux ou trois mètres d'eau seulement, n'existait pas il y a quinze ou vingt siècles ; toutes les îles de l'archipel de Molène faisaient partie de la terre ferme il y a 8 ou 10,000 ans.

D'après le même raisonnement et même en tenant compte de l'action des courants, Ouessant n'a été réuni au continent qu'à une époque bien plus reculée.

Faut-il attribuer à ce fait l'absence de tout monument mégalithique dans cette île ; les dresseurs de dolmens se

hasardaient-ils rarement dans leurs barques sur les flots toujours agités du détroit.

Pour les frères esquifs préhistoriques, le passage était plus terrible que le Fromveur actuel pour nos bateaux de pêche et les néolithiques n'abordaient sans doute l'île de la Terreur, que poussés par la tempête.

La ligne des fonds de 25 à 28 mètres enferme toutes les autres îles bretonnes, qui toutes portent encore des monuments de pierre brute ; n'est-il pas permis de penser que cette ligne formait le rivage quand nos aïeux étaient déjà établis dans le pays. L'hypothèse est séduisante, mais hélas ! trop vague et trop confuse ; heureux ceux qui dans les siècles futurs déchiffreront peut-être l'énigme dont nous avons à peine entrevu la solution.

Il est à peu près certain, toutefois, que les populations armoricaines avaient, dès l'époque néolithique, certaines connaissances en navigation. Les figures gravées sur les supports de dolmens dans les régions maritimes, et dans celles-là seulement, représentent, selon M. de Mortillet (1), des barques, et d'après des sculptures analogues relevées sur des dolmens suédois de construction plus récente, il est rationnel de se ranger à cette opinion.

Nos marins bretons ont là de fiers quartiers de noblesse ; les ancêtres parcouraient, il y a huit mille ans, cette mer contre laquelle les fils luttent encore chaque jour.

Et sans doute s'appuyant sur ces menhirs où nous nous appuyons, nos lointains aïeux ont souvent guetté, l'âme anxieuse, le retour des canots surpris par la tempête et, comme nous, ils ont pleuré de ne point les voir revenir.

(1) A. de Mortillet : *Revue de l'Ecole d'Anthropologie*.

Ainsi nous ressentons, aux mêmes lieux, les mêmes souffrances ; l'âme des aïeux s'unit obscurément à la nôtre dans les mêmes douleurs. Au bord de la mer, berceuse éternelle et trop souvent marâtre, sous l'abri de la pierre sacrée que frappe le vent du large, nous les sentons plus près de nous, ceux qui n'ont pas de nom dans l'histoire et qui pourtant revivent en nous.

Respectons donc comme un précieux héritage, comme un dépôt sacré, tout ce qui reste des hommes qui foulèrent avant nous cette terre de Bretagne, où nous passons à notre tour.

Ils y ont souffert, ils y ont vécu, ils sont nos pères, et rien de ce qui peut nous rapprocher d'eux ne doit nous laisser indifférents. « De ces monuments qu'ils élevèrent, a dit Jean Reynaud (1), nous sommes responsables, non seulement envers eux, mais envers les générations qui doivent nous suivre, et auxquelles ils ont été destinés par leurs auteurs, aussi bien qu'à nous-mêmes. »

La Bretagne Armoricaïne a conservé, plus que tout autre pays, de ces monuments témoins des âges lointains ; mais tout autour de nous, partout où se dressent des menhirs et des dolmens, dans les trois-quarts de la Gaule, en Irlande, en Ecosse, au pays de Galles, les peuples issus du mélange des deux races, celle dont les armes étaient de pierre polie, et celle qui importa le bronze semblent, après bien des siècles, reprendre conscience de leur puissante unité.

Par dessus les mers, les divers groupes mégalithiques

(1) Jean Reynaud : *L'Esprit de la Gaule* : sur les monuments celtiques.

celtisés, pour employer l'heureuse expression d'Henri Martin, se tendent la main. Cette année même, les représentants de tous ceux qui parlent encore l'antique langage, se réunirent dans l'enceinte sacrée de Cardiff.

L'unité de langue est un lien solide; plus puissante encore est l'unité de race, et tous ceux en qui revit le vieux sang des dresseurs de dolmens, Français du centre et de l'ouest, seront de cœur, sinon de parole, à ces assises solennelles du panceltisme, affirmant, comme les bardes affirmaient l'éternité des âmes, que l'âme celtique est bien vivante et qu'elle sort enfin de son trop long sommeil.

Les vainqueurs ont pu lui imposer silence pendant des siècles ; elle parle aujourd'hui et parle haut et ferme et je terminerai en disant, avec l'immortel auteur de *l'Esprit de la Gaule* : « Ils n'existaient plus pour nous, nos pères, tant nous les avons oubliés, mais nous étions toujours de leur race, et pour nous sentir attirés vers eux, il a suffi que nous fussions rendus à la liberté de nos natives inspirations (1).

DEVOIR.



(1) Jean Reynaud : *L'Esprit de la Gaule* : introduction,

UNE EXPLICATION DE LA PIERRE TOMBALE

DE L'ÉGLISE SAINT-LOUIS DE BREST

Xbre 1898.

I

Il a déjà été beaucoup parlé de ce remarquable monument. Pendant de nombreuses années, et sans doute pour le soustraire à un acte de vandalisme, il avait été retourné, avec une intention marquée, pour servir de dalle ; et, dans une dernière épreuve, il aurait été infailliblement mutilé par le marteau inconscient des ouvriers, chargés actuellement de la réparation de l'église Saint-Louis, sans la présence d'esprit et les soins du sacristain, M. Castel, qui mérite pour ce sauvetage les félicitations et la reconnaissance du public brestois, et tout particulièrement des archéologues et des historiens.

Plusieurs articles ont paru à ce sujet dans le journal *La Dépêche de Brest* qui, dans son numéro du 27 juillet 1898, a reproduit le rapport des architectes de notre arrondissement, concluant avec une *quasi-certitude* que nous nous trouvions en présence du tombeau de Gilles de Texue, capitaine de Brest de 1498 à 1508 ; car, de 1508 à 1514, époque de sa mort, nos documents historiques n'en font plus mention.

Le *Bulletin de la Société Archéologique du Finistère*, publié à Quimper, dans le compte rendu de la dernière séance (tome XXV, 7^e livraison, pp. 248 et suiv.), a adopté les conclusions du rapport de nos architectes, en déclarant également que ce sarcophage ne pouvait convenir qu'à Gilles de Texue.

Après des autorités de cette valeur, j'éprouve une certaine hésitation à venir soumettre mes réflexions personnelles ; mais, les doutes émis sur Gilles de Texue par notre docte confrère, M. Kernéis, dans le travail plein d'érudition qu'il a communiqué à notre Société Académique, dans la séance du 5 décembre courant, m'encourage à sortir du silence et à déclarer que je partage ses scrupules.

M. Kernéis défend sa thèse au point de vue historique. Je ne le suivrai pas sur ce terrain, où ma compétence ne saurait égaler la sienne ; je ne suis qu'un simple amateur, et comme tel je me bornerai, en me basant sur les notions les plus élémentaires de la science héraldique (jadis appelée *héroïque*), à rechercher la signification de la pierre tumulaire de l'église Saint-Louis et, ensuite, à lui appliquer *le nom qui lui conviendrait le mieux*.

Il est bien entendu que je ne prétends à aucune infailibilité, et que je m'estimerai satisfait si mes indications ont le mérite de lancer, sur une nouvelle voie, des chercheurs mieux initiés à ces secrets de l'art héraldique qui peuvent nous conduire à la lumière, à la vérité.

Voici la description de cette pierre tombale, telle que la donne M. le Président de la Société des Architectes de l'arrondissement de Brest, dans le procès-verbal du 27 juillet 1898 :

« La dalle est en Kersanton. La tête nue. Les cheveux
» sont longs. Le visage est rasé. Deux anges soutiennent
» un voile, sur lequel repose la tête. L'armure se com-
» pose d'un haubergeon dont les mailles apparaissent au
» cou et entre les tassettes. Les jambes sont recouvertes
» par les cuissards, avec genouillères articulées, et les
» grèves en deux pièces. La chaussure est celle dite :
» pieds d'ours, courte et large à l'extrémité. Sur la cui-
» rasse, une cotte d'armes rembourrée, courte, avec
» pèlerine. Un pli de cette cotte agrafé par un bouton
» forme la manche. Les mains sont jointes. Au côté
» droit de la figure sont posés, un casque du genre
» armet, et des gantelets articulés. Au côté gauche une
» épée, droite, large, très forte et de section losangée,
» soutenue par deux belières. Les pieds sont posés sur
» un lion, qui tient entre ses pattes de devant un écu
» retourné vers la tête du chevalier. Cet écu porte seu-
» lement un *chef*. Toute la sculpture est assez bien exé-
» cutée et, à part quelques cassures, dans un bel état de
» conservation. »

Pour rendre cette description encore plus exacte, ajoutons-y quelques détails qui ont sans doute passés inaperçus, ou mieux, que l'on a négligés comme insignifiants, et qui cependant peuvent avoir une grande importance pour faciliter la recherche de l'énigme qui se pose devant nous.

Ainsi, les cuissards sont forgés d'une seule pièce au lieu d'être à lamelles articulées comme on les portait à partir du XVI^e siècle ; l'*écu*, au lieu de former, comme d'habitude, un même plan, est *brisé* en deux plans, dont l'un contient le *champ*, et l'autre le *chef* ; en outre, cet

écu est rattaché au cou du lion par une courroie bouclée. L'attitude du lion couché est menaçante ; il montre des crocs terribles ; il est *lampassé* et formidablement *armé*. Toutes ces particularités doivent avoir leur valeur et pourront nous être utiles, comme nous le verrons dans la suite.

Nous voici donc en présence de ce monument. C'est le sphinx qu'il s'agit de faire parler ; mais, avant que de l'interroger et de lui arracher son secret, pénétrons-nous bien d'abord de cette pensée, que les sculpteurs du moyen âge aimaient à faire revivre dans la pierre les événements de leur temps ; que le granit entre leurs mains s'assouplissait pour s'adapter au mouvement de leur imagination ; qu'il en sortait des œuvres aussi vivantes que celles que livre de nos jours à notre étonnement le cinématographe ; et qu'ils étaient pleins d'ingéniosité pour donner une âme et un langage à cette pierre, si éloquente parfois, qu'elle a su inspirer à Victor Hugo les pages admirables qu'il consacre à la description de Notre-Dame de Paris. Nous allons essayer de nous initier un peu à ce langage merveilleux. Nulle part, je l'ai dit ailleurs, le granit ne parle mieux qu'en Bretagne. Partout il nous raconte l'histoire de nos vieux âges. Il est immuable ; que peuvent donc contre lui tous les documents écrits, si sujets à caution, et si éphémères ! Aussi n'a-t-il qu'à se montrer pour mettre à néant les vains efforts de la critique moderne contre nos traditions. Notre histoire est écrite sur le roc, sur le sol même de notre chère Armorique, et toutes les chicanes puériles de l'érudition contemporaine ne pourront en altérer la vérité. Les flots d'encre déchaînés par la critique se

briseront, comme ceux de la mer, contre notre falaise de Saint-Mathieu, parce que c'est sur ce promontoire que fut construite, au VI^e siècle, l'abbaye de Saint-Mathieu, et non au IX^e, comme on cherche à nous l'imposer. Autant ne tenir alors aucun compte de l'opuscule de Paulinus, et prétendre qu'il n'est qu'un tissu de faussetés, ce qui est toujours plus facile à dire qu'à prouver (1).

(1) La fondation de l'abbaye de Saint-Mathieu, que l'on essaye vainement de placer à la fin du IX^e siècle, restera la clef de voûte de notre histoire de Bretagne. La tradition orale est positive; conservée religieusement par les moines dans l'abbaye elle-même, D. Le Tort, abbé de Saint-Mathieu, qui écrivait, il y a bientôt deux siècles, nous l'a transmise et désigne saint Tanguy comme *premier abbé* de Saint-Mathieu. Or il est incontestable que saint Tanguy, contemporain de saint Pol Aurélien, vivait au VI^e siècle, et non dans le IX^e. — Voilà pour la tradition orale.

Pour la tradition écrite, il ne nous reste que quelques fragments de l'*Histoire de la Translation des Reliques de saint Mathieu*, par Paulinus; mais ils sont plus que suffisants, aux esprits impartiaux, pour assigner à cette translation une date bien antérieure au IX^e siècle, et comme elles ont eu lieu sous un roi Salomon, c'est donc que le roi Salomon du IX^e siècle n'a pas été, comme on veut nous le faire croire, le premier de son nom.

Le manuscrit de Paulinus contenait deux parties : l'Histoire de l'apport des Reliques en Bretagne, puis l'Histoire de leur enlèvement, *auquel il présida lui-même*, pour les soustraire à la fureur des Normands.

Qu'un jour ce précieux manuscrit soit retrouvé, ce qui n'aurait rien d'impossible, et l'échafaudage soi-disant scientifique élevé à grands frais d'érudition par la critique moderne, croulera comme un château de cartes, et n'en déplaie à nos savants, Salomon I^{er} et ses successeurs reprendront, comme par le passé, leur place dans notre histoire (a).

J. K.

(a) Voir *Bulletin Société Académique de Brest* (1891-1892). Tome XVII, pp. 147 et suivantes.

Cependant si nos artistes anciens excellaient dans l'art de faire parler la pierre, ils se gardaient bien d'enfreindre les règles établies dans une société fortement hiérarchisée, où chacun, très jaloux de son rang et de ses prérogatives, ne manquait pas, au besoin, de les défendre énergiquement. La question de prééminence, sur laquelle la noblesse se montrait surtout chatouilleuse, était maintenue par un code rigoureux et assignait au gentilhomme son rang, jusque même dans la tombe. Rien n'était abandonné au caprice ni à la fantaisie, comme de nos jours, où le règne triomphant de l'argent nous a jetés dans une confusion qui confine à l'anarchie.

Ainsi, nous dit un vieil auteur (1) : « Les anciens pour » éviter les abus établirent certaines règles pour la » construction des tombeaux des gentilshommes, *selon* » *leur qualité, et le différend genre de leur mort.* »

De là nécessairement deux questions : 1^o quelle était la qualité du gentilhomme dont le sarcophage nous occupe, et 2^o quel a été le genre de sa mort ?

Sa tombe va nous le révéler, et c'est pour n'avoir pas procédé avec méthode, et s'en être tenu à la seule inspection de l'écu et de l'armure, qu'on s'est trop hâté, selon moi, de donner une solution très contestable, comme on le verra.

Et, en effet, sur la qualité du gentilhomme, la *Science héroïque*, que nous venons de citer, nous enseigne que les *simples gentilshommes et chevaliers* « ne pouvoient » être représentés *avec leur cotte d'armes* si ce n'est

(1) *La Science héroïque*, par Marc de Vulson, p. 478, année 1644.

» qu'ils eussent perdu la vie dans un combat, bataille
» ou rencontre avec la personne ou au service de leur
» prince ; ou bien qu'ils fussent morts et enterrés dans
» *leur seigneurie*, et en ce cas pour donner à cognoistre
» qu'ils estoient morts dans leur lit, *en pleine paix*, ils
» estoient représentés avec leur *cotte d'armes desceinte*
» (ouverte), la teste découverte, sans casque, les yeux
» fermés et leurs pieds appuyés contre *le dos d'un*
» *levrier, sans aucune espée.* »

Ce qui précède suffit déjà pour nous démontrer que nous n'avons pas devant nous la tombe d'un simple écuyer, ni même d'un chevalier. Car, supposons Gilles de Texue mort à Brest, loin de sa seigneurie, puisqu'il était de la haute Bretagne, il aurait dû être représenté *sans cotte d'armes, et sans aucune espée*, puisque la tête nue et les mains jointes de notre chevalier attestent qu'il est mort dans son lit. Même dans le cas où Gilles de Texue serait mort dans sa seigneurie et *dans son lit*, il n'aurait eu droit, comme simple chevalier, qu'à sa cotte d'armes ; mais toujours *sans aucune espée*. En outre, comme il n'aurait pu mourir à Brest qu'en *pleine paix*, puisque l'histoire ne mentionne aucun fait de guerre dans notre localité, tant qu'il fut capitaine de Brest, ses pieds devraient reposer *sur un levrier*, et non pas sur un lion, car le lion était le symbole de la guerre.

Nous devons donc écarter les simples chevaliers étrangers. Ces emblèmes pourraient-ils s'appliquer à un simple chevalier de notre région ? Pas davantage, puisque notre pierre tombale ne s'accorde pas avec les deux cas qui pouvaient se présenter en temps de guerre, et qui sont ainsi définis par la *Science héroïque* :

1° « Ceux (les chevaliers qui mourroient en journée de
» bataille ou rencontre mortelle du *costé des victorieux*,
» doivent être figurés l'espée nue, *levée au poing*
» *dextre*, et leur écu au sénestre ; *le heaume en teste* que
» quelques-uns ont cru devoir être fermé, et la visière
» abattue, en signe qu'ils étoient morts en combattant
» contre leurs ennemis ; *ayant leur cotte d'armes ceinte*
» *sur leurs armes*, et au-dessous de leurs pieds *un lion*. »

Dans tout ce tableau, nous ne pouvons retenir en faveur de notre chevalier que le lion couché à ses pieds qui indique qu'il est mort en temps de guerre, non pas sur le champ de bataille puisqu'il a les mains jointes et la tête nue, mais dans son lit, probablement des suites d'une rencontre mortelle, et alors du côté des victorieux, autrement le lion couché à ses pieds eût été représenté *mort et terrassé*, comme va nous l'apprendre la *Science héroïque* :

2° « Ceux qui mourroient en rencontre de bataille *du*
» *costé des vaincus*, doivent être figurés *sans cotte*
» *d'armes*, *l'espée ceinte au costé dans le fourreau*, la
» visière levée et ouverte, les mains *jointes devant leur*
» *poitrine*, et leurs pieds appuyés contre le dos d'un lion
» *mort et terrassé*. »

Comparez cette image à notre pierre tumulaire. Elles ont de commun *l'espée ceinte au costé dans le fourreau*, et les *mains jointes devant leur poitrine*, mais aussitôt la cotte d'armes nous crie qu'elle ne peut appartenir à un simple chevalier, fût-il de notre localité, car, si on m'objecte que ce chevalier aurait pu périr du côté des victorieux et avoir droit à sa cotte d'armes, je répondrai qu'au lieu d'avoir *son épée au côté dans le fourreau*, il

devrait, en vertu du premier cas, la porter, *nue et levée au poing dextre*, ce qui n'est pas.

Que conclure de cet examen ? Que nous avons devant nous un homme d'armes, mort dans son lit, très probablement *des suites d'une rencontre mortelle, et du côté des victorieux*, comme l'indique l'attitude menaçante du lion couché à ses pieds, et que ce gentilhomme, ne pouvant être classé parmi les simples chevaliers, doit être nécessairement : un moult haut et puissant baron ou prince de Bretagne, car « eux seuls, nous dit encore » la *Science héroïque, en quelle part, et de quelle façon* » *qu'ils mourussent* estoient représentés sur leurs tombeaux, *beaux, revestus de leur cotte d'armes*, leur *escus*, timbre, » bourlet, couronne, *cimier*, supports, lambrequins, » ordres et devises au-dessus de leur effigie et tout à » l'entour de leurs tombeaux. »

Le sculpteur ne reproduisait pas toujours toutes ces pièces héraldiques ; il s'arrêtait aux principales, savoir : l'écu, le cimier, les supports, qui suffisaient à faire reconnaître son personnage, en les accompagnant au besoin des indices qui pouvaient en faciliter l'explication.

Ceci dit, et étant désormais certains que nous sommes devant un « moult haut et puissant baron de Bretagne », dont le nombre est assez restreint, il nous reste à rechercher son nom.

II

Les chevaliers se reconnaissaient à leurs armoiries ; étudions donc celles de notre mystérieux personnage. J'avoue qu'ici, nous allons retomber dans le champ des

hypothèses, mais elles ont une telle vraisemblance, et s'accordent si bien, non seulement avec les indications répandues sur la tombe, mais encore avec l'histoire, qu'il serait téméraire peut-être de considérer les explications qui vont suivre comme trop fantaisistes et par suite inacceptables.

Les spécialistes, archéologues ou hérauldistes, pourront les juger telles et se scandaliser d'une manière de blasonner, ingénieuse sans doute, mais qui sort des règles suivies. Cependant les artistes du moyen âge n'avaient pas toujours leurs scrupules et nous en ont laissé quelquefois la preuve. Chez eux, l'idée primait tout et la forme assujettie aux caprices de leur imagination, se livrait parfois à certains écarts, déroutant les conventions établies, mais qu'ils jugeaient sans importance, pourvu qu'on y retrouvât fidèlement la pensée qu'ils avaient à interpréter.

Ainsi, contre toute vérité historique, n'ont-ils pas, auprès de nous, dans la chapelle du Folgoët, affublé la statue du duc Jean V d'un manteau fleurdelysé au lieu de le parsemer d'hermines? N'est-ce pas là une hérésie hérauldique? Supposez que l'inscription s'efface et que cette statue, après avoir disparue, soit retrouvée un jour. Voyez-vous l'embarras des archéologues. — Il a le manteau fleurdelysé, c'est donc un roi de France, diront les uns. Mais non répondront d'autres, il porte une couronne ducale. Comment concilier la chose? Alors l'artiste interviendra : « C'est en effet un duc, mais je l'ai recouvert de » fleurs de lys parce que ce duc, comme l'indique » le livre de fondateur qu'il tient à la main, fit élever

» une chapelle magnifique en mémoire du *lys miraculeux* qui germa sur la tombe d'un pauvre fol nommé Salaün ; et, puisque c'est à cette fleur que nous devons ce beau monument, l'idée m'est venue naturellement d'en orner le manteau du duc qui avait su en rappeler si généreusement le souvenir, et devant cette explication, tous ceux qui ne s'en tiennent pas seulement à la lettre, admettront que ladite statue ne peut convenir qu'à Jean V, duc de Bretagne et fondateur de Notre-Dame du Folgoët. »

Faut-il encore un exemple de la licence que prenaient les sculpteurs ?

En voici un, tiré du dernier bulletin de la *Société archéologique de France* (1). On peut y voir dessiné le portail de la chapelle du Paradis, non loin de Pommerit-le-Vicomte, surmonté de l'écusson de la maison du Chastel sommé d'un heaume vu de face avec son cimier. Le cimier des Trémazan compte trois tours. Qu'a imaginé l'artiste, au lieu de les représenter, selon l'usage, sur un même plan, il a trouvé un motif d'embellissement pour le portail de sa chapelle, en superposant ces trois tours, pour en former une seule colonne qui achève heureusement l'ornementation de l'édifice. Nos héraldistes seraient mal fondés à prétendre que ce cimier gigantesque, *parce qu'il n'est pas reproduit textuellement*, n'est pas celui des du Chastel. Le sculpteur répondrait simplement : « Les trois tours y sont ; de quoi vous plaignez-vous, que vous importe le parti que j'en ai tiré pour rendre mon œuvre plus parfaite ? »

(1) Année 1896. LXIII session, page 308.

Je n'en finirais de citer de pareils exemples, et sans aller au loin, ici même à Brest, chacun peut avoir cette preuve du caprice des artistes. Arrêtez-vous au cimetière, devant le superbe monument de la famille de Kindelan. De chaque côté de la porte, dans le haut, est gravé l'écusson de la famille. Mais, sans doute pour flatter le regard par des lignes symétriques, tandis que dans le blason de droite, qui est l'authentique, toutes les pièces héraldiques qui le composent sont tournées à *senestre* ; dans celui de gauche, au contraire, elles sont dirigées à *dextre*. Qu'un jour, le premier écusson vienne à disparaître et qu'il ne reste que le second pour révéler l'origine du monument, et voilà nos pointilleux héraldistes bien perplexes. L'écusson de Kindelan ! diront-ils, mais c'est absolument le contraire, et par une passion exagérée de la règle et de la forme, ils s'égareront sur une fausse piste.

Hé bien, je suis convaincu que dans le monument qui nous occupe, l'ouvrier, en raison de certaines difficultés d'exécution qu'il avait à surmonter, a usé des mêmes licences, des mêmes artifices artistiques, tout comme en mathématiques on se sert de certains artifices de calculs que personne ne songe à blâmer pourvu que le résultat soit exact.

Ne soyons donc pas trop esclaves de la lettre, quand nous avons à interpréter les œuvres de nos ancêtres. L'âme celtique est surtout faite de mysticisme. Elle aime à se dissimuler sous les symboles et les légendes ; et voilà pourquoi son histoire met à la torture la critique contemporaine, tout imprégnée de positivisme, qui ne

sait pas faire grâce d'un point oublié sur un i (1) et qui poussant à l'excès ce rigorisme, finit, faute de ce point lumineux, par s'égarer dans les brouillards de notre histoire, et en altérer la vérité.

Cette digression m'a paru nécessaire pour mieux faire saisir les explications qui vont suivre. Revenons à notre pierre tombale. Voici d'abord l'*écu* que le lion tient entre ses pattes. N'est-il réellement composé, comme on l'a dit, que d'un *champ* et d'un *chef*? Dans ce cas, la pensée s'arrêterait à la Maison d'Avaugour, première baronnie de Bretagne éteinte dans les Penthievre, et qui portait « *d'argent au chef de gueules* ».

Cependant j'écarte cette solution à la suite de certaines remarques et des réflexions qu'elles m'ont suggérées.

En effet le *champ* et le *chef*, ainsi que je l'ai dit plus haut, ne sont pas dans le même plan, comme dans les *armes*

(1) En vérité, faute d'un point, elle vous contesterait que vous êtes le fils de votre père. Nos anciens scribes se moquaient bien des points et même des lettres. Ils écrivaient comme ils entendaient prononcer, et, si pour retrouver sous les vieux noms les noms modernes, on s'avisait d'appliquer méticuleusement les règles de la philologie, on risquerait quelquefois de dire savamment des bêtises. Aussi les auteurs du « *Nouveau Traité de Diplomatique* (a), » faisant dans leur préface allusion à ces chicanes puériles, ont-ils dit avec raison : « Ici c'est un sceau de travers ; là, un point qui man- » que à une bulle ; ici, une faute d'orthographe, là une lettre » mise pour une autre. Ces changements *ont beau être ordi- » naires dans les meilleurs manuscrits*, les plus hardis » dans leur critique ne sont pas ceux qui sont éclairés par » une plus grande connaissance des usages anciens. »

(a) *Nouveau Traité de Diplomatique*, par deux Religieux Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur. Publié à Paris en MDCCXXII (1762), chez Guillaume Desprez, rue Saint-Jacques. Préface XII.

pures sculptées. Il y a là une brisure en *deux plans* formant charnière, faite par l'artiste avec l'intention marquée de nous faire comprendre que c'est dans le *champ seul* que nous devons chercher les *armes pures* de la famille de notre chevalier, qui les aura *brisées d'un chef*, soit pour se distinguer de ses aînés ou d'une autre branche, soit encore que *ce chef* lui ait été octroyé par la faveur de son prince, en récompense de services éminents. En effet, quand les enfants étaient nombreux, ils faisaient servir le *chef de brisure*, nous dit la *Science Héroïque* (1). De même, le *chef*, nous apprend le *Traité du Blason* (2), pouvait signifier une marque de récompense pour grands services rendus au prince.

Si maintenant nous examinons le *champ* de l'écu, nous n'y trouvons absolument rien : ni hâchures, pour en révéler la couleur, ce qui prouve que le monument est antérieur à leur usage, ni pièces héraldiques ; et pourtant, il est présumable que le sculpteur n'a rien dû omettre de ce qui pouvait faire reconnaître son personnage.

Portant alors mes regards sur cette courroie bouclée qui rattache l'écusson au cou du lion, je suis conduit à me demander pourquoi cette courroie, qui ne serait qu'une superfétation, si, dans la pensée de l'artiste, elle n'avait sa raison d'être et une utilité certaine ? J'ai vu bien des lions sculptés soutenant des écussons ; j'en possède même un chez moi, portant entre ses griffes l'écu de Penmarc'h, mais aucun n'avait un lien semblable.

(1) page 73.

(2) *Traité du Blason*, par J.-B. Dupuy Demportes.

Leur force musculaire n'avait nul besoin de ce faible renfort pour soutenir le blason dont ils avaient la garde.

Il convient donc de chercher la signification de ce collier, et d'interroger le sculpteur, et à travers les siècles, je l'entends me dire : « Considérez le *champ de l'écu*, » comme il est petit ! (En effet, 10 centimètres à peine de » largeur disponible). J'aurais voulu y graver le lion qu'il » doit porter comme pièce héraldique ; mais, réduit à ces » proportions minuscules, qu'aurait-il représenté, il eut » été insignifiant. J'ai préféré en faire une belle pièce » d'ornement, qui ajouterait à la beauté de mon œuvre, » et alors, j'ai fait, comme on dit, d'une pierre deux » coups, en utilisant le lion couché aux pieds ; d'abord, » pour indiquer la *mort du côté des victorieux*, et ensuite » comme pièce héraldique devant aussi figurer *sur le » champ* ; et, voilà pourquoi, pour bien montrer que ce » lion appartient à l'écu, qu'il en est inséparable, je l'y » ai rattaché par cette courroie bouclée ; et pour mieux » confirmer la chose, voyez comme il est fortement *armé » et lampassé*, tel qu'il devrait figurer *sur le champ de » l'écu*, tandis que s'il n'avait dû que représenter le genre » de mort du chevalier, la règle m'imposait de représenter ce lion *mort-né*, c'est-à-dire *la gueule fermée et » les griffes rentrées*. »

Voilà comment j'ai compris l'artiste. D'autres l'entendront-ils de même, je n'en sais rien. Cependant je crois encore avoir simplifié le problème, puisqu'il nous suffira de rechercher parmi les hauts barons bretons, ceux qui portent pour *armes pures un lion armé et lampassé sur leur champ* ; et dans cette famille la branche, ou la personnalité qui a *brisé ses armes d'un chef*. Nous pouvons

peut-être circonscrire de plus en plus nos recherches, et acculer au pied du mur l'inconnu que nous poursuivons.

Evidemment le puissant seigneur couché sur cette pierre avait un *cimier*, et ce cimier nous devons le retrouver quelque part. L'artiste, bien certainement, n'a pas dû oublier cette pièce importante car : « Le *cimier*, » dit Dupuy Demportes dans son traité du blason, appartenait aux plus grands seigneurs et aux chefs de guerre ; l'usage n'en fut permis qu'aux généraux et aux principaux officiers. »

C'était, comme on le voit, le panache de l'époque, qui surmontait le casque, comme de nos jours les plumes le claquent de nos généraux ; et je doute que Gilles de Texue, simple capitaine, ait eu droit à cet emblème de la puissance et de l'autorité suprême. Ce cimier, nous le savons tous, était composé des figures les plus variées. Cherchons-le donc. Nous apercevons le casque posé au côté droit de l'image, et renversé, sans doute parce que l'épaisseur du bloc de granit n'a pas permis de le représenter dans sa hauteur, et à plus forte raison de le surmonter de son cimier. Où donc l'artiste a-t-il pu le placer ?

Le cimier dominant le casque, et par suite la tête, je suis naturellement conduit à penser que c'est dans son voisinage que je dois rechercher cet emblème, et alors les deux anges qui soutiennent le voile sur lequel elle repose, deviennent pour moi une révélation, et j'entends de nouveau la voix du sculpteur me dire : « Il m'était matériellement impossible d'orner le casque de son cimier, composé d'ailes (ou peut-être d'anges), et alors je me suis ingénié, comme je l'ai fait pour le lion, à

» tirer de ce cimier le meilleur parti pour embellir mon
» œuvre, et puisque ces ailes (ou ces anges) ornaient le
» casque, et par conséquent la tête du chevalier de son
» vivant, j'ai voulu qu'après sa mort ces symboles con-
» tinuassent à parer *son chef*, et ainsi s'expliquent les
» deux anges que vous voyez, soutenant sur un voile la
» tête du noble défunt et qui m'ont servi comme le lion
» à deux fins : à rappeler le cimier du chevalier, et à
» représenter les *anges de miséricorde*, dont on orne
» certaines tombes. »

La question se trouve maintenant extrêmement circonscrite puisqu'elle se limite à rechercher parmi les hauts barons qui ont pour *armes pures* un lion armé et lampassé sur un champ, ceux qui portent pour *cimier*, certainement *des ailes*, ou peut-être des anges, et le nombre. je crois, en est excessivement petit.

Je ne parle pas *des supports*. Ils sont éloquentement indiqués par le lion qui tient l'écusson entre ses pattes. Son attitude est menaçante, il montre des crocs terribles, et, en tournant l'écu vers la tête du chevalier, il semble lui dire : « Dors en paix ton dernier sommeil, ton blason » entre mes griffes puissantes sera toujours vigoureusement soutenu et vaillamment défendu. »

Que conclure de l'ensemble de cette analyse ?

Nous pouvons la résumer dans une simple formule qui, à mon sens, sera l'expression de la vérité, et je terminerai en disant : « Toutes les pièces répandues sur cette » pierre tombale, et *leur disposition*, nous révèlent :
» 1^o que nous sommes, *très certainement*, en présence
» d'un *moult haut et puissant baron ou prince de Bretagne* ;

» 2° Qu'il est mort dans son lit, des suites d'une ren-
» contre mortelle et du côté des victorieux ;

3° Que les *armes pures* de sa maison portent sur *un*
» *champ* un lion *armé* et *lampassé*, mais que ces armes
» ont été brisées *d'un chef*, peut-être par un cadet ;

» 4° Que le casque avait pour cimier *des ailes*, ou
» peut-être des anges ;

» 5° Que l'armure et les cheveux longs conviennent
» mieux au XIV^e siècle qu'au XVI^e siècle ; le XV^e siècle
» devant être négligé puisqu'on y portait les cheveux
» courts. »

Et maintenant, quel peut être le grand seigneur du
XIV^e siècle qui repose sur cette tombe, et remplissant les
conditions qui précèdent ?

II

Dans les grandes maisons de Bretagne, je trouve bien
les Clisson, qui ont *des ailes* (1) pour cimier et pour *armes*
pures, un lion sur un champ, blasonnant : *de gueules au*
lion d'argent armé et lampassé, ce qui cadre avec notre
formule. Je suis donc amené à me demander : ne serait-ce
pas un Clisson ? Mais un personnage d'une maison aussi
illustre n'aurait pu mourir à Brest sans laisser trace dans
l'Histoire ; interrogeons donc l'Histoire. J'ouvre Frois-
sard (2), un écrivain contemporain du XIV^e siècle, et j'y

(1) Voyez *Dom Morice*, t. II, planche X. Et encore *Encyclo-
pédie*, recueil de planches sur les sciences et les arts libé-
raux. Armurier, planche II, figure 4 (cimier de Clisson).

(2) *Froissard*, par J.-A.-C. Buchon, tome I^{er}, p. 129, 1837.

trouve un récit intéressant trop notre localité pour ne pas le reproduire ici.

Le Comte de Monfort, accompagné d'Hervé de Léon, arrive devant le château de Brest, défendu par Garnier de Clisson, cousin au duc, cousin (1) à Messire Olivier de Clisson, un noble chevalier, et un des plus hauts barons de Bretagne, nous dit Froissard, puis il continue ainsi :

« Le lendemain, quand il eût ouï messe (Montfort), il
» commanda que tous fussent armés, et fit assaillir le
» château qui moult étoit fort et bien pourvu et appa-
» reillé pour lui défendre ; et Messire Garnier de Clisson,
» qui preux étoit, sage et hardi, fit aussitôt toutes ses
» gens armer qui bien étoient trois cents armures de fer,
» et bien combattants, et fit chacun aller à sa défense,
» là où il les avoit ordonnés et établis, et en prit environ
» quarante des plus hardis, et s'en vint hors du château,
» jusque aux barrières pour les défendre s'il put, quand
» il vit venir les assaillants tous embataillés. A ce pre-
» mier assaut eût très grand butin, et très durement trait
» et lance, et tout plein de morts et de navrés de ceux
» de dehors ; et y fit ledit chevalier tant de beaux faits
» d'armes que on le devoit bien tenir pour preux. Mais
» au dernier il y survint si grand foison des assaillans,
» et si les semonnait le Comte si aprement, que chacun
» s'efforçoit et penoit d'assaillir, et mettoit en aventure,
» si que au dernier, les barrières furent gagnées, et con-
» vint les derniers retraire vers la forteresse à grand
» meschef, car les assaillants se fêrèrent entre eux, et

(1) P. de Courcy dans son nobiliaire le dit frère. Lequel ?
raison ?

» en tuèrent aucuns, et le chevalier qui y faisoit mer-
» veilles d'armes, les rescouait ce qu'il pouvoit, et les
» mettoit à saueté dedans la maïtre porte.

» Quand ceux qui étoient sur la porte virent le grand
» meschef, ils eurent paour de perdre le château, si lais-
» soient avaler le grand rastel, et encloïrent le chevalier
» dehors, et aucuns de ses compagnons qui se combat-
» toient fort à ceux du dehors. Là fût le bon chevalier à
» grand meschef et durement navré en plusieurs lieux,
» et ses compagnons qui hors étoient forclos, presque
» tous morts, ni oncques ne se voulût rendre prisonnier
» pour requête qu'on luy fit.

» Quand ceux du châtel virent le grand meschef là où
» le chevalier étoit, et comment il se défendoit, ils s'ef-
» forcèrent de traire et de jeter de grosses pierres à faix,
» tant qu'ils firent les assaillants traire arrière et resas-
» cèrent sus un peu le rastel, par quoi le chevalier entra
» dedans la porte durement blessé et nâvré en plusieurs
» lieux, et aucuns de ses compagnons qui demeurés avec
» luy étoient, tous nâvrés aussi, et les assaillants se
» retirèrent en arrière à leurs logis, durement travaillés,
» et les aucuns blessés et nâvrés, et le Comte de Mont-
» fort durement courroucé de ce que le chevalier étoit
» échappé.

» Le lendemain, il fit faire et appareiller instruments
» et engins pour plus fort assaillir le château, et bien dit
» qu'il ne s'en partiroit pour bien ni pour mal, s'il ne
» l'auroit à sa volonté. Au tiers jour après, il entendit
» par une espie, que le bon chevalier Garnier de Clisson
» étoit trépassé des plaies et des blessures qu'il avoit
» reçues en soi défendant, si comme voir étoit, dont ce
» fût pitié et dommage. »

Ce récit ne peut-il pas s'adapter aux conclusions que nous avons tirées de l'examen de notre pierre tombale ? Garnier de Clisson, comme un des plus hauts barons de Bretagne « *n'importe en quelle part, et de quelle façon il » fût mort* » avait incontestablement droit à *sa cotte d'armes, à son épée*, et à tous les emblèmes qui figurent sur la tombe de l'église Saint-Louis. N'est-il pas mort aussi *dans son lit des suites d'une rencontre mortelle et du côté des victorieux*, puisque Montfort, obligé de rentrer dans son camp, après ce premier engagement, ne s'empara de Brest qu'après le décès de Clisson ?

Si on me dit que Montfort, maître de Brest, n'aurait pas toléré qu'on élevât pareil monument à son ennemi, il m'est facile de répondre qu'il a pu être érigé longtemps après Montfort, quand les haines de partis s'étaient assoupies ou éteintes, et qu'au surplus, dans ces temps chevaleresques, on aimait à rendre hommage à la vaillance, fût-elle du côté des adversaires.

Peut-être trouvera-t-on que ce tombeau pourrait aussi bien convenir à un prince de Léon puisqu'ils blasonnaient : *d'or au lion de sable*, mais outre que l'Histoire ne mentionne aucun seigneur de cette maison tué dans ces temps à Brest, le *lion mort-né* qui figure sur leur écusson nous force à rejeter cette hypothèse.

Je m'en tiens donc à Garnier de Clisson, tué sous le château de Brest en 1341, et maintenant, si d'autres trouvent une explication plus vraisemblable que la mienne de notre pierre tombale, je suis prêt à m'incliner pourvu qu'il ne soit plus question de Gilles de Texue, dont on ignore, dans notre région, la destinée de 1508 à 1514, époque de sa mort. Où ? Tant que ce premier point

Sur le mur se déploie un large éventail peint,
Des livres sont rangés dans un casier de chêne
Et sur le piano, Beethoven et Chopin
Sont demeurés ouverts pour l'étude prochaine.

Je ne t'ai jamais vue, idéale maison :
Le vieux mur est trop haut, la porte trop petite !
Mais comme le soleil baisse vers l'horizon,
Sous l'arceau du portail je m'arrête et j'hésite...

— Non, je n'entrerai pas ! le calme paradis
Dont mon rêve te fit la consolante image
A reposé mon âme errante, et je me dis
Qu'il me rendra meilleur le reste du voyage.

Je ne veux point aller vers ta réalité :
Peut-être abrites-tu, laide et sans harmonie,
Des hommes sans esprit, des femmes sans beauté,
L'orgueil, la vanité, la sottise infinie !...

Adieu !... je te bénis, vieux mur dont l'épaisseur
Cache aux yeux du passant la maison solitaire !
L'inaccessible rêve est toujours le meilleur,
Et le plus grand bonheur celui que l'on espère.

J. PERDRIEL-VAISSIÈRE.

LE CHEVALIER LE MOYNE D'IBERVILLE

1661-1704

Pierre Le Moyne d'Iberville, continuateur de l'entreprise de Cavelier de la Salle pour la découverte par mer de l'embouchure du Mississipi, naquit en 1661 à Ville-Marie, plus tard Mont-Royal, aujourd'hui Montréal.

Son père, époux de Judith Duchesne, était originaire de la paroisse Saint-Jacques, de Dieppe; il se nommait Charles Le Moyne et reçut ultérieurement des lettres d'anoblissement.

Charles Le Moyne, né en 1626, à Dieppe, et Jacques, son frère, âgé de dix-sept ans, partirent en 1640 pour le Canada, accompagnés de leur oncle, le sieur Duchesne, soldat dans les troupes du Roy. Ce dernier tenait un hôtel sur la paroisse Saint-Jacques, près la mer, et recevait comme clients ordinaires les marins qui s'embarquaient pour l'Amérique. Ils furent rejoints par leurs sœurs Jeanne et Marie (1).

Charles se mit au service des Jésuites explorateurs au pays des Hurons; il leur devint promptement un utile auxiliaire. Sa connaissance de la langue des indigènes le fit choisir, en 1646, en qualité d'interprète par Charles-Jacques Huault de Montmagny, successeur de Cham-

(1) *Histoire du Chevalier d'Iberville*. Montréal, 1890.

plain, décédé le 25 décembre 1635. Il était chevalier de l'ordre de Saint-Ian de Jérusalem, lieutenant pour le Roy en toute l'estendue du fleuve Saint-Laurent, de la Nouvelle France, aux appointements de 3.000 livres par an (1). De Montmagny envoya Le Moyne à Montréal où s'élevait, depuis 1642, le fort Richelieu, commandé par Paul de Chaumedei ou Chomedei de Maisonneuve.

Duchesne fut dirigé sur les *Trois-Rivières*, pour y remplir le poste d'interprète.

En 1660, Charles Le Moyne fut nommé commandant de la milice et, dans cette situation, il rendit de nouveaux services à la colonie naissante. Il était désigné, par les indigènes, sous le nom d'*Akaoussen* — la perdrix — eu égard à son agilité.

Le Roy récompensa ses services en l'anoblissant :

« Désirant favoriser notre cher Charles Le Moyne, sieur de Longueil (2), pour ses belles actions ; de notre pleine puissance, nous avons, par les présentes, signées de notre main, anobli, anoblissons et décorons du titre de noblesse, le dit Charles Le Moyne, ainsi que sa femme et ses enfants nés ou à naître. » (1668).

Jacques Le Moyne eut plusieurs enfants, entre autres Jean, Pierre et Paul.

Jeanne devint l'épouse de Jacques Le Ber, marchand à Montréal.

(1) *Collection de Documents relatifs à l'histoire de la Nouvelle France*. Québec, 1883, t. 1, p. 120. Arriva à Québec au mois de septembre 1629, gouverna la colonie après Marc-Antoine Bras de Fer, sieur de Chateaufort. M. de Montigny repassa en France en 1648. D'Ailleboust lui succéda (p. 249). Ailleboust de Musseaux, son neveu.

(2) *Terre aux environs de Dieppe*.

Charles Le Moyne, sieur de Longueuil, épousa, le 28 mai 1654, à Ville-Marie, Catherine Preniot, de la paroisse de Gonnerville, diocèse de Rouen (1).

Treize enfants naquirent de cette union :

1650 (2), Charles de Longueuil, lieutenant au Canada en 1637, capitaine en 1691, garde de la marine en 1693, capitaine, par commission, en 1694, chevalier de Saint-Louis, le 3 juillet 1703, lieutenant de Roy à Montréal, en 1705, gouverneur des *Trois-Rivières*, en 1720, gouverneur de Montréal, en 1724, décédé en cette ville, en 1729; fut baron et était appelé *L'Aloyette* par les indigènes (3).

1659 Jacques de Sainte-Hélène (4). Il vint en France servir dans la compagnie des gardes de la marine et fut tué au siège de Québec, en octobre 1690 (5).

(1) *Mémoires de Bouguinville*, etc., 1757; *Revue Maritime et Coloniale*, 1861, p. 596, en note.

(2) *Histoire du Chevalier d'Iberville*. Montréal, 1890, p. 32. Il y a lieu de lire très vraisemblablement 1656. L'édition de Montréal contient une autre erreur : Histoire du chevalier d'Iberville 1663 à 1703. Puisque l'année de la naissance de Pierre est 1661, indiquée à la page 32, il faut lire en tête de l'ouvrage : 1661-1703.

(3) Mazas. *Histoire de l'Ordre de Saint-Louis*, t. II, p. 107.

(4) C'était le nom donné par Champlain à une île en l'honneur de sa femme, Hélène Boullay, fille de Nicolas, secrétaire de la chambre du Roy, décédée à Meaux, en 1654 : en religion sœur Saint-Augustin. *Collection de Documents sur la Nouvelle France*, t. I, p. 247. — En face de la ville, M. Le Moyne reçut l'île de Sainte-Hélène et la rive de Longueuil. *Histoire du Chevalier d'Iberville*. Montréal, 1890, p. 50; il y fit élever un château considérable, p. 70.

(5) Léon Guérin. *Navigateurs français*, p. 401.

1661 Pierre d'Iberville, baptisé le 20 juillet, objet de la présente notice.

1663 Paul de Maricourt, garde de la marine. Il fut brûlé en 1704 par les Iroquois, dans une maison, avec quarante Français.

1668 Joseph de Sérigny, né à Ville-Marie, le 28 juillet, garde de la marine le 12 mai 1686. Employé dans le service des galères à Marseille et chargé de l'instruction d'un certain nombre d'Iroquois, jusqu'au moment du départ de ces indigènes pour Rochefort, où De Sérigny les conduisit.

Dans l'*Histoire générale de la Nouvelle France*, par Charlevoix, tome 1, page 529, on lit : « M. Dénonville avait même écrit en cour pour solliciter le rappel des Iroquois détenus à Marseille, et il avait prié le Ministre de les envoyer chercher par Sérigny, un des fils du sieur Le Moyne, et qui était *cadet* (1) à Rochefort. Ce jeune homme parlait fort bien la langue des sauvages, dont il était aimé, et le gouverneur général était persuadé qu'il traiterait beaucoup mieux ces prisonniers, que n'avaient fait ceux qui les avaient conduits en France. » (2). Voici dans quelles conditions ces Iroquois vinrent en France : Dans une lettre adressée par le Roy à M. de La Barre, gouverneur général en Canada, on trouve cette explication :

(1) Le 22 juin 1682, le Roy créa six compagnies de cadets dont le dépôt général était à Indret. On les répartit dans les places de guerre et, en même temps, S. M. établit trois compagnies de gentilshommes, gardes de la marine à Toulon, à Rochefort et à Brest. Jal, *Glossaire nautique*, p. 378, col. 1, et 770, col. 1.

(2) Charlevoix. *Histoire générale de la Nouvelle France*, t. 1, p. 529.

« Comme il importe au bien de mon service de diminuer, autant qu'il se pourra, le nombre des Iroquois, et que d'ailleurs ces sauvages, qui sont forts et robustes, serviront utilement sur mes galères, je veux que vous fassiez tout ce qui sera possible pour en faire un grand nombre de prisonniers de guerre et que vous les fassiez passer en France. » (1).

Le 21 novembre 1689, on faisait extraire des galères de Marseille vingt et un de ces Iroquois pour être menés à Rochefort, sous la conduite du chevalier de Beaumont (2).

De Sérigny fut nommé enseigne de vaisseau le 1^{er} janvier 1692, lieutenant de vaisseau le 1^{er} juin 1696, chevalier de Saint-Louis le 20 juin 1718, commandant général pour la mer à la Louisiane en 1719, capitaine de vaisseau le 1^{er} février 1720, gouverneur pour le Roy de la ville de Rochefort (édit d'août 1723) (3). Il mourut en cette ville le 12 septembre 1734 (4). Il était époux de Marthe-Elisabeth Héron (5).

(1) *Charlevoix*, t. 1, p. 494.

(2) Liste nominative. *Documents relatifs à l'histoire de la Nouvelle France*, t. 1, p. 454.

(3) Viaud. *Histoire de Rochefort*, t. 1, p. 319.

(4) Mazas. *Histoire de l'Ordre de Saint-Louis*, t. II, p. 117. A la page 291 du tome I, Mazas mentionne un capitaine de vaisseau, du nom de Sérigny, fait capitaine de vaisseau en 1715. L'*Annuaire Malassis*, Brest, MDCCXXII, ne donne qu'un seul officier de ce nom; il était lieutenant de vaisseau; enfin, en regard du nom de Sérigny, à la promotion du 27 juin 1718, se trouve la mention : vingt-sept ans de services. — Mazas, t. II, p. 117, ce qui fournit, comme date d'entrée au service, 1681 et non 1686, comme l'indiquent Malassis et Mazas.

(5) Agent de la C^{ie} de l'Acadie 1688. *Documents sur la Nou-*

1669 François de Bienville, mort d'un coup de fusil tiré par les Onneyouths à l'attaque d'une maison abandonnée et dans laquelle il s'était retranché avec ses troupes, 1691.

1670 Anonyme (1).

1673 Catherine-Jeanne, épousa, en 1694, Pierre Payen de Noyan, capitaine de milice, originaire d'Avranches.

1676 Louis de Chateauguay, tué au fort Nelson, en 1686 (2).

1678 Marie-Anne, mariée, en 1699, à La Chassaigne, gouverneur des *Trois-Rivières* (3).

1680 Jean-Baptiste de Bienville, garde de la marine, lieutenant pour le Roy de la colonie de la Louisiane,

velle France, p. 444. Fiefs concédés aux premiers habitants de Montréal. M. Dupuy : L'île du Héron. *Le Chevalier d'Iberville*, p. 50. — Catherine-Elisabeth, fille de Sérigny et de la demoiselle Héron, devint l'épouse de Philippe Rigaud, comte de Vaudreuil (*Moréri*, vol. 2. s, p. 206). Mousquetaire, commandant des troupes en Canada en 1687, Rigaud fut nommé capitaine de vaisseau et gouverneur de Montréal en 1694, puis général (gouverneur général). *Annuaire Malassis*, p. 12 ; il fut nommé commandant surnuméraire de Saint-Louis en 1715. Il administra la colonie jusqu'en 1725. *Gloires Maritimes*, Levot, p. 533, ses services, *Mazas*, t. II, p. 105.

(1) Ondoyé et non baptisé. C'est vraisemblablement celui dont il est question dans la lettre adressée au Ministre par d'Iberville, datée du Cap Français, le 24 novembre 1701. *Découvertes*, etc., Margry, t. IV, p. 502, § 4.

M. Vincent, que j'ai eu le plaisir de passer icy dans la traversée, m'a desbauché un de mes frères et l'a engagé à rester icy, etc... C'est le seul de tous mes frères qui n'a pas pris le parti de la guerre.

(2) *Lettres édifiantes et curieuses des Missions étrangères*, t. IV, p. 14. Récit du P. Marest.

(3) *Charlevoix*, t. II, p. 59.

4 octobre 1716, dont la capitale fut nommée par lui *Nouvelle Orléans*, en l'honneur du duc d'Orléans, régent de France, 1717; chevalier de Saint-Louis le 20 octobre 1717.

La Compagnie d'Occident le nomma commandant général pour la terre et de Sérigny pour la mer (1), démissionnaire en 1726 (2); rétabli en 1733 (3); retiré, sur sa demande, en 1742, avec la commission de capitaine de vaisseau et 1,800 livres d'appointements (4). De Bienville est un homme estimé parmi les sauvages (5).

1681 Gabriel d'Assigny (6), garde de la marine, 1705; expectative de lieutenant en Canada, 1712; lieutenant, 1713; capitaine, 1719; major à Montréal, 1733; lieutenant de Roy aux *Trois-Rivières*, 1743; gouverneur de Montréal, mort le 17 janvier 1755 (7).

1681 Antoine de Chateauguay, tué en 1694, à la rivière Bourbon, baie d'Hudson (8).

(1) *Charlevoix*, t. II, p. 433.

(2) *Charlevoix*, t. II, p. 462.

(3) *Charlevoix*, t. II, p. 501.

(4) Mazas. *Histoire de l'Ordre de Saint-Louis*, t. II, p. 115. *Histoire du Chevalier d'Iberville*. Montréal, 1890, p. 280. Rivière, *La Marine française*, etc., p. 51.

(5) *Le Père Laval*, p. 99.

(6) Baron de Longueuil d'Assigny. — Charles de Longueuil et d'Auteuil, proposés par d'Iberville pour entrer dans la compagnie des gardes de la marine en 1703. *Découvertes*, etc., Margry, t. IV, pp. 625 et 627. Longueuil d'Adoncourt fils, garde de la marine, 1706, pourvu d'une expectative d'enseigne en Canada, en 1712, enseigne en pied, en 1715, tué dans la guerre des Renards. Mazas, t. II, p. 133.

(7) Mazas, t. II, p. 133.

(8) *Histoire du Chevalier d'Iberville*. Montréal, p. 133. — Le Moyne de Chateaugay, garde de la marine, 1690; enseigne,

Charles Le Moyne, leur père, mourut en 1686 ; on donnait à sa femme le nom de la *Mère des Machabés*.

Dans le récit de la vie du chevalier d'Iberville, objet principal de cette étude, nous verrons apparaître les divers frères

PIERRE LE MOYNE D'IBERVILLE

Il fut baptisé le 20 juillet 1661 (1), et tenu sur les fonts baptismaux par Jean Crevier (2), au nom de Pierre Boucher, demeurant au Cap, près les *Trois-Rivières* (3) et par sa tante Jeanne, épouse Le Ber.

En l'année 1686, les trois gardes de la marine, Jacques de Sainte-Hélène, Pierre d'Iberville, Paul de Maricourt et leur frère, Louis de Chateauguay, faisaient partie d'une colonne expéditionnaire, organisée aux frais de la

1703 ; capitaine à la Louisiane, la même année ; commandant des troupes du Roy ; passé avec permission au service de la *Compagnie de la Louisiane*, 1717 ; 2^e lieutenant de Roy, 1718 ; chevalier de Saint-Louis, 1720 ; lieutenant de Roy, 1726 ; lieutenant de Roy au fort Saint-Pierre, 1727 ; gouverneur de Cayenne, 1737 ; gouverneur de l'Ile Royale, 1745 ; décédé à Rochefort en 1747. *Mazas*, t. II, pp. 123 et 124. *Découvertes*, etc., Margry, t. IV, p. 633.

(1) *Hochelaga*, puis *Ville-Marie* et *Mont-Royal* par Jacques Cartier, aujourd'hui *Montréal*. — Cette ville a été nommée *Ville-Marie* par ses fondateurs ; mais ce nom n'a pu passer à l'usage ordinaire ; il n'a lieu que dans les actes publics et parmi les *seigneurs*, qui en sont fort jaloux (MM. du séminaire de Saint-Sulpice). Bellin, *Journal Historique d'un voyage dans l'Amérique. Charlevoix*, t. III, p. 137.

(2) Crevier, seigneur de Saint-François, dans la baie de Saint-Pierre.

(3) Il devint gouverneur des *Trois-Rivières*.

société de marchands de Québec, connue sous le nom de la *Compagnie du Nord*. Elle avait obtenu le concours des troupes royales nécessaires. Ce fut le marquis de Denonville (1) qui les lui accorda. Colonel de dragons, gouverneur général du Canada depuis 1684, il avait remplacé M. de La Barre que le Roy avait dû rappeler en raison de son grand âge (2).

M. Denonville accorda cent hommes et un officier pour les commander. Ce fut le chevalier de Troyes (3), officier au régiment de Carignan-Salières (4). Cette troupe se décomposait comme suit : trente soldats, sous le commandement de M. de Catalogne, et soixante-dix Canadiens, sous les ordres de M. Le Noir (Rolland).

Ils quittèrent Montréal le 2 mars 1686, et arrivèrent à la baie d'Hudson le 21 juin.

(1) *Comptes des Bâtiments du Roy*, t. III, col. 14. — 31 août 1688 : de luy (le sieur de Bartillat) 2,013 livres 6 sols 1 denier pour délivrer au sieur Delorme, marchand à la Rochelle, pour faire tenir au sieur marquis de Denonville, gouverneur de Québec, pour son remboursement de la dépense par luy faite à la découverte des carrières de marbre et de porphyre dans le fleuve Saint-Laurens, les isles Saint-Pierre, cap Breton et l'isle Persée, et 16 livres 14 sols 6 deniers de taxations, 2,030 livres 6 sols 7 deniers.

(2) *Charlevoix*, t. I, p. 496. Nommé sous-gouverneur des enfants de France en 1689, et remplacé par le comte de Frontenac, p. 552.

(3) Commandant, en 1687, le port de Niagara, avec cent hommes; périt avec la garnison entière..... On attribua ce malheur à l'air du pays. Il y a cependant de l'apparence qu'il fut uniquement causé par les vivres qui étaient gâtés. *Charlevoix*, t. I, p. 518.

(4) Nouvellement arrivé de Hongrie, 1665, où il s'était fort distingué dans la guerre contre les Turcs, et qui était destiné à faire la guerre aux Iroquois. *Charlevoix*, t. I, p. 381.

« Et l'on entra dans le fort tambours battants et enseignes déployées le 26 juillet, le propre jour de sainte Anne, c'est-à-dire de la sainte qu'on avait prise pour patronne du voyage et de l'expédition. » (1).

« Voilà, dit le P. Silguy (2), aumônier de l'expédition, à Mgr de Saint-Vallier, le coup d'essai de nos Canadiens, sous la sage conduite du brave M. de Troyes et de Messieurs de Sainte-Hélène et d'Iberville, ses lieutenants. »

De Maricourt fut nommé gouverneur du fort; d'Iberville prit la mer à la poursuite des bâtiments anglais; quant à Louis de Chateauguay, il mourut des suites de ses blessures (3).

D'Iberville, avec les deux bâtiments dont il disposait, s'empara d'un vaisseau anglais, le bonda de pelleteries emmagasinées au fort, et entra en triomphateur à Montréal, où son frère Charles, baron de Longueuil, représentait les sauvages près le gouvernement.

D'Iberville (4) était de retour à la baie d'Hudson en 1688, au mois d'octobre. Il avait été contraint de s'y représenter par suite de l'apparition des Anglais avec de nouvelles forces.

Dans l'intervalle, Laferté, son lieutenant, avait fait prisonnier le gouverneur de Newsavanne, place de la

(1) *Histoire du Chevalier d'Iberville*, pp. 105 et 106.

(2) *Lettres édifiantes*, t. iv, p. 14. Rappelé de la baie à Québec (1697), le P. Silguy mourut quelques semaines après. *Le Chevalier d'Iberville*, p. 196.

(3) *Lettres édifiantes*, t. iv, p. 14.

(4) Surnommé *L'Alouette*, à cause de son teint et de ses cheveux blonds. *Le Chevalier d'Iberville*, p. 38.

côte occidentale de la baie (1). Parmi les papiers saisis, l'on trouva une lettre du directeur de la Compagnie, contenant des ordres de proclamer le prince et la princesse d'Orange, Roy et Reine de la Grande-Bretagne, dans cette baye que la Compagnie prétendait appartenir tout entière à la Couronne d'Angleterre. Deux navires apparurent pour soutenir cette prétention. Après quelques escarmouches entre les deux nations, une convention fut réglée aux termes de laquelle d'Iberville se fit remettre les deux navires en question.

En juin 1689, de Sainte-Hélène apporta à son frère un ordre du gouverneur général, en Canada, lui prescrivant de rentrer à Québec et d'y mener la plus considérable des deux prises. Il partit le 12 septembre avec de Sainte-Hélène et les principaux d'entre les prisonniers anglais, laissant à de Maricourt 36 hommes pour la garde de tous les postes de la baie d'Hudson.

En route, il rencontra un navire anglais sur lequel était un sieur Chouard, détenu par les Anglais depuis 1683 (2).

D'Iberville arbora aussitôt le pavillon anglais et les

(1) En 1610, un navigateur anglais, Hudson, en prit possession, et, vers 1660, le prince Rupert, oncle de Charles II, chef de l'amirauté anglaise, fonda une compagnie de la baie d'Hudson pour l'exploitation des fourrures. Les marchands de Québec établirent une société sous le nom de la *Compagnie du Nord* et ils réclamèrent l'appui du gouvernement. Avant l'établissement du prince Rupert, les Français, disaient-ils, possédaient des établissements qui avaient été livrés aux Anglais par deux renégats, Radisson et de Groseillers. *Histoire du Chevalier d'Iberville*, p. 75.

(2) *Charlevoix*, t. 1, pp. 480 et suivantes.

deux bâtiments naviguèrent de conserve, à la condition qu'au premier beau temps, ils se visiteraient réciproquement. Le dessein de d'Iberville était d'arrêter le capitaine et l'équipage de la chaloupe quand ils viendraient à son bord, puis d'aborder le navire anglais ; mais ils eurent un temps si rude jusqu'à l'extrémité du détroit d'Hudson (1), qu'il fallut se séparer sans s'être vus et d'Iberville arriva heureusement à Québec le 25^e d'octobre. (2)

Dans les premiers jours d'août 1689, les Iroquois, à l'instigation des Anglais et des Hollandais, allèrent attaquer les possessions françaises au nombre de 14 ou 1,500. Ils environnèrent le village de *Lachine*, mirent tout à feu et à sang avec des détails de cruauté que l'on peut à peine rapporter (3).

Trois colonnes expéditionnaires furent organisées par Louis de Buade, comte de Frontenac, gouverneur et lieutenant-général pour le Roy dans les païs de la domination de S. M. en l'Amérique septentrionale, et ce sur les instances de d'Iberville (4).

L'une de ces colonnes partit de Montréal. Il pouvait y avoir deux cent dix hommes, savoir : quatre-vingts sau-

(1) Vaste golfe qui est comme une mer de 550 lieues de longueur sur 250 lieues de largeur.

(2) *Charlevoix*, t. 1, p. 556.

(3) *Histoire du Chevalier d'Iberville*, p. 112.

(4) Lettre de Montseignal à une dame inconnue, M^{me} de Maintenon, croit-on. *Collection de Documents relatifs à la Nouvelle France*. Québec, 1883, t. 1, p. 488. — Frontenac arrivait de France et remplaçait Denonville.

vages Iroquois du Sault Saint-Louis et de la Montagne (1), seize Algonquins et le reste des Français.

Ils étaient commandés par le sieur Le Moyne de Sainte-Hélène et d'Ailleboust de Manthet ou Mantet (2), lieutenants, qui sont tous deux Canadiens. Les sieurs Le Moyne d'Iberville et Repentigny de Maintenon (3) commandaient sous eux. Les plus qualifiés des Français étaient les sieurs de Bonrepos (Olivier Le Mercier de Beurepos, lieutenant de La Chassaigne, établi en Canada, 1689), et de La Brosse, lieutenants, le sieur Le Moyne de Bienville (4), Jacques Le Ber-Duchesne (5) et Gabriel de Montigny (6), qui servaient en qualité de volontaires.

Ils partirent de Montréal dans les premiers jours du mois de février et s'emparèrent de la ville de Corlar.

(1) On leur a donné apparemment ce nom, pour s'épargner la peine de prononcer celui qu'ils portaient, car il n'est pas possible d'en pouvoir venir à bout, sans reprendre deux ou trois fois haleine : *Pauoirigoueïouhak*, Bellin. *Journal historique d'un voyage de l'Amérique*, p. 187.

(2) Paul et Nicolas d'Ailleboust de Manthet. *Histoire du Chevalier d'Iberville*, p. 36.

(3) 1665. De Tilli de Repentigny, capitaine au régiment de Carignan..... La meilleure partie du régiment de Carignan-Salières y était demeurée et, après la fin de la guerre des Iroquois, presque tous les soldats s'y étaient faits habitants ayant eu leur congé à cette condition (1663). Deux ans après, plusieurs des officiers des six compagnies de ce régiment s'établirent dans le pays, s'y marièrent et leur postérité y subsiste encore. *Charlevoix*, t. 1, p. 399.

(4) Fils de Jacques Le Moyne, frère de Charles.

(5) Fils de Jacques et de Jeanne Le Moyne.

(6) Le fils de Testard de Montigny était du même âge que les jeunes Le Moyne. *Le Chevalier d'Iberville*, pp. 38 et 65.

« Les Français n'y ont perdu que vingt et un hommes, sçavoir : quatre sauvages et dix-sept Français. Il n'y a eu qu'un Français et un sauvage tués à la prise de la ville, le reste a été deffait dans la retraite. On attendait avec impatience le retour des *partis* (1) des Trois-Rivières et de Québec, mais l'on n'en eust des nouvelles que longtemps aprez. »

Peu après, Frontenac enjoignit à d'Iberville d'aller croiser dans la baie d'Hudson. Le 24 septembre, il arrivait à la baie de Sainte-Thérèse, avec la *Sainte-Anne* et le *Saint-François*, s'emparait du fort et y laissait l'un de ses frères en qualité de commandant (2).

Pendant le cours de ces événements, vers la fin de juillet, *un million six cent quatre-vingt-dix mille huit cents sauvages de l'ouest*, ayant cent dix canots chargés de cent mille écus de pelleteries, avaient été féliciter Frontenac de ses succès et lui promettre leur concours au besoin. *Le Chevalier d'Iberville*, p. 116 (3).

Jaloux de cette démonstration, les Anglais envoyèrent à la fois mille six cents hommes par le lac Champlain et une flotte qui partit de Boston pour Québec (4), où elle

(1) *Le Chevalier d'Iberville*, pp. 14 et 15. — Marche des autres colonnes.

(2) *Le Chevalier d'Iberville*, p. 119. C'était de Maricourt. *Documents sur la Nouvelle France*, pp. 522 et 492.

(3) *Charlevoix*, t. II, p. 57. Trois cent sauvages de toutes les nations septentrionales sur cent dix canots, etc.

(4) *Quebeio* ou Québec qui, en langue algonquine, signifie *rétrécissement*. Les Abenakis, dont la langue est une dialecte algonquine, le nomment *Quelibec*, qui veut dire ce qui est fermé, parce que l'entrée de la petite rivière de la Chaudière, par où ces sauvages venaient à Québec du voisinage de

se présenta, le lundy, seizième octobre, sur les trois heures après minuit, au nombre de trente-quatre voiles.

Il n'y avait que quatre gros vaisseaux ; quatre un peu moindres, le reste était caïches, barques, brigantins et flibots, parmi lesquels on dit aussy qu'il y avait quelques brûlots (1).

La veille, le 15 octobre 1690, sur les 10 heures du matin, une chaloupe ayant à l'avant un pavillon blanc, partit de l'admiral et vint à terre ; quatre canots allèrent au devant, portant le même pavillon. Ils la joignirent à la moitié du chemin. Il y avait dedans un trompette qui accompagnait l'envoyé du général. Il fut mis seul dans le canot, on lui banda les yeux et il fust conduit dans la chambre de M. le Comte (2).

Voyla la coppie de la lettre qu'il lui présenta (telle que M. de Frontenac l'envoya au marquis de Seignelay : je l'ai exactement transcrite sur l'original même) (3).

Sieur Guillaume Phips (4), chevalier et commandeur

l'Acadie, la pointe Levi, qui avance sur l'Isle d'Orléans, cache entièrement le canal du sud ; l'Isle d'Orléans cache celui du nord, de sorte que le port de Québec ne parait de là qu'une grande baye. Bellin. *Journal Historique d'un voyage de l'Amérique*. Lettre troisième, 28 octobre 1720. *Charlevoix*, t. III, p. 370.

(1) *Documents sur la Nouvelle France*. Québec, pp. 519 et suivantes. — L'armée du lac Champlain se trouva arrêtée inopinément par la petite vérole qui fit de tels ravages que les troupes revinrent sur leurs pas. *Le Chevalier d'Iberville*, p. 123.

(2) Frontenac.

(3) *Charlevoix*, t. II, p. 79.

(4) Homme de fortune et d'un mérite proportionné à sa première condition de charpentier. *Charlevoix*, t. II, p. 66.

général en chef sur toutes les forces de Leurs Majestez de la Nouvelle-Angleterre par mer et par terre.

Au comte de Frontenac, lieutenant général et gouverneur pour le Roy de France en Canada, ou, en son absence, à son députez ou à celui qui commande en chef à Québec (1).

Les guerres entre les deux Couronnes d'Angleterre et de France ne sont pas seulement un suffisant motif, mais la distribution faite par les Français aux sauvages soubz notre commandement et encouragemens sur les personnes et bien des sujets de Leurs Majestez de la Nouvelle-Angleterre, sans aucune provocation de leurs côtés, les oblige de faire cette expédition pour leur propre sûreté et satisfaction.

Comme aussy les cruautéz et les barbaries qui ont esté exercez par les Français et les sauvages pouvaient, par cette présente occasion, nous engager à nous revancher sévèrement ; cependant estant désireux d'éviter les actions inhumaines et contre le Christianisme, comme aussy pour prévenir l'effusion du sang autant que possible, moy ci-dessus sieur Guillaume Phips, chevallier, par ces présentes et au nom de Leurs Très Excellentes Majestez, Guillaume et Marie, Roy et Reine d'Angleterre (2) Ecosse, *France* (3) et Irlande. Défenseur de la

(1) Provisions au sieur de Caillières, gouverneur de Montréal, de commandant de la Nouvelle France, au défaut et en l'absence du sieur comte de Frontenac, signez par S. M. à Versailles, le 4 juin 1689. *Documents sur la Nouvelle France*, t. 1, p. 452.

(2) Guillaume-Henri de Nassau, fils posthume de Guillaume IX, prince d'Orange, et de Henriette-Marie, fille de Charles I^{er}, roi d'Angleterre, né le 14 octobre 1650, élu sta-

Foy et par ordre de leurs sus-dites Majestez, gouverneur de Massachussets, colonie de la Nouvelle-Angleterre, demande que vous ayez à rendre vos forts et châteaux sans estre démolys, comme aussy toutes les munitions sans y estre touchez, comme aussy une prompte délivrance de tous les captifs (1) ensemble avec la délivrance de vos personnes et biens à ma disposition.

« Ce que faisant, vous pouvez espérer pardon de moy comme chrétien, ainsy qu'il sera jugé à propos pour le service de Leurs Majestez et la sûreté de leurs sujets, ce que sy vous refusez de faire, je suis venu pourvu et résolu, avec l'ayde de Dieu, dans lequel je me fye, par force d'armes de revancher tous les droits et injures qui nous ont été faicts et de vous rendre sous la suggestion de la Couronne d'Angleterre ; et lorsque trop tard vous le voudrez faire, regretterez de n'avoir pas plus tôt accepté la faveur que l'on vous a offerte.

» Votre réponse positive, dans une heure, par votre trompette avec le retour du mien, est ce que je vous demande sur le péril de ce qui pourra s'en suivre. »

Signé : Guillaume PHIPS.

Comme on achevait d'expliquer cette lettre qui estait en anglais, l'envoyé tira de sa poche une montre

dhouter de Hollande en 1672, proclamé roy d'Angleterre le 12 février 1689, sous le nom de Guillaume III, avec la princesse Marie, fille du roy Jacques II.

(3) Les souverains d'Angleterre portèrent le titre de roy de France depuis Henri IV qui avait été sacré à Paris le 17 septembre 1430.

(1) Notamment ceux capturés à la baie d'Hudson par d'Iberville.

qu'il présenta à M. le Comte. Il la prit et faisant semblant de ne pas bien voir quelle heure il estait, l'envoyé s'avança pour luy dire qu'il estait dix heures et qu'il luy demandait qu'à onze heures précises, il le voulust renvoyer avec sa réponse.

« Je ne vous feray pas tant attendre, luy répliqua le Comte. Dites à votre général que je ne connais pas le Roy Guillaume et que le Prince d'Orange est un usurpateur qui a violé les droits les plus sacrez du sang en voulant détrôner son beau-père ; que je ne scay, en Angleterre, d'autre souverain que le Roy Jacques (1) ; que votre général n'a pas dû estre surpris des hostilitéz qui ont esté faictes par les François dans la colonie de Massachussettes puisqu'il a dû s'attendre que le Roy, mon maistre, ayant reçu sous sa protection le Roy d'Angleterre et estant prest à le replacer sur le trône par la force des armes, comme j'en ay eu nouvelles, S. M. m'ordonnerait de porter la guerre en ces contrez, chez les peuples qui se seraient révoltez contre leur souverain légitime. » (2).

(1) Jacques II, duc d'Yorck, fils de Charles 1^{er} et d'Henriette, fille de Henri IV, Roi de France, né le 24 octobre 1633, proclamé Roy à Londres, le 16 février 1685 et couronné avec la Reine, le 3 mai suivant. Guillaume Henri de Nassau, son gendre, débarqué à Torbay, le 15 novembre 1688, le fit conduire à la prison de Rochester, le 27 du même mois. Il s'évada et arriva à Saint-Germain en Laye, le 7 janvier 1689. Il y mourut le 16 septembre 1701. Sa première femme, Jeanne Hide, mourut le 10 avril 1671 et la seconde, Marie d'Est, décéda le 7 mai 1718.

(2) Instruction de M. de Frontenac sur l'entreprise contre les Anglais. — 7 Juin 1639. — *Documents sur la Nouvelle France*, t. 1, p. 455.

Et luy montrant quantité d'officiers dont sa chambre estait remplie, il luy dit ces mots :

« Vostre général, croit-il, quand il m'offrirait des conditions un peu plus douces que je fusse d'humeur à les accepter, que tant de braves gens y voulussent consentir et me conseillassent de me fier à la parole d'un homme qui n'a pas gardé la capitulation qu'il avait faite avec le gouverneur de Port Royal et à un rebelle qui a manqué à la fidélité qu'il devait à son Roy légitime, en oubliant tous les bienfaits qu'il en avait reçu pour suivre le parti d'un Prince qui, en essayant de persuader qu'il veut estre le libérateur d'Angleterre et le défenseur de la foye, y détruit les lois et les privilèges du Royaume et renverse la religion anglicane, ce que la Justice Divine, que vostre général réclame dans sa lettre, ne manquera pas de punir un jour sévèrement. »

Ce discours ayant fort surpris et allarmé l'envoyé, il demanda à Monsieur le Comte s'il ne voulait point luy donner de réponse par écrit :

« Non, lui répondit Monsieur le Comte, je n'ay point de réponse à faire à vostre général que par la bouche de mes canons et à coups de fusil ; qu'il apprenne que ce n'est point de la sorte qu'on envoye sommer un homme comme moy ; qu'il fasse du mieux qu'il pourra de son costé, comme je feray du mien. »

Cette réponse est mot à mot dans la lettre à M. de Seignelay que j'ay déjà citée (1).

Cette réponse finie, on banda les yeux de l'envoyé et on le ramena à la chaloupe (2).

(1) *Charlevoix*, t. II, p. 80.

(2) *Documents sur la Nouvelle France*, t. I, p. 522.

Sur les quatre heures après-midi, le sieur de Longueuil revenant avec ses sauvages, accompagné du sieur de Maricourt, son frère, qui arrivait de la baie d'Hudson, dans le navire commandé par le sieur de Bonaventure (1) qui, par bonheur, fut averti assez à temps pour ne point tomber entre les mains des ennemis, passa avec ses canots le long de la flotte ; quelques chaloupes se détachèrent pour le charger, mais il gagna terre et, les recevant à bons coups de fusils, ces chaloupes se trouvèrent obligées de retourner à leurs navires et furent saluées, en passant, par les habitants de Beauport, qui étaient sur la grève.

Le mercredi, 16, les Anglais mirent à terre plus de deux mille hommes. Les Français, avec trois cents

(1) Le premier de la famille se nommait *Denys* ; il colonisa l'Isle de Bonaventure à une époque qui n'est pas fixée (a). En 1506, *Denys*, pilote d'Honfleur, rapporta une carte de Terre-Neuve et de ses environs. *Nicholas Denys, sieur de Frontenac*, fut nommé gouverneur de l'Acadie, en 1654. Un autre *Denys* — Mathurin, sans doute — établi en Canada depuis 30 ans et devenu aveugle, — c'était en 1679 — demandait une place de maître des forêts, pour son fils, âgé de 22 ans. *Pierre Denys de la Ronde*, grand maître des eaux et forêts de la Nouvelle France, était époux, en 1655, de Catherine Le Neuf, fille du gouverneur des Trois-Rivières. L'un de ses fils, *Simon-Pierre Denys*, prit le premier le nom de *Bonaventure* et fut le fidèle compagnon de d'Iberville. En 1690, il arrivait à Port-Royal avec une prise sur laquelle se trouvaient le chevalier de Nelson et le sieur Tyne, nommé gouverneur de l'Acadie. — Voir les *Marins Rochelais*, pp. 60 et suivantes et Charlevoix, t. II, p. 109. — Commandant l'*Ori Flamme*, 1701. *Découvertes*, etc., Margry, t. IV, p. 502.

(a) On longea ensuite (1697) les *Iles Bonaventure*. Ces îles avaient été ainsi nommées, dans une expédition précédente, du nom du capitaine de frégate Bonaventure, qui avait accompagné le chevalier en 1689. *Le Chevalier d'Iberville*. Montréal, 1890, p. 199.

hommes, tinrent tête pendant plus d'une heure. Le comte de Frontenac dût envoyer un bataillon de troupes réglées pour protéger la retraite.

Sur le soir, les quatre plus gros navires anglais vinrent mouiller devant Québec.

Nous les saluâmes les premiers et ensuite ils commencèrent leur canonnades assez vigoureusement ; on leur répondit de même jusqu'à huit heures du soir.

Le jeudi, à la pointe du jour, nous recommençâmes encore les premiers. — L'amiral avait reçu plus de vingt boulets dans le corps de son vaisseau, dont plusieurs l'avaient percé à l'eau. Il avait obligation à la plus grande partie de ces coups au sieur de Sainte-Hélène qui pointait le canon... il fila tout le câble, l'abandonna et se retira tout en désordre.

Sur les cinq heures du soir, les deux autres bâtiments allèrent se mettre à l'abri.

Le vendredi, les sieurs de Longueil et de Sainte-Hélène commencèrent à escarmoucher contre la tête des ennemis qui marchaient en bon ordre.

Sainte-Hélène eut la jambe cassée d'un coup de fusil et en mourut (1). De Longueil aurait été tué sans sa corne à poudre, qui se trouva à l'endroit où donna la balle.

Le mardi, 24, vers les dix heures du matin, les ennemis disparurent.

Dimanche dernier, les réjouissances furent faites à grand appareil.

(1) *Vie du Chevalier d'Iberville*, p. 127.

Le grand pavillon (1) de l'admiral et un autre que le sieur de Pont-Neuf avait pris à l'Acadie (2), furent portez à l'église, au son des tambours. Le *Te Deum* fut chanté. On a institué, à perpétué, une feste sous le nom de *Notre-Dame des Victoires* (3).

Le 25 octobre 1690, d'Iberville annonçait au comte de Frontenac la levée du siège de Québec.

D'Iberville reçut l'ordre de partir pour la baie d'Hudson. Le 21 mai 1691, un petit navire, parti de France sous le commandement de Denys de Bonaventure, jetait l'ancre dans la rade de Québec, au grand contentement des habitants. Il annonçait l'arrivée prochaine de M. du Cast, capitaine de vaisseau, avec un convoi de quatorze voiles qui fit son entrée en rade 12 jours plus tard (4).

Peu après, d'Iberville entra à Québec, venant de la baie d'Hudson, avec deux navires chargés pour quatre-vingt mille francs de castors et pour plus de six cent mille livres de pelleteries (5).

Il séjourna peu de temps dans cette ville et partit pour la France, dans le but de raviver le projet d'entreprise

(1) Au premier coup ils abattirent le pavillon du vaisseau amiral qui tomba dans le fleuve ; le courant le porta sur la rive, et aussitôt un canot d'écorce alla le prendre sous le feu de la mousqueterie des Anglais, et il fut porté à la cathédrale ; il y est resté jusqu'à 1760. *Vie de d'Iberville*, p. 126.

(2) Pris en 1690 à Kaskebé. — De Portneuf était le troisième fils du baron de Bekancourt ou Becancour et était à ce moment capitaine de la compagnie de Menneval. *Charlevoix*, t. 11, p. 52.

(3) *Documents relatifs à la Nouvelle France*, t. 1, p. 530.

(4) *Charlevoix*, t. 11, p. 100.

(5) *Charlevoix*, t. 11, p. 109.

sur le fort Nelson qu'il n'ignorait pas devoir être accueilli favorablement par la Cour.

Le grade de capitaine de frégate légère lui fut concédé avec l'autorisation d'attaquer le fort Nelson. Il s'embarqua sur le navire du Roy, l'*Envieux*, commandant de Bonnaventure. A Québec, il devait monter le *Poli*, navire du Roy. La Compagnie du Nord demeurait chargée de lui procurer deux autres bâtiments. D'après les ordres de Sa Majesté, après la prise du fort, d'Iberville devait y demeurer en qualité de commandant et le *Poli* être dirigé sur la France, sous la conduite de son lieutenant. Le *Poli* quitta si tard le port de la Rochelle, qu'il arriva à Québec en une saison trop défavorable pour une entreprise sur la baie d'Hudson.

Le 8 octobre de la même année, d'Iberville épousait à Québec Marie-Thérèse Polette de La Combe-Pocatière, fille de François, capitaine au régiment de Carignan-Salières et de Marie-Anne Juchereau (1).

De Frontenac prescrivit à d'Iberville et à de Bonnaventure d'aller attaquer le fort de Pemkuit ou Pemaquid. De concert avec le chevalier de Villebon, il fut convenu que les deux navires du Roy feraient le siège par mer et que le chevalier, à la tête des sauvages, attaquerait par terre.

Arrivés à destination, les commandants de l'*Envieux* et du *Poli* reconnaissant que la place était entourée de récifs et de bas-fonds, nécessitant les lumières d'un

(1) Mariée à ce moment avec le sieur François-Madeleine Ruette, sieur d'Auteuil et de Manceaux. *Le Chevalier d'Iberville*, p. 269.

pilote expérimenté et impossible à trouver pour le moment, durent se retirer.

D'Iberville se rendit à Québec et donna l'ordre au *Poli* de partir pour la France.

Ce bâtiment, commandé par Le Moyne de Sérigny, revint peu après à Québec; il apportait un ordre du Roy de reprendre l'entreprise sur la baie d'Hudson.

D'Iberville et de Sérigny, auxquels se joignirent de Maricourt et de Châteauguay, partirent pour leur destination le 10 août 1694 avec le *Poli*, la *Salamandre* et l'*Envieux*.

A la fin du même mois, deux vaisseaux se tenaient à l'entrée de la rivière Sainte-Thérèse pour y attendre les vaisseaux anglais qui ont accoutumé de venir en ce temps-là. « Nous les avons attendus en vain, il n'en est pas venu un. — 7 septembre. — Le 24 septembre ils passèrent dans la rivière Bourbon — Pernetton pour les Anglais — voisine de Sainte-Thérèse. Le *Poli* (d'Iberville) s'établit dans la première et la *Salamandre* (de Sérigny) dans la seconde.

Le 4 novembre, de Châteauguay, qui était allé faire le coup de fusil vers le fort des Anglais pour les amuser et leur ôter la connaissance de notre embarras, s'étant trop avancé, fut blessé d'une balle qui le perça de part en part; il en mourut le lendemain.

Enfin, le 15 novembre, le fort se rendit à d'Iberville qui lui donna le nom de *Fort Bourbon*. Ils y séjournèrent quelques mois.

Les deux bâtiments, chargés de pelleteries, quittèrent la baie d'Hudson, et, comme le scorbut affaiblissait ses équipages, d'Iberville *tourna* du côté de France et arriva le 9^e d'octobre (1695) à la Rochelle.

D'Iberville se rendit à Paris et, dans l'entrevue qu'il eut avec le Ministre, il représenta, au nom du gouverneur du Canada, que le commerce des Anglais dans Terre-Neuve pouvait les rendre assez puissants pour leur permettre de s'emparer de la colonie française.

Le conseil de S. M. donna l'ordre, pour la campagne suivante, de chasser les Anglais des postes qu'ils occupaient à Terre-Neuve.

D'Iberville et de Bonaventure partirent dans ce but avec l'*Envieux* et le *Profond*.

De Sérigny, avec le *Dragon*, fut dirigé sur la baie d'Hudson; il devait faire sa jonction à Terre-Neuve et ne put l'effectuer; il rentra en France avec le *Hardi*.

Le 26 juin 1696, d'Iberville était au Canada.

De concert avec de Brouillan, commandant de l'établissement français de Plaisance, d'Iberville et de Bonaventure devaient attaquer les Anglais par terre et par mer.

Le 14 juillet, trois vaisseaux anglais furent signalés; d'Iberville alla à leur rencontre et amarina le *Newport*; quant aux deux autres, ils se dérobèrent par la fuite.

Le 13 août, il se dirigea vers le fort de Pemaquid. A la sommation faite par d'Iberville, le commandant répondit :

« Quand bien même la mer seroit couverte de vaisseaux et la terre couverte d'Indiens, je ne me rendrai pas, à moins d'y être forcé. »

Néanmoins, le fort capitula.

Aussitôt après d'Iberville se dirigea sur Plaisance, où arriva le 12 septembre. M. de Brouillan en était parti pour commencer les opérations par terre, au mépris des

ordres du Roy qui avait confié à d'Iberville la conduite des opérations. Depuis trois jours, il était en route pour Saint-Jean, avec le *Pélican*, vaisseau du Roy, huit bâtiments malouins, le *Comte de Toulouse*, le *Phelypeaux*, trois corvettes et trois brûlots. Ce fut un insuccès. A son retour, de Brouillan trouva d'Iberville qui prit la direction des opérations et le résultat fut un succès.

Le 18 mai 1697, de Sérigny arriva à Plaisance avec une petite flotte : le *Palmier*, qu'il montait, le *Wesph*, capitaine Rolland, le *Profond*, capitaine Bonaventure, le *Violent*.

Une nouvelle expédition fut organisée pour la baie d'Hudson. Le *Profond*, commandé par de Sérigny, le *Wesph*, par de Boisbriant, le *Pélican*, sous les ordres de d'Iberville, le *Palmier* et l'*Esquimau* en firent partie.

Le 3 septembre, le *Pélican* arriva en vue du fort Nelson, n'ayant pas de nouvelles des autres bâtiments.

Le 5, trois bâtiments anglais furent aperçus. D'Iberville attaqua le *Hampshire*, de cinquante canons et cent cinquante hommes d'équipage. Les Anglais lui crièrent qu'ils le reconnaissaient, qu'ils le cherchaient depuis longtemps, que son dernier jour était venu et qu'ils ne l'épargneraient pas. Alors eut lieu une lutte héroïque entre les deux bâtiments, si rapprochés l'un de l'autre, que les hommes s'apostrophaient des deux bords. Les Anglais criaient aux Français qu'ils vissent leur rendre visite et, voyant M. de la Potherie (1) qui avait le visage

(1) Il (d'Iberville) pria M. le Roi de la Potherie, commissaire de cette escadre, de commander la mousqueterie du château d'avant (du bâtiment) et de sauter à l'abordage avec un détachement de Canadiens qu'il lui donna. D'Aspect. *Histoire de l'Ordre de Saint-Louis*, t. III, p. 250.

tout noir de poudre, ils s'écrièrent : *Ah ! quel beau visage de Guinée*. Peu après, le *Hampshire* sombra complètement sous voiles avec tout son monde. Le *Derring*, frégate de trente-deux, prit la fuite. L'*Hudson Bay* fut amarinée. Bientôt, la tempête, qui régnait depuis quelque temps, redoubla de fureur et d'Iberville vit son bâtiment s'entr'ouvrir à l'entrée de la rivière Sainte-Thérèse, où il retrouva le *Palmier*, le *Wesph* et le *Profond*, qui l'aiderent à prendre le fort Nelson après quatre jours de bombardement. Sur deux cents hommes dont l'équipage de son bâtiment se composait, dix-huit périrent de froid.

Le 24 septembre, il appareilla pour la France : le 9 novembre, il était à Belle-Isle et deux semaines après à Rochefort.

A son arrivée à Paris, il pressa le Ministre de reprendre le projet de la *découverte par mer des bouches du Mississippi*.

Le 4 juin 1698, Bégon, intendant de la marine à Rochefort, recevait l'ordre de faire entrer en armement la *Badine*, sous le commandement de d'Iberville. Cette frégate de cent dix canons comptait deux cents hommes d'équipage, dont cinquante Canadiens et le reste moitié soldats, moitié matelots.

Claude-Charles Le Roy de la Potherie, écrivain principal de la marine à Roscoff le 20 juillet 1694, au Port-Louis, 1696, contrôleur de la marine et des fortifications de la Nouvelle-France, 1^{er} mai 1698, capitaine des troupes du détachement de la marine, ayde major général de la Guadeloupe, chevalier de l'Ordre de Saint-Louis, mort le 18 avril 1736. *Revue Historique*, t. XII, p. 325. D'Hozier, *Histoire de l'Ordre de Saint-Louis*, t. I, p. 324. — Les indications semblent en contradiction avec ce que dit le P. Labat. *Nouveau voyage aux Isles de l'Amérique*, t. VIII, p. 42.

Son état-major était le suivant :

Lescalette, lieutenant de vaisseau (1); *Desjordy-Moreau*, enseigne de vaisseau (2); *Fosselin de Marigny*, enseigne en second; *de la Gauchetière*, remplacé plus tard par *Sougé*, et de *Bienville*, frère de d'Iberville, gardes de la marine; un aumônier, le père *Anastase Donay*, frère Recollet, qui connaissait les langues indiennes et avait accompagné M. de la Salle, en 1682, au Mississipi; *Berthier de Mornay*, écrivain de la marine, mort à Saint-Domingue *du mal de Siam*, le 17 décembre suivant.

Un ordre semblable était adressé au Port-Louis, à la même date, pour l'armement du *Marin*, placé sous le commandement du chevalier de *Surgères* (3), ayant sous ses ordres :

Du Hamel, lieutenant de vaisseau; *de Sauvolls*, enseigne, *de Villautreys*, enseigne en second, *Hannivel de Sainte-Colombe*, garde de la marine.

Le 9 juillet on adjoignit un petit bâtiment et deux traversiers.

Le *François*, commandé par le marquis de *Chateau-*

(1) Capitaine de vaisseau, chevalier de Saint-Louis, 1715 *Mazas*, t. I, p. 291.

(2) Enseigne de vaisseau, 1695, capitaine en Canada. Desjournis-Moreau. *Annuaire Malassis*, Brest, MDCCXXII, p. 96.

(3) Vicomte de — Garde, 1678, enseigne 1680, lieutenant de vaisseau, 1684, capitaine de frégate, 1696, capitaine de vaisseau, 1701. 1,000 livres sur la marine. *Annuaire Malassis*, MDCCXXII, Brest, p. 14.

morand (1), neveu de Tourville et de M. D'Urfé, prestre de Saint-Sulpice à Montréal, ainsi que le *Wesph* et la *Renommée*, dirigés sur la Martinique et Saint-Domingue, devaient concourir aux travaux de d'Iberville.

Les instructions remises au capitaine de frégate légère d'Iberville et datées de Versailles le 23 juillet 1698, débutaient comme suit :

« Les services que le sieur d'Iberville a rendus au Roy dans la conquête du fort de Bourbon, en la baye d'Hudson, dans les années 1695 et 1697, de celuy de Pemkuit, sur la coste de l'Acadie, et des colonies anglaises dans l'isle de Terre-Neuve en 1696 et les autres entreprises et découvertes dans lesquelles il a esté employé par les gouverneurs de la Nouvelle France, et qu'il a exécutées avec succès, ont engagé Sa Majesté à jeter

(1) Luce-Françoise, second enfant de Tourville, née le 18 juin 1693, baptisée le 19... et par dame Françoise de Cotentin de Tourville, épouse *d'Annet de la Bastide, comte de Chateaumorant*. *Jal. Dict.*, p. 1197, col. 2. Enseigne de vaisseau, 7 février 1678, lieutenant de vaisseau, 1^{er} janvier 1684, capitaine de vaisseau, 15 juin 1690, mort à la Havane, commandant le *Hasardeux*, 20 juin 1702. *Revue Maritime et Coloniale*, 1889, p. 90. — Jean-François Joubert de la Bastide, marquis de Chateaumorant, *ayant servi 7 ans sur mer*, lieutenant général des armées du Roi, 1720, mort le 17 août 1727, *D'Hozier*, ordre de Saint-Louis, t. 1, p. 362. — Capitaine de vaisseau en 1684, gouverneur général à Saint-Domingue, en remplacement du comte de Blénac (1716), remplacé en 1719 par de *Sorel*, inspecteur des Compagnies Franches de la marine. Discussions pendant son séjour. *Loix et Constitutions des Colonies françaises de l'Amérique sous le vent*. Moreau de Saint-Méry, t. II, pp. 551, 572, 602. Commandant le *Marquis* à la bataille de la Hougue. Le chevalier... Les ennemis en furent si étonnés, qu'ils demandèrent dans la suite quel était ce capitaine de vaisseau qui avait une *croix noire* à son hunier. D'Aspect, *Histoire de l'Ordre de Saint-Louis*, t. III, p. 216.

les yeux sur luy pour aller reconnaître l'embouchure du fleuve de Mississipi, dont la découverte a esté tentée jusqu'à présent avec si peu de succès, etc. »

La *Badine* et le *Marin* partirent de Rochefort le 5 septembre, et entrèrent en relâche à Brest. Ces bâtiments quittèrent la rade le 24 octobre. A la hauteur de l'île de Ouessant, ils firent la rencontre de *Esclatant*, *Oiseau*, *Dauphine*, *Hercule*, bâtiments commandés par le chef d'escadre de Coëtlogon (1) avec lesquels ils échangèrent les saluts d'usage.

Le 4 décembre, d'Iberville et les deux traversiers jetaient l'ancre à Léogane ; Chateaufort y arrivait le 12 du même mois. Le 22 décembre, les trois commandants prenaient la mer.

Le 11 février 1699, Chateaufort recevait l'ordre de se diriger sur Saint-Domingue et ensuite de retourner à La Rochelle. D'Iberville y mouillait le 29 juin ; quant au *Marin*, il était rendu à l'île d'Aix le 2 juillet.

Du journal de navigation tenu par Le Moyne d'Iberville de décembre 1698 au 3 mai 1699, et de celui de la frégate le *Marin*, du 5 septembre 1698 au 2 juillet 1699,

(1) Alain-Emmanuel-Marie, né vers 1645 dans l'évêché de Saint-Brieuc, enseigne au régiment Dauphin, 1668 ; enseigne de vaisseau, 4 août 1670 ; lieutenant de vaisseau, 28 février 1673 ; capitaine de vaisseau, 26 janvier 1675 ; chef d'escadre, 1^{er} novembre 1689 ; lieutenant général, 29 mai 1701 ; cordon rouge, 1705 ; vice-amiral, 18 novembre 1716 ; conseiller du conseil de marine, 1716 ; maréchal de France, 1^{er} juin 1730, mort à Paris, le 7 juin 1730, à la maison professe des Jésuites, où il s'était retiré. 24,000 livres sur la marine, 2,500 sur le Trésor Royal, 6,000 livres sur Saint-Louis. Sa conduite à Kinsal, D'Aspect, *Histoire de l'Ordre de Saint-Louis*, t. III, p. 191.

il résulte que d'Iberville était entré dans la rivière de Mississippi (1).

Il avait découvert chez l'un des chefs sauvages une lettre du chevalier de Conti, adressée à M. de la Salle, gouverneur de la Louisiane. Elle débutait comme suit :

« Du village de Quinipissas, ce vintième d'avril 1685.

» Monsieur, ayant trouvé les poteaux où vous aviez arboré les armes du Roy, renversés par les bois de marée, j'en ai fait planter un autre en deça, environ à sept lieues de la mer, où j'ai laissé une lettre dans un arbre à côté... Toutes les Nations m'ont chanté le calumet; ce sont des gens qui nous craignent extrêmement, depuis que vous avez défait ce village. Je finis en vous disant que ce m'est un grand chagrin, que nous nous en retournions avec le malheur de ne vous avoir pas trouvé, après que deux canots ont côtoyé du côté du Mexique trente lieues et du côté de la Floride vingt-cinq, etc. » (2).

D'Iberville bâtit un fort à Biloxi et en donna le commandement à de Sauvole, enseigne de vaisseau du *Marin*

(1) D'Iberville reconnut que c'était le Mississippi et qu'il contemplait cette embouchure que M. de La Salle n'avait pu découvrir. *Histoire du Chevalier d'Iberville*. Montréal, 1890, p. 234. — M. d'Iberville fit planter une croix par ses hommes et le Père Recollet la bénit solennellement pendant que les matelots l'entouraient à genoux et chantaient le

Vexilla regis prodeunt
Fulget crucis mysterium.

Histoire du Chevalier d'Iberville, p. 236.

(2) *Histoire de la Nouvelle France*. Charlevoix, t. II, p. 259. *Découvertes et établissements des Français*, etc., P. Margry, t. IV, p. 190.

et lui laissa pour second de Bienville, garde de la marine de la *Badine*.

Un ordre du Roy du 30 août 1699 confirma ces deux nominations. De Sauvolle y mourut le 22 août 1701 et de Bienville lui succéda.

A son arrivée à la Rochelle, d'Iberville y trouva une lettre ministérielle l'informant que l'intention de la Cour était de faire entrer en armement la frégate de quarante-cinq canons la *Renommée*, avec un bâtiment de charge à destination du Mississipi.

Le 29 juillet, le sieur Du Guay, commissaire général de la marine à Rochefort (1), recevait l'ordre de faire entrer en armement ladite frégate sous le commandement de d'Iberville et la flute la *Gironde* sous celui du chevalier de Surgères.

Les officiers désignés pour la frégate furent :

Le chevalier de Ricouart, lieutenant de vaisseau (2);
Du Guay, enseigne de vaisseau (3); *Desjordy-Moreau*,

(1) Du Guay, Henri-Jules, commissaire général de la marine à Rochefort en 1699, *retiré du service* en qualité d'intendant, le 1^{er} mai 1714, décédé le 10 novembre 1715. Trois fils : l'un qui fut chef d'escadre commandant la marine à Brest, y mourut en 1760 : il avait été nommé garde en 1706 ; le second décéda à Marseille, le 20 mars 1742 et le dernier, le 9 janvier 1730.

(2) Parent vraisemblablement de Louis Balthasar de Ricouart, comte d'Hérouville, intendant à Rochefort, 1^{er} avril 1749 et mort ce même jour à Paris, au Temple. Garde 1681, enseigne 1687, lieutenant 1691, capitaine de frégate 1708, de vaisseau 1712, commandant, en 1716, *La Valeur*, conduisant à la Martinique La Varenne et Ricouart. Guët. *François Collart*, p. 307.

(3) S'il était fils de l'intendant, le nombre des enfants de ce dernier aurait été de quatre et non de trois.

enseigne en second ; *de la Haute-Maison*, autre enseigne (1) ; *de Sainte-Hermine*, garde de la marine (2). Vingt-cinq soldats furent embarqués ; ils étaient sous le commandement de *de Rossel*.

L'état-major de la *Gironde* fut composé comme suit : *de Villautreys*, enseigne de vaisseau ; *de Courserac*, enseigne en second (3).

Le 26 du mois suivant, d'Iberville reçut du Ministre la communication ci-après :

« Je suis bien aysé de vous donner avis que le Roy vous a fait chevalier de Saint-Louis, aussy bien que M. le chevalier de Surgères, qui a fait avec vous le voyage du Mississipy. Vous devez estre persuadé qu'en continuant de bien servir, je vous procurerai avec plaisir de nouvelles grâces de S. M. (4) ».

Dans le mémoire pour servir d'instruction au sieur d'Iberville, capitaine de frégate légère, commandant la *Renommée* et daté de Fontainebleau, le 22 septembre 1699, on lit :

(1) Lieutenant de frégate 1693, enseigne 1695.

(2) Garde 1685, enseigne 1689, lieutenant 1691, capitaine de vaisseau 1703 — garde 1699, enseigne 1705, lieutenant de vaisseau 1712 — De Sainte-Hermine l'Ainé, garde 1705, enseigne 1713.

(3) Garde 1687, enseigne 1692, lieutenant de vaisseau 1703, capitaine de frégate 1712 — lieutenant de vaisseau, chevalier de Saint-Louis 1740.

(4) Mazas, *Histoire de l'Ordre*, t. II, p. 106. — Promotion du 25 août. — *Théodore Anne*, continuateur de Mazas, fait remarquer que *Mazas*, t. I, page 182, a fait figurer Le Moine d'Iberville dans une promotion de l'année 1700. *D'Aspect*, t. III, pp. 248, 251, donne également la date du 25 août.

« La découverte que le sieur d'Iberville a faite de l'embouchure de la rivière du Mississipi et la confiance que S. M. prend en luy, l'ont engagé à le choisir encore pour commander les vaisseaux qu'elle veut renvoyer en ce pays pour perfectionner et s'assurer la possession de l'établissement qu'il y a fait, etc. »

Les bâtiments quittèrent La Rochelle le 17 septembre, à huit heures et demie du matin, et le 7 mai 1700, ils étaient désarmés dans le même port.

Malade des fièvres contractées dans ce voyage, d'Iberville ne fut en état de rendre compte de sa mission que le 7 septembre (1). Ce rapport est inséré à la page 370 des *Découvertes*, etc., par Margry, tome IV. Le *Journal* de d'Iberville, pour ce second voyage, se trouve à la page 395 du même tome.

Un troisième et dernier voyage fut entrepris par d'Iberville avec la *Renommée* et le *Palmier*.

La frégate la *Renommée*, armée à Rochefort le 22 juin 1700, sous le commandement de d'Iberville, avait l'état-major suivant :

De la Roche Saint-André (2), lieutenant de vaisseau ;
Du Guay, enseigne de vaisseau ; *De Chambre* (3), enseigne

(1) ...Il partit le 1^{er} mars 1700... Il paraît que c'est alors qu'il commença à être atteint de la fièvre et de douleurs extrêmement vives aux genoux, qui venaient probablement de toutes les fatigues qu'il avait ressenties dans les expéditions précédentes... Les douleurs furent si vives qu'il fut obligé de revenir sur ses pas. *Histoire du Chevalier d'Iberville*, p. 262.

(2) Garde 1683, enseigne 1689, ayde-major 1691, lieutenant de vaisseau 1696, capitaine de frégate 1705, de vaisseau 1712.

(3) Garde 1683, enseigne 1692, lieutenant de vaisseau 1703.

en second ; *de Becancourt, Fosselin de Marigny*, autres enseignes.

Sur le *Palmier*, armé en flûte, se trouvaient :

De Sérigny, frère de d'Iberville, lieutenant de vaisseau et capitaine du bâtiment ; *Desjordy-Moreau*, enseigne et *de Noyan*, autre enseigne : ce dernier était le fils de Jeanne Le Moyne de Longueuil, tante de d'Iberville.

Un traversier, la *Précieuse*, fut adjoint à ces bâtiments.

Un ordre du 27 juin prescrivit l'embarquement du sieur Nicolas de la Salle, écrivain ordinaire de la marine, ordonné pour passer à Mississipy à l'effet d'y remplir les fonctions de commissaire. Il était autorisé à emmener sa famille, — une grande famille — dit-il, dans une lettre du 1^{er} avril 1702.

De la Salle ne suivit qu'ultérieurement cette destination ; on trouve, en effet, deux lettres, datées de Toulon, les 22 et 23 juillet 1700, par lesquelles il réclame cette faveur.

Dans la première, il s'exprime comme suit :

« Monseigneur, je prends la liberté de faire ressouvenir Votre Grandeur qu'elle a eu la bonté de me promettre que, si le Roy faisait un établissement à l'embouchure de la rivière du Mississipy, elle me procurerait quelques avantages dans ce pays en considération *de la première découverte que j'ai faite de ce fleuve* pour le service de S. M., où je restai sept années, et dont je n'ay pas été gratifiés, quoyque j'ay perdu généralement tous les effets que j'avais porté avec moy pour aider à faire réussir cette entreprise où la gloire du Roy estait intéressée. Dix années de guerre que la France a eues contre toute

l'Europe ont esté la raison pour laquelle on n'a pas jugé à propos de soutenir cette fameuse découverte ; c'est ce qui m'a favorisé, par ce moyen, d'avoir l'honneur de servir Sa Majesté sur ses vaisseaux, pendant quatorze années, où j'ay donné des marques d'une fidélité parfaite, ainsy que MM. les Intendans de la marine certifieront à Votre Grandeur.

» La mort de deux de mes frères, dont l'un commissaire général des galères et l'autre commissaire ordinaire de la marine et ordonnateur à Siam (1), qui ont servi très fidèlement le Roy et dont les employs ont esté donnés à d'autres sans que j'y ay eu part, me fait prendre la liberté de vous en faire souvenir, afin de pouvoir espérer de vostre équité la récompense de mes travaux pour un meilleur employ que celui que j'exerce, où il m'est impossible de subsister estant chargé d'une grosse famille, à laquelle je ne puis subvenir avec les médiocres appointemens d'escrivain du Roy.

» C'est la grâce qu'espère, Monseigneur, de
Vostre Grandeur, le très humble et très obéissant serviteur.

» Signé : DE LA SALLE (2) ».

(1) Mort à Surate. — Le sieur de la Salle, garde magasin à Dunkerque, a esté choisi pour servir à Brest, en qualité de commissaire de la marine. Remplacé par le sieur de la Fos-sardière, venant de Nantes, 1^{er} juin 1680. *Archives de la marine*, Brest. François de la Salle, commissaire de la marine, 1680 et 1681. *Registre des Paroisses de la ville de Brest*.

(2) *Découvertes et établissements des Français*, etc. Margry, t. IV, pp. 527 et 528. — Nicolas de la Salle à Mobile, pp. 529-536.

« Toulon, le 28 juillet 1700.

» J'eus l'honneur d'envoyer, il y a trois ans, à Monseigneur de Pontchartrain, les mémoires de M. de la Salle (1) sur la *Decouverte de la rivière de Mississipy*, et comme j'entends dire que le Roy envoie des vaisseaux en ces quartiers, et que j'y puis rendre des services considérables, ayant l'idée récente de ces païs là et *estant le seul qui reste du nombre de gens que nous estions à faire cette decouverte* (2); je supplie instamment, Monseigneur, Vostre Grandeur, de m'y envoyer avec quelque augmentation d'employ, vous assurant que vous serez satisfait des lumières que je donneray.

» Je suis, avec tout le respect possible, Monseigneur, etc.

» Signé : DE LA SALLE. »

Quelques gardes de la marine, sachant *dessigner*, furent également embarqués.

Cet armement se poursuivit fort paisiblement, selon le désir du Ministre qui, à la date du 6 juillet 1701, écrivit à d'Iberville :

« Il ne faut pas que vous pressiez votre armement jus-

(1) Robert Cavelier de la Salle, né à Rouen le 22 novembre 1643, assassiné le 20 mars 1687. — *Dernières découvertes, etc., de M. de la Salle, par Conti*, Paris 1697. *Journal des Sçavans*, année 1697, p. 170.

(2) Le frère de la Salle et les P. Zenobe et Anastase (Donay) furent au nombre des *sept* survivants.

qu'à nouvel ordre, estant bien ayse d'apprendre le retour de l'*Enflammé*, comme vous le proposez (1). »

On attendait, en outre, des nouvelles d'Espagne, en raison de l'élévation de S. A. Mgr le Duc d'Anjou sur le trône (2).

Enfin, le 27 août, le Ministre donna des ordres pressants pour le départ. On avait appris, en effet, que l'*Enflammé* se trouvait en route pour le Cap Français — Saint-Domingue.

A son arrivée au Cap, le 7 novembre au soir, avec ses trois bâtiments, d'Iberville y trouva l'*Enflammé* et lui donna l'ordre, le 27, de partir pour France.

Dans son journal, du 15 décembre 1701 au 27 avril 1702, jour de son arrivée à Rochefort, d'Iberville rend compte de ses opérations. *Découvertes*, etc., Margry, t. IV, p. 503.

Le 1^{er} juillet 1702, d'Iberville était nommé capitaine de vaisseau.

« Je suis persuadé, lui écrivait le Ministre, le 5 juillet, que vous répondrez à la bonne opinion que S. M. a eue de vous en vous accordant cette grâce et j'ay esté bien ayse, en mon particulier, d'avoir eu l'occasion de vous la procurer. Je vous l'envoyerai au premier jour. »

Le Ministre lui écrivait encore le 19 du même mois :

« Je vous envoie le congé que vous avez demandé pour venir icy et je serais bien ayse de vous voir. »

(1) Il revenait du Mississipi et était sous le commandement de De La Ronde, de la famille Denys.

(2) Mémoire de d'Iberville sur cette question. *Découvertes*, etc., Margry, t. IV, p. 542. — Mémoire de la junte de guerre, p. 553. — Réponse de Pontchartrain, p. 569. — Autres mémoires, pp. 574 et suivantes.

Selon l'intention du Roy, d'Iberville devait se rendre à la Mobile, érigée en Comté d'Iberville. Le Moyne d'Iberville y avait demandé à S. M. une concession de terre et une autre de mine de plomb. Le commandement en chef de ce pays devait lui être concédé.

Des difficultés nombreuses se présentèrent et d'Iberville écrivit au Ministre :

« Je vous puis bien protester, Monseigneur, que tous ces discours me feraient prendre la résolution de vous supplier de me dispenser d'accepter l'honneur que le Roy me fait de me donner le commandement en chef de ce pays là (1) ».

Je crois, disait Du Casse, que M. d'Iberville est un très honnête homme et bien intentionné, mais il faut se défier de son esprit d'entreprise (2).

En 1702, d'Iberville retourna à la Rochelle où sa femme, domiciliée à Paris, vint le rejoindre.

Tombé malade en novembre 1703, d'Iberville ne rejoignit pas son poste.

(1) Commission qui lui fut accordée sous la date du 17 juin 1703. — Le 21 avril 1700, de Bienville, frère de d'Iberville, avait pris possession de *l'Île Dauphin*, dans cette rivière. Le 5 août 1864, pendant la guerre de Sécession, les confédérés, en creusant une tranchée dans cette île, trouvèrent une pierre sur laquelle était gravée l'inscription suivante :

Le 21 avril 1700, le sieur de Bienville, à la tête de cent cinquante de ses compagnons, débarqua sur cette terre, et après en avoir pris possession, au nom du Roi de France, l'appela, pour l'avenir, l'Île Dauphin, en l'honneur de Monseigneur le Grand Dauphin, protecteur de son entreprise. *Moniteur de la Flotte*, 1865, n° 24.

(2) *Histoire du Chevalier d'Iberville*. Montréal, 1890, p. 254.

Vers 1705, d'Iberville offrit au Cabinet de Versailles d'aller surprendre la Barbade et les autres îles occidentales. En conséquence, il reçut le commandement d'une petite flotte.

Le ministre écrivit à de Machault, gouverneur de la Martinique depuis le 1^{er} juillet 1702, décédé à son poste, le 7 janvier 1709 :

« Monsieur, le Roi a chargé M. d'Iberville d'une expédition dans l'Amérique, pour laquelle il compte sur les forces qu'on pourra tirer des îles sous le vent, tant par les Flibustiers et les habitants qui voudront le suivre. Sa Majesté a accordé jusqu'à deux cents soldats, il se rendra incessamment à la Martinique pour vous communiquer son projet. En attendant, l'intention du Roi est que vous donniez ordre aux armateurs des bâtimens qui vont en course, de les préparer pour la fin de l'année et que vous reteniez, pour ce temps, tous les Flibustiers, sous prétexte que vous avez des avis certains de quelque dessein des ennemis sur cette île. Comme le succès dépend du secret et de la suite des mesures qui se prennent pour y parvenir, je vous prie d'y donner toute l'application dont vous êtes capable. L'officier qui est chargé de cette lettre, ne sait pas de quoi il s'agit. » (1).

De Machault fit quelques objections auxquelles le ministre répondit le 14 avril 1706 (2).

La flotte que conduisait d'Iberville, armée à Roche-

(1) *Histoire générale des Antilles*, par Dessalles, t. II, p. 332.

(2) *Histoire générale des Antilles*, par Dessalles, t. II, p. 336.
— *François de Collart*, par J. Guët, p. 251.

fort, avait mis à la voile dans les premiers jours de 1706 (1) et le comte de Chavagnac, qui armait à Brest pour se joindre à d'Iberville, arrivait à la Martinique en février 1706.

Chavagnac, ne voulant pas attendre d'Iberville, prit la mer et alla attaquer Saint-Christophe. A son retour à la Martinique, trois semaines après, n'ayant perdu qu'un officier et quelques soldats, de Chavagnac apprit que d'Iberville avait mouillé à Tabago. Ce dernier avait informé qu'il quitterait la Martinique le 26 mars, et donné pour rendez-vous général à ses troupes la grande plaine de la Guadeloupe, où elles furent passées en revue.

La flotte entière, composée de douze vaisseaux de guerre, d'une corvette, de deux flûtes, de vingt et une barques ou brigantins, montés par deux mille hommes tant de troupes réglées que de milice, après avoir mis

(1) Quatre vaisseaux et une flûte (a). Commandants De Choiseul, Gabaret — Bras coupé (a) — Du Coudray, Guimond et le chevalier de Nangis. — (a) *Glorieux, Apollon, Brillant, Fidèle, Ludlow*. Guët, *François Collart*, p. 253.

(a) L'historiographe de l'ordre mentionne un Gabaret (Mazas, t. 1, p. 282) qui obtint, en 1700, cette décoration n'ayant que dix ans de service, par la bravoure qu'il fit paraître en 1689, servant comme garde de la marine sur le vaisseau le *Courtisan*, commandé par le sieur Machault, d'où il sauta à l'abordage d'une frégate ostendoise qui fut enlevée; dans laquelle occasion, il a eu un bras emporté. *Les Marins Rochelais*, p. 80.

Chevalier de Nangis, garde 1630, enseigne 1703, lieutenant de vaisseau 1705, capitaine de frégate 1706, capitaine de vaisseau 1707.

Chevalier Du Coudré, garde 1680, enseigne 1682, lieutenant d'artillerie 1683, lieutenant de vaisseau 1691, capitaine de frégate 1705, de vaisseau 1708.

Du Coudray Guimont, sous-lieutenant d'artillerie 1692, lieutenant d'artillerie 1693, capitaine d'artillerie 1704, de vaisseau, septembre 1705.

Comte de Choiseul-Praslin, garde 1698, enseigne 1703, lieutenant 1705, capitaine d'artillerie 1707, de vaisseau 1712.

à la voile de la Guadeloupe, le 31 mars, se trouva en face des côtes de Nièves le 2 avril.

Chavagnac captura vingt-huit navires chargés de denrées pour l'Europe, et d'Iberville, après avoir pris quatre mille nègres, dévasté toutes les habitations de l'île, enlevé les canons et capturé tout ce qu'il rencontra de barques anglaises, ramena tout son monde, le 26 avril, à la Martinique. Le *Brillant* et le *Glorieux*, commandés par Chavagnac, mouillaient à Brest le 30 mai 1706.

Dans le compte rendu qu'il adressa au Ministre, on lit ce passage :

« Je ne puis me dispenser de parler de la justice que je dois aux officiers et aux troupes que j'avais l'honneur de commander. J'ai connu, dans cette occasion, que j'étais en état de pouvoir entreprendre autre chose. Je ne prétends pas ici faire l'éloge de chaque officier, mais je dirai, en général, qu'on ne peut voir plus de conduite, plus de bravoure et de fermeté s'étant même étendue jusque sur les soldats. Je puis joindre la compagnie de volontaires canadiens, commandée par M. de Mousseaux⁽¹⁾, qui en ont donné des marques essentielles, comme aussi celle des volontaires de la Martinique et de la Guadeloupe, commandés par M. de Bragelonne. — Voir le compte rendu de la *Gazette de France*, reproduit par M. J. Guët dans sa notice sur *François Collart*, p. 264.

D'Iberville mit promptement à la voile pour aller attaquer les flottes marchandes de la Virginie et de la Caroline. Il cingla vers la Havane afin de tomber sur la flotte de la Virginie pendant qu'elle s'assemblerait pour retourner en Europe.

(1) Ailleboust de Mousseaux.

Cette entreprise fut interrompue par la mort de son chef, qui expira à la Havane le 5 juillet 1706.

Il ne fut inhumé que le 5 septembre, dans l'église paroissiale majeure de Saint-Christophe, où l'on ensevelit plus tard les restes de Christophe Colomb.

Voici son acte de décès :

« En la cité de la Havane, le 5 septembre 1706, a été inhumé dans cette sainte église paroissiale majeure de Saint-Christophe, M. *Moine de Berbilla*, natif du royaume de France, muni des saints sacrements.

« Signé : JEAN DE PETROZZA,
» Prêtre de l'église majeure. *Histoire du Chevalier d'Iberville*, p. 274. »

Le Ministre poursuivit l'entreprise de d'Iberville, ainsi qu'en témoignent les lettres écrites en 1706 à de Machault et à son intérimaire de Charitte. — Dessales. *Histoire générale des Antilles*, tome II, pp. 344 et 345.

D'Iberville laissait deux enfants de son mariage :

Pierre-Louis-Joseph, né et ondoyé le 22 juin 1694, sur le Grand Banc de Terre-Neuve, reçut le baptême à Québec, le 7 août suivant.

Une fille connue sous le nom de dame Grandive de Lavanais.

M^{me} veuve d'Iberville, à la mort de son mari, passa en France où elle épousa le comte de Béthune, lieutenant général des armées du Roi. *Histoire du Chevalier d'Iberville*, p. 275. C'est une légère erreur que le *Dictionnaire de Moréri*, tome II, page 437, colonne 1, permet de rectifier. Le second mari de M^{me} d'Iberville fut :

Louis, comte de Béthune, comte de Selles, filleul du

Roy, baptisé le 15 juin 1663, et le mariage se fit le 31 mai 1708 (1).

Ses services, d'après l'*Annuaire Malassis*, sont les suivants :

Garde, 1678; enseigne, 1680; lieutenant de vaisseau, 1684; capitaine de vaisseau, 1689; chevalier de Saint-Louis, 1705; chef d'escadre le 25 octobre 1720; commandeur honoraire avec expectative, 1728; lieutenant général *ad honores*, aux appointements de chef d'escadre, 10 mars 1734; mort le 25 octobre 1734.

A. KERNÉIS.

(1) Marie-Armande, née le 24 juillet 1709.

COMPTE DE GESTION

PRÉSENTÉ AU BUREAU DE LA SOCIÉTÉ ACADEMIQUE

DANS SA SÉANCE DU 3 JUILLET 1899

POUR L'ANNÉE 1898-1899

Par le Trésorier de la Société

RECETTES

1 ^o En Caisse au 30 juin 1898, y compris 309 fr. 22 sur le livret de la Caisse d'Epargne.	420 fr. 58
(Voir le <i>Bulletin</i> 97-98).	
2 ^o Intérêts annuels rente 3 o/o et livret.	114 77
3 ^o Cotisations des membres de la Société, perçues pendant l'année.	1.370 »
4 ^o Subvention municipale annuelle.	300 »
5 ^o Recettes diverses	7 15
TOTAL DES RECETTES.	2.212 fr. 50

DÉPENSES

1 ^o Loyer, impôts et assurance.	296 fr. 96
2 ^o Impression du <i>Bulletin</i> et imprimés divers	875 75
3 ^o Conférences et soirées.	80 »
4 ^o Correspondance et frais de bibliothèque	47 45
5 ^o Concierge de la bibliothèque (Mois du)	240 »
6 ^o Dépenses diverses	8 »
TOTAL DES DÉPENSES.	1.548 fr. 16

BALANCE

Recettes	2.212 fr. 50
Dépenses.	1.548 16
RESTE EN CAISSE. .	664 fr. 34

Y compris 613 fr. 99, montant du livret de la Caisse d'Epargne.

NOTA. — La Société possède en outre deux titres de rente 3 o/o sur l'Etat français de 110 fr. de rente, ce qui représente au cours normal un capital de 3,666 fr. 66.

Brest, le 3 Juillet 1899.

Le Trésorier,

E. FOURNIER.

Vu et approuvé par les membres du bureau de la Société Académique.

Le Président,

D^r J. HÉBERT.

Les Vice-Présidents,

L. MAURER, A. DELORME,
BRÉMAUD.

Les Secrétaires,

L. CAVALIER, E. FEILLARD,
H. GOOD.

Le Bibliothécaire

A. KERNÉIS.

LISTE DES MEMBRES

COMPOSANT

LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE BREST

EXERCICE 1898 - 1899

Président d'Honneur : M. le Vice-Amiral BARRERA,
C. ✱, O. U, commandant en chef, Préfet maritime du
2^e arrondissement.

BUREAU ÉLU LE 1^{er} JUILLET 1898

Président : M. HÉBERT (J.), Docteur-Médecin.

1^{RE} SECTION

SCIENCES

Vice-Président : M. le docteur BRÉMAUD (P.), ✱, U,
Médecin principal de la Marine.

Secrétaire : M. GOOD, Pharmacien civil.

2^E SECTION

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS

Vice-Président : M. MAURER, Avocat.

Secrétaire : M. FEILLARD Fils, Avocat.

3^E SECTION

GÉOGRAPHIE

Vice-Président : M. DE LORME (A.), O. U, Professeur
au Lycée de Brest.

Secrétaire : M. CAVALIER, Pharmacien de la Marine.

Bibliothécaire-Archiviste : M. KERNÉIS (A.-A.), *,

Sous-Commissaire de la Marine, en retraite.

Treasury : M. FOURNIER (P.-E.), *, ancien Avoué.

COMITÉ DE PUBLICATION

1^o LES MEMBRES DU BUREAU.

2^o MM. GUENEAU DE MUSSY, Avocat.

BOURGEOIS, O. *, Lieutenant-Colonel d'Artillerie territoriale.

AUDOUARD, Capitaine du Génie.

BAILLY, U, Professeur au Lycée.

M^{me} PERDRIEL-VAISSIÈRE.

M. LEMOINE, O. *, Pharmacien en chef, en retraite.

PRÉSIDENTS HONORAIRES

MM.

LAFONT, G. C. *, U, Vice-Amiral, en retraite.

DUBURQUOIS, G. O. *, Vice-Amiral, en retraite.

JOUBERT, O. U, Avoué honoraire, à Saint-Brieuc.

ZÉDÉ, G. O. *, Vice-Amiral, en retraite.

DE LA JAILLE, C. *, Vice-Amiral.

BESNARD, C. *, Vice-Amiral, Ministre de la Marine.

MEMBRES HONORAIRES

MM.

THOUAR (Arthur), U, Voyageur géographe.

DE LESSEPS (Ferdinand), G. C. *.

SAVORGNAN DE BRAZZA, O. *, Capitaine de frégate.

COTTEAU, Voyageur géographe.

MEMBRES RÉSIDENTS

MM.

ABALAN, Juge au Tribunal de Commerce, rue de Paris, 36. en Lambézellec.

ALLAIN (L.), Avoué, rue Neptune, 2.

ALLAIN, Docteur-Médecin, rue de la Porte, 97.

ALLANIC, *, O. $\mathfrak{U}$, Professeur honoraire de Philosophie, rue de Siam, 63.

5 ALLANIC, O. *, Médecin en chef de la Marine, en retraite, rue de Siam, 63.

ALLÈGRE, Professeur de musique, rue de Siam, 61.

ANJOT, $\mathfrak{U}$, Professeur au Lycée, rue Kéréon, 15.

ARDOUIN, Agent comptable de la Marine, rue Duguay-Trouin, 18.

ARNOULT (Mme), place de la Halle, 9.

10 AUFFRET, O. *, Directeur du Service de Santé de la Marine, rue Saint-Yves, 25.

BAISNÉE, Négociant, rue de la Rampe, 55.

BASTARD, Inspecteur des Télégraphes, en retraite, place du Château, 11.

BASTIT (Joseph), Négociant, place du Château, 5.

BAUDOUIN (Mlle), à Kérinou-Lambézellec, 179.

15 BELLIN, *, boulevard Gambetta, 52.

BENOIT, *, Négociant, ancien Président du Tribunal de Commerce, rue de la Mairie, 12.

BERGER (Charles-Victor), *, O. $\mathfrak{U}$, ancien Médecin de la Marine, Adjoint-Maire, rue de Paris, 54.

- BERRÉHAR, Pharmacien civil, à Saint-Renan.
BIACABE (Armand), Propriétaire, rue Foy, 5.
- 20 BLOIS (DE), *, Conseiller Général, rue Voltaire, 34.
BOELLE (Mme Léon), rue Traverse, 14.
BOHY, Professeur de musique, rue de Siam, 26.
BONAMY (Léon), Propriétaire, rue Traverse, 1.
BONNEAU (Paul), *, Agent comptable principal
de la Marine, en retraite, rue d'Algésiras, 21.
- 25 BOURGEOIS, O. *, Lieutenant-Colonel d'Artillerie
territoriale, rue d'Aiguillon, 38.
BORNER, Professeur au Lycée.
BRÉMAUD (Paul), *, ⚕, Médecin principal de la
Marine, rue du Château, 1.
BRETON (Paul), Négociant, rue Armorique, 40.
BURNETT-STEARS (Mme), rue de la Rampe, 31.
- 30 CANY (Mme), rentière, rue Foy, 11.
CARADEC (Théophile), ⚕, Docteur-Médecin, rue
du Château, 15.
CARON, Greffier, rue de Paris, 107.
CAVALIER, *, Pharmacien de la Marine, rue
d'Aiguillon, 52.
CHABAL (Abel), Architecte, rue de la Rampe, 46.
- 35 CHALMET, Docteur-Médecin, à Landerneau.
CHEVILLOTTE (Jean), rue du Château, 11.
CHEVILLOTTE (Charles), ancien Député, cité
d'Antin, 2.
CHIC (Léon), *, ⚕, Chef de musique des Equipages
de la Flotte, en retraite, rue Voltaire, 31.
CLÉREC, Avocat, rue Saint-Yves, 24.
- 40 COLLARD-DESCHERRES, Chef de bataillon
d'Infanterie de Marine, en retraite, r. Traverse, 17.

- COLLOT-BÉRANGER, Avocat, r. de la Rampe, 51.
CORBÉ, Pharmacien civil, à Brest, r. de Paris, 148.
CORNU T-GENTILLE I.-J.-A.), O. *, Capitaine
de vaisseau, place du Château, 5.
DELANDE (Julien), Professeur au Lycée, rue
du Château, 62.
45 DELESTRE (Paul), Rentier, rue du Château, 15.
DELOBEAU, *, Avoué honoraire, Sénateur et
Maire de Brest, rue d'Aiguillon, 54.
DELOURMEL, archiviste de la Ville, rue Victor-
Hugo, 57.
DENOUEL, Propriétaire, rue de la Porte, 77.
DESHAYES (Eugène), rue Traverse, 5.
50 DEVOIR, Lieutenant de vaisseau, rue Traverse, 31.
DIDELOT (Mme la Baronne), Rampe, 19.
DUCHATEAU (A.), *, Médecin en chef de la
Marine, rue d'Aiguillon, 2.
DUVAL (Jean-Charles-Marcellin), C. *, Directeur
du Service de Santé de la Marine, en retraite, rue
Colbert, 26.
ÉLY-LABASTIRE, Négociant, rue de la Rampe, 53.
55 FALLIER (Louis-Constant), O. *, Docteur-Méde-
cin, rue du Château, 6.
FARVACQUES, Docteur-Médecin, rue de Paris, 10,
Lambézellec.
FOUCARD, Notaire, rue de la Mairie, 15.
FOURNIER (P.-E.), *, ancien Avoué, rue Saint-
Yves, 33.
FEILLARD, Avocat, rue de Siam, 75.
60 FRIOCOURT, O. *, Médecin en chef de la Marine,
place Latour-d'Auvergne, 14.

- GALACHE** (François), C. ✱, Contre-Amiral, en retraite, rue d'Aiguillon, 54.
- GAUTHIER** (Mme Eugène), rue de la Mairie, 21.
- GAYET**, ✱, Médecin principal de la Marine, rue du Château, 42 *bis*.
- GEFFROY**, Pharmacien de la Marine, r. de Siam, 18.
- 65 **GÉRARD** (Victor), Avoué, rue de Siam, 24.
- GHILINO**, Propriétaire à Kerhuon.
- GUILLERMIT**, Maître de Chapelle, rue du Château, 15.
- GLEIZES DE FOURCROY** (Charles-Philippe), O. ✱, Inspecteur en chef de la Marine, en retraite, rue Voltaire, 36.
- GOEZ**, O. ✱, Capitaine de vaisseau, rue du Château, 48.
- 70 **GOURY**, (Gustave), Hôtel de la Bourse.
- GOUYET** (L.-M.), Professeur à l'Ecole Navale, rue d'Aiguillon, 38.
- GOOD**, Pharmacien civil, rue de la Rampe, 37 *bis*.
- GRALL**, Pharmacien civil, rue de Siam, 49.
- GRENETIER**, Négociant, rue de Siam, 59.
- 75 **GUENEAU DE MUSSY**, Avocat, rue Voltaire, 40.
- GUÉRANDEL**, Chef de bataillon du Génie, rue de Siam, 24.
- GUICHON DE GRANPONT**, C. ✱, Commissaire général de la Marine, en retraite, rue Voltaire, 7.
- GUYADER**, Docteur-Médecin, rue de Paris, 83.
- HAMON**, Notaire, rue de Siam, 43.
- 80 **HÉBERT** (Jules), Docteur-Médecin, rue d'Aiguillon, 6.
- IMHOFF** (V.), ✱, Capitaine de vaisseau, rue de la Mairie, 3 *bis*.

- JEHANNE, *, Médecin de la Marine, en retraite,
rue de Siam, 55.
- JOUBERT, O. †, Avoué honoraire, rue Château-
briand, 12, Saint-Brieuc.
- KERDONCUFF, Commissaire-Adjoint de la Marine,
en retraite, rue Neptune, 3.
- 85 KERMAREC, O. *, Colonel d'Artillerie, en retraite,
rue Voltaire, 4 *bis*.
- KERNÉIS (A.-A.), *, Sous-Commissaire de la
Marine, en retraite, Grand'Rue, 74.
- KERROS (Edouard DE), Négociant, Agent consu-
laire, rue du Château, 19.
- LAMARQUE, ancien Notaire, Conseiller d'arron-
dissement, rue de Siam, 36.
- LANGERON (Edouard), O. †, Professeur honoraire
de l'Université, rue Vauquelin, 5, Paris.
- 90 LE BAIL, Pharmacien civil, place Latour-d'Au-
d'Auvergne, 12.
- LE BESCOND DE COATPONT, Avocat, rue de
Siam, 44.
- LE BEURRIER, fils, Négociant, rue de Brest, 2,
en Lambézellec, et rue de la Rampe, 27.
- LEBORGNE DE KERAMBOSQUER, O. *, Contre-
Amiral, rue Voltaire, 22.
- LE GUEN (Madame), Rentière, rue Neptune, 1.
- 95 LE GO (E.), Rentier, rue de Siam, 65.
- LEHIDEUX (A.-M.-E.), Négociant, rue St-Yves, 19.
- LE HOUERF, Négociant, rue d'Algésiras, 9.
- LE JANNIC DE KERVIZAL, Rentier, au Château
de Lesgall, en Lesneven, et rue de Paris, 148.
- LE JEUNE (Constant), Notaire honoraire, rue de la
Rampe, 25.

- 100 LE LOUP DE VARENNE, Propriétaire, rue du
Château, 37
LE MOINE (E.-J.-T.), O. ✱, Pharmacien en chef de
la Marine, en retraite, rue du Château, 9.
LE MONNIER (M^{re} Henri), rue Voltaire, 31.
LE NOBLE, Docteur-Médecin, rue de la Mairie, 2.
LE PIVAIN (René), Négociant, Juge au Tribunal
de Commerce, rue de la Rampe, 5.
105 LEVOT-BÉCOT, Propriétaire, rue Chaussée-
d'Antin, 20, Paris.
LORME (A. DE), O. ✱, Professeur au Lycée, rue
la Rampe, 25.
LORSA, ancien Négociant, rue d'Aiguillon, 43.
LOUVET, Pharmacien en chef, Grand'Rue, 32.
LULLIEN, Juge suppléant au Tribunal de Com-
merce, Grand'Rue, 26.
110 MARFILLE, Négociant, Président du Tribunal de
Commerce, Grand'Rue, 49.
MARION, ✱, ✱, ancien Médecin de la Marine,
Bibliothécaire de la Ville, rue du Château, 50.
MATHIEU (Etienne-Jean-Ernest), O. ✱, Capitaine
de vaisseau, en retraite, rue de la Rampe, 37 *bis*.
MAURER, Avocat, Docteur en Droit, rue de la
Rampe, 5.
MERLANT, O. ✱, Inspecteur en Chef des Services
Administratifs de la Marine, rue Duguay-Trouin,
18 *bis*.
115 MILIN, Receveur des Postes, en retraite, rue Vol-
taire, 28.
MINIAC (DE), Directeur des Travaux hydrauliques,
place du Château, 3.

- OLLIVIER (Henry), Capitaine au 2^e de Marine,
rue Foy, 10.
PAILLET, Négociant, place Ornou, 1.
PARIN-LAMARQUE, Négociant, rue du Château, 47.
- 120 PASQUIER, rue de Paris, 96.
PASSINI, père, Propriétaire, rue du Moulin, 31.
PERDRIEL-VAISSIÈRE (M^{me}), rue de Paris, 30.
PIÉBOURG, *, Lieutenant-Colonel d'Artillerie de
terre, rue Voltaire, 27.
PITEL, Négociant, rue Saint-Yves, 11.
- 125 PITTY, Chimiste, rue du Château, 28.
PITON, Docteur-Médecin, rue du Château, 3.
POULLAOUEC, Notaire, rue de Siam, 30.
RAMBAUD, Pasteur protestant, rue de Paris, 38.
RÉGURON, Négociant, rue de la Rampe, 10.
- 130 RENAUT, Pharmacien, Grand'Rue, 42.
RIVET (L.-J.), O. *, Capitaine de vaisseau, rue du
Château, 15.
ROBERT fils, Libraire, rue d'Aiguillon, 44.
ROLLAND, Avoué, rue de la Rampe, 12.
ROSUEL, Entrepreneur, rue du Château, 15.
- 135 ROUGET, Sous-Directeur de la Compagnie du Gaz,
rue du Château, 28.
ROULLIN, Lieutenant de vaisseau, rue Duguay-
Trouin, 5. •
SEGONDAT, Contrôleur des Contributions directes,
rue Voltaire, 1.
SILGUY (M^{me} la comtesse DE), rue du Château, 33.
THÉSÉE, Docteur-Médecin, rue d'Algésiras, 17.
- 140 THIERRY, Négociant, rue Traverse, 18, et au
Merle-Blanc.

THIELMANS, Docteur-Médecin, Tour de la Mothe-Tanguy.

TONNENS, Chirurgien-Dentiste, rue de la Mairie, 24.

TROBRIANT (Comte Alphée DE), Sous-Inspecteur de l'Enregistrement, rue de la Rampe, 38.

TROBRIAND (Denis DE), *, Capitaine de frégate, rue de Traverse, 7.

MEMBRES CORRESPONDANTS

MM.

AUBERTIN (Emile), Aide-Commissaire, à Cherbourg.

BERTIN, O. *, Directeur des Constructions navales, à Paris.

CALVET, O. U, Professeur d'Histoire au Lycée Michelet, à Vanves.

CLAPARÈDE, Ingénieur, à Paris.

5 COMBETTE, *, O. U, Inspecteur général de l'Instruction publique, à Paris.

DALIMIER, Proviseur au Lycée Michelet, à Paris.
D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

DAURIAC (Lionel), U, Professeur à la Faculté des lettres de Montpellier.

DAURIAC, *, Bibliothécaire, à la Bibliothèque Nationale, à Paris.

10 DELAUAUD, O. *, O. U, Pharmacien inspecteur de la Marine.

DENNIÈRE, Archéologue, en retraite, à Paris.

- DERAUGLAUDRE, Professeur d'Agriculture, à l'Université Catholique de Lille.
- DESCHANEL, **U**, ancien Sous-Préfet de Brest, député.
- DEVAUX, Professeur de Physique, au Lycée de Lorient.
- 15 DUCHATELIER (Paul).
- DUPUIS, O. *****, Contre-Amiral, rue de Berlin, 6, à Paris.
- FIERVILLE, O. **U**, Proviseur en retraite.
- FLEURIOT DE LANGLE, C. *****, Contre-Amiral, en retraite.
- GARNAULT, *****, **U**, Examinateur de la Marine, en retraite, à Paris.
- 20 GAUGUET, Publiciste, à Paris.
- GUENNOU, Publiciste, 33, rue Linnée, à Paris.
- HÉLAIN, *****, Agent-Comptable principal de la Marine, à Paris.
- HERLAND, Chimiste, Pharmacien, à Concarneau.
- JARRY, O. *****, Recteur de l'Académie de Rennes.
- 25 JOUAN, O. *****, O. **U**, Capitaine de vaisseau, en retraite, à Cherbourg.
- KERVILER, *****, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Saint-Nazaire.
- KLEINHANS (M^{lle}), Professeur à Sainte-Barbe, à Paris.
- LANGERON (Maurice), Botaniste, à Dijon, rue Chabot-Charny, 79.
- LE BALLE, O. **U**, Inspecteur d'Académie, à La Roche-sur-Yon.
- 30 LE GROS, O. *****, Colonel d'Infanterie de Marine, en retraite.

- LE JANNE, *, Pharmacien de la Marine.
LOUDUN, Bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris.
LOZÉ, O. *, ancien Sous-Préfet de Brest, Ambassadeur de France, à Vienne.
LOYER, O. †, ancien Professeur au Lycée de Brest.
35 LUZEL, *, †, Archiviste du Finistère.
MILLIEN, Architecte à Beaumont-Laferrière (Nièvre).
MILNE, Professeur d'Anglais, au Lycée Henri IV.
NÉIS, Médecin de la Marine, à Smyrne.
ORTOLAN, *, Lieutenant de vaisseau.
40 PARIS, C. *, Général de brigade.
PIÉDANIEL, Homme de Lettres, à Paris.
SAULNIER, *, Conseiller à la Cour de Rennes.
THOMAS (Félix), O. †, Professeur au Lycée de Versailles.
VIEL DE HAUTMESNIL (l'abbé Emile).
45 WILLOTTE, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Vannes.
-

Listes des Académies, Sociétés Savantes

AVEC LESQUELLES SE FAIT L'ÉCHANGE DU BULLETIN

(Ordonnance royale du 16 mai 1847)

1^{re} SECTION. — GÉOGRAPHIE

SOCIÉTÉS FRANÇAISES

- 1 BOUCHES-DU-RHÔNE : *Marseille*. — Société de Géographie.
- 2 — *Montpellier*. — Société Languedocienne de Géographie.
- 3 CÔTES-D'OR : *Dijon*. — Société Bourguignonne d'Histoire et de Géographie.
- 4 CHARENTE-INFÉRIEURE : *Rochefort*. — Société de Géographie.
- 5 GIRONDE : *Bordeaux*. — Société de Géographie commerciale.
- 6 GARONNE (Haute-) : *Toulouse*. — Société de Géographie.
- 7 INDRE-ET-LOIRE : *Tours*. — Société de Géographie.
- 8 LOIRE-INFÉRIEURE : *Saint-Nazaire*. — Société de Géographie commerciale.
- 9 — *Nantes*. — Société de Géographie commerciale.
- 10 MEURTHE-ET-MOSELLE : *Nancy*. — Société de Géographie de l'Est.
- 11 MORBIHAN : *Lorient*. — Société Bretonne de Géographie.

- 12 NORD : *Douai*. — Union Géographique du Nord de la France.
- 13 — *Lille*. — Société de Géographie.
- 14 RHONE : *Lyon*. — Société de Géographie.
- 15 SEINE : *Paris*. — Société de Géographie.
- 16 — *Paris*. — Revue de Géogr. internationale.
- 17 — *Paris*. — Société de Géographie.
- 18 — *Paris*. — Société des Etudes coloniales et maritimes.
- 19 — *Paris*. — Bibliothèque des Sociétés savantes.
- 20 SEINE-INFÉRIEURE : *Le Havre*. — Société de Géographie commerciale.
- 21 — *Rouen*. — Société Normande de Géographie.
- 22 VAR : *Toulon*. — Société de Géographie.
- 23 CONSTANTINE : *Constantine*. — Société de Géographie.

SOCIÉTÉS ÉTRANGÈRES

- 24 ANGLETERRE : *Manchester*. — Manchester Geographical Society.
- 25 BELGIQUE : *Bruxelles*. — Société royale belge de Géographie.
- 26 — *Anvers*. — Société royale de Géographie d'Anvers.
- 27 BRÉSIL : *Rio de Janeiro*. — Sociedade de Geographia de Lisboa do Brazil.
- 28 EGYPTE : *Le Caire*. — Société khédiviale de Géographie.

- 29 FINLANDE : *Helsingfors*. — Fennia. — Société de Géographie.
- 30 PORTUGAL : *Lisbonne*. — Sociedade de Geographia de Lisboa.
- 31 — *Porto*. — Sociedade de Geographia Commercial do Porto.
- 32 SUISSE : *Genève*. — Le Globe.
- 33 — *Neuchâtel*. — Société Neuchâteloise de Géographie.
- 34 WURTEMBERG : *Stuttgart*. — Société Wurtembergeoise de Géographie.
-

2^e ET 3^e SECTIONS. — SCIENCES, LITTÉRATURE
ET BEAUX-ARTS

SOCIÉTÉS FRANÇAISES

- 1 AISNE : *Château-Thierry*. — Société historique et archéologique de Château-Thierry.
- 2 — *Laon*. — Société académique.
- 3 — *Saint-Quentin*. — Société académique des sciences, belles-lettres, agricole et industrielle.
- 4 — *Soissons*. — Société archéologique, historique et scientifique.
- 5 ALLIER : *Moulins*. — Société d'émulation et des beaux-arts du Bourbonnais.

- 6 ALPES-MARITIMES : Nice.** — Société centrale d'agriculture, d'horticulture et d'acclimatation des Alpes-Maritimes.
- 7 — Nice.** — Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.
- 8 ARDÈCHE : Privas.** — Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Ardèche.
- 9 AUBE : Troyes.** — Société académique d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Aube.
- 10 AUDE : Carcassonne.** — Société des arts et des sciences.
- 11 — Narbonne.** — Commission archéologique et littéraire.
- 12 AVEYRON : Rodez.** — Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron.
- 13 BOUCHES - DU - RHONE : Aix.** — Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres.
- 14 — Marseille.** — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- 15 — Marseille.** — Société de statistique.
- 16 — Marseillaise.** — Comité médical des Bouches-du-Rhône.
- 17 CALVADOS : Caen.** — Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres.

- 18 CALVADOS : *Caen*. — Société des Antiquaires de Normandie.
- 19 — *Caen*. — Société Linnéenne de Normandie.
- 20 — *Caen*. — Société des beaux-arts.
- 21 CHARENTE : *Angoulême*. — Société archéologique et historique de la Charente.
- 22 CHARENTE-INFÉRIEURE : *La Rochelle*. — Société des belles-lettres, sciences et arts.
- 23 — *Saintes*. — Revue de Saintonge et d'Aunis. — Bulletin de la Société des Archives historiques.
- 24 CHER : *Bourges*. — Société historique, littéraire, statistique et scientifique du Cher.
- 25 COTE-D'OR : *Dijon*. — Académie des sciences, arts et belles-lettres.
- 26 — *Dijon*. — Société Bourguignonne d'histoire et de géographie.
- 27 — *Semur*. — Société des sciences historiques et naturelles.
- 28 — *Beaune*. — Société d'histoire, d'archéologie et de littérature.
- 29 COTES-DU-NORD : *Saint-Brieuc*. — Société d'émulation des Côtes-du-Nord.
- 30 — *Saint-Brieuc*. — Société archéologique et historique.
- 31 CREUSE : *Guéret*. — Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse.
- 32 DOUBS : *Besançon*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.

- 33 DOUBS : *Besançon*. — Société d'émulation.
- 34 — *Montbéliard*. — Société d'émulation.
- 35 DROME : *Romans*. — Comité d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse du diocèse de Valence.
- 36 EURE : *Evreux*. — Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure.
- 37 FINISTÈRE : *Morlaix*. — Société d'études scientifiques du Finistère.
- 38 — *Quimper*. — Société archéologique du Finistère.
- 39 GARD : *Nîmes*. — Académie de Nîmes.
- 40 GARONNE (Haute-) : *Toulouse*. — Académie des jeux floraux.
- 41 — *Toulouse*. — Académie de législation.
- 42 — *Toulouse*. — Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres.
- 43 — *Toulouse*. — Société académique franco-hispano-portugaise.
- 44 — *Toulouse*. — Société d'histoire naturelle.
- 45 — *Toulouse*. — Société archéologique du Midi de la France.
- 46 GIRONDE : *Bordeaux*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- 47 — *Bordeaux*. — Société Linnéenne de Bordeaux.

- 48 GIRONDE : *Bordeaux*. — Société des sciences physiques et naturelles.
- 49 HÉRAULT : *Béziers*. — Société archéologique, scientifique et littéraire.
- 50 — *Montpellier*. — Académie des sciences et lettres.
- 51 ILLE-ET-VILAINE : *Rennes*. — Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine.
- 52 INDRE-ET-LOIRE : *Tours*. — Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres, du département d'Indre-et-Loire.
- 53 ISÈRE : *Grenoble*. — Académie delphinale.
- 54 — *Grenoble*. — Société de statistique des sciences naturelles et des arts industriels du département de l'Isère.
- 55 LANDES : *Dax*. — Société de Borda.
- 56 LOIRE (Haute-) : *Le Puy*. — Société agricole et scientifique de la Haute-Loire.
- 57 LOIRE-INFÉRIEURE : *Nantes*. — Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure.
- 58 — *Nantes*. — Société archéologique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure.
- 59 — *Nantes*. — Revue de Bretagne et de Vendée.
- 60 LOT : *Cahors*. — Société des études littéraires, scientifiques et artistiques.
- 61 MAINE-ET-LOIRE : *Angers*. — Académie des sciences et belles-lettres d'Angers.

- 62 MAINE-ET-LOIRE : *Angers*. — Société nationale d'agriculture, sciences et arts.
- 63 — *Angers*. — Société industrielle et agricole.
- 64 MANCHE : *Cherbourg*. — Société des sciences naturelles et mathématiques.
- 65 MARNE : *Châlons-sur-Marne*. — Société d'Agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne.
- 66 MEURTHE-ET-MOSELLE : *Nancy*. — Académie de Stanislas.
- 67 MORBIHAN : *Vannes*. — Société polymathique du Morbihan.
- 68 NORD : *Cambrai*. — Société d'émulation.
- 69 — *Douai*. — Société centrale d'agriculture, sciences et arts du département du Nord.
- 70 — *Dunkerque*. — Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts.
- 71 — *Lille*. — Société des sciences, de l'agriculture et des arts.
- 72 — *Lille*. — Société régionale des architectes du nord de la France.
- 73 — *Valenciennes*. — Société d'agriculture, sciences et arts.
- 74 — *Roubaix*. — Société d'émulation.
- 75 OISE : *Beauvais*. — Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise.
- 76 — *Compiègne*. — Société française d'archéologie.

- 77 PAS-DE-CALAIS : *Arras*. — Comité des antiquités départementales et monuments historiques du Pas-de-Calais.
- 78 — *Boulogne-sur-Mer*. — Société académique.
- 79 — *Saint-Omer*. — Société des antiquaires de la Morinie.
- 80 PYRÉNÉES-ORIENTALES : *Perpignan*. — Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales.
- 81 RHONE : *Lyon*. — Société littéraire, historique et archéologique.
- 82 — *Lyon*. — Société des sciences, belles-lettres et arts.
- 83 SAONE-ET-LOIRE : *Autun*. — Société éduenne.
- 84 — *Châlon-sur-Saône*. — Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire.
- 85 — *Châlon-sur-Saône*. — Société d'histoire et d'archéologie.
- 86 — *Mâcon*. — Académie des arts, sciences, belles-lettres et d'agricult.
- 87 SARTHE : *Le Mans*. — Société d'agriculture, sciences et arts.
- 88 — *Le Mans*. — Société historique et archéologique.
- 89 SAVOIE : *Chambéry*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- 90 — *Chambéry*. — Société savoisienne d'histoire et d'archéologie.

- 91 SAVOIE : *Saint-Jean-de-Maurienne*. — Travaux de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Maurienne.
- 92 SAVOIE (Haute) : *Annecy*. — Société florimnotane.
- 93 SEINE : *Paris*. — Société académique indo-chinoise de France.
- 94 — *Paris*. — Société de Médecine de Paris.
- 95 — *Paris*. — Société philotechnique.
- 96 — *Paris*. — Bibliothèque de la Sorbonne.
- 97 — *Paris*. — Société des Antiquaires de France.
- 98 — *Paris*. — Société de topographie de France.
- 99 — *Paris*. — Société des sciences naturelles de l'ouest de la France.
- 100 SEINE-INFÉRIEURE : *Le Havre*. — Société havraise d'études diverses.
- 101 — *Le Havre*. — Société des sciences et arts agricoles.
- 102 — *Rouen*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- 103 — *Rouen*. — Société libre d'émulation, du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure.
- 104 SEINE-ET-MARNE : *Fontainebleau*. — Société historique et archéologique du Gâtinais.
- 105 — *Meaux*. — Société d'agriculture, sciences et arts.
- 106 SEINE-ET-OISE : *Versailles*. — Société des sciences naturelles et médicales de Seine-et-Oise.

- 107 SEINE-ET-OISE : *Versailles*. — Société des sciences morales, des lettres et des arts.
- 108 SOMME : *Abbeville*. — Société d'émulation.
- 109 SOMME : *Amiens*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- 110 — *Amiens*. — Société des Antiquaires de Picardie.
- 111 — *Amiens*. — Société Linnéenne du nord de la France.
- 112 TARN-ET-GARONNE : *Montauban*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts de Tarn-et-Garonne.
- 113 VAR : *Draguignan*. — Société d'études scientifiques et archéologiques.
- 114 — *Toulon*. — Académie du Var.
- 115 VIENNE : *Poitiers*. — Société des Antiquaires de l'Ouest.
- 116 VIENNE (Haute-) : *Limoges*. — Société archéologique et historique du Limousin.
- 117 VOSGES : *Epinal*. — Société d'émulation.
- 118 — *Saint-Dié*. — Bulletin de la société philomathique vosgienne.
- 119 YONNE : *Auxerre*. — Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.
- 120 — *Sens*. — Société archéologique.
- 121 — *Avallon*. — Société d'études.
- 122 CONSTANTINE : *Bône*. — Académie d'Hippone.
- 123 — *Constantine*. — Société archéologique du département de Constantine.
- 124 COCHINCHINE : *Saïgon*. — Société des études indochinoises de Saïgon.

- 125 ILE DE LA RÉUNION : *Saint-Denis*. — Société des lettres, sciences et arts.
- 126 MINISTÈRE *Revue des travaux scientifiques.*
- 127 DE L'INSTRUCTION *Bulletin du Comité des travaux*
PUBLIQUE *historiques et scientifiques.*
- 128 ET DES *Bulletin archéol. du comité des*
BEAUX-ARTS *travaux hist. et scientifiques.*
- 129 — *Répertoire des trav. historiques.*
- 130 — Musée Guimet.
- 131 (Ordon. du 27 juil- Biblioth. des sociétés savantes.
132 let 1845. Art. 2) — —
- 133 MINISTÈRE Archives de médecine navale.
- 134 DE LA *Revue maritime et coloniale.*
- 135 MARINE Société des études maritimes et
coloniales.
- 136 MINISTÈRE Service géographique.
DES COLONIES

SOCIÉTÉS ÉTRANGÈRES

- 137 ALSACE-LORRAINE : *Colmar*. — Société d'histoire naturelle.
- 138 — *Metz*. — Académie de Metz.
- 139 AMÉRIQUE : *Washington*. — Smithsonian Institution.
- 140 — *Washington*. — U.-S. Geological Survey.
- 141 — *Washington*. — National Academy of Sciences.

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06353 2983